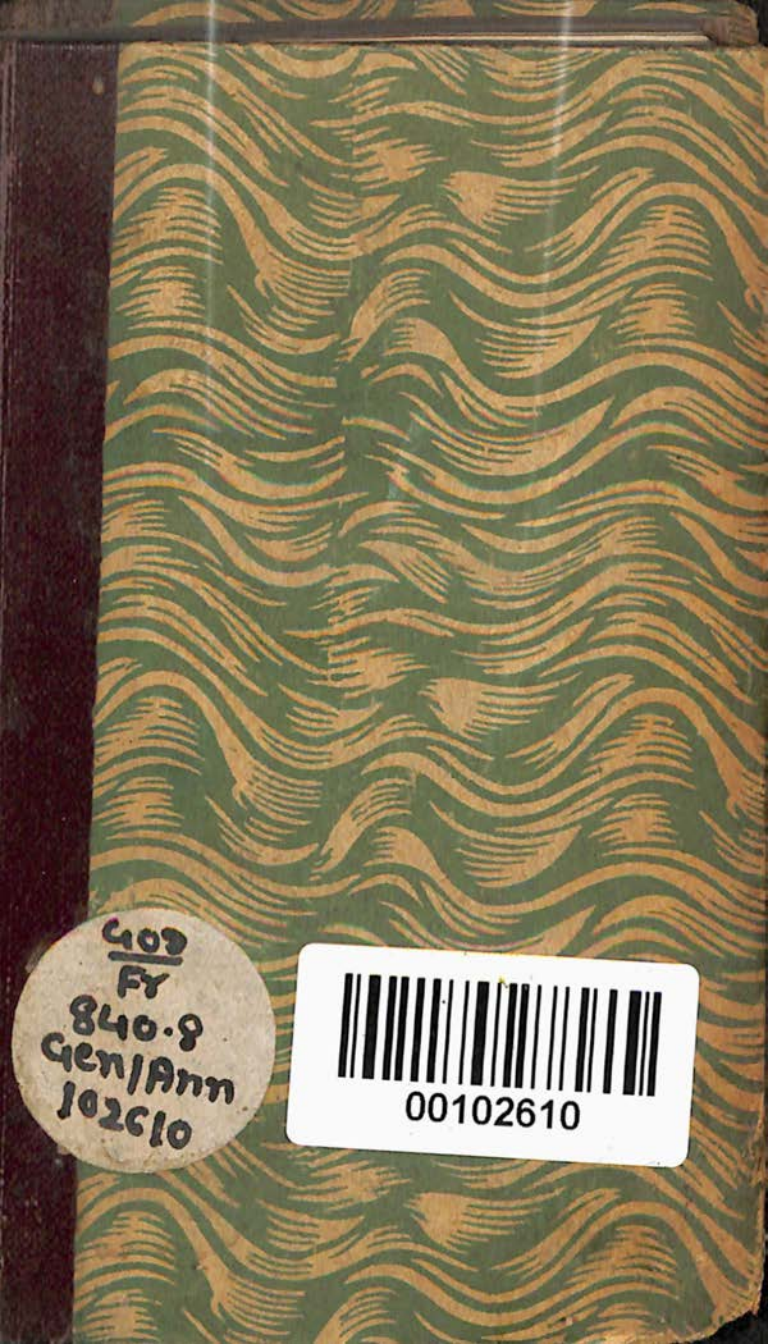

409
Fr
840.8
Gen/Ann
102610
00102610

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

LES ANNALES
DE LA VERTU.

Gad
F8 840-8
Gen/Ann
102610

00102610

PRÉFACE. (1)

Le goût de la lecture et le desir de s'instruire sont aujourd'hui généralement répandus; mais il est presque impossible que les gens du monde et les jeunes personnes puissent lire tous les ouvrages qu'il faut connoître pour acquérir une véritable instruction. Sans compter les mémoires, les lettres et les histoires particulières, les seules histoires générales des peuples formeroient un plan de lecture infiniment trop vaste pour pouvoir être achevé dans le cours d'une éducation (2); et les

(1) De l'édition de 1802.

(2) En supposant même qu'on se bornât à ce genre d'instruction, et qu'on ne donnât

devoirs de la société ne permettront jamais de l'entreprendre ou de le finir. D'ailleurs, quand on consacreroit sa vie à lire tout ce qui a été écrit sur l'Histoire, il faut avouer que le fruit qu'on pourroit retirer d'une tâche si pénible et si longue ne dédommageroit qu'imparfaitement du dégoût et de l'ennui qui en sont inséparables. Les bons historiens sont en très-petit nombre, il y en a une multitude de médiocres et de mauvais, et ces derniers sont les plus diffus : cependant il faut les lire tous, et pour trouver un trait intéressant ou un

---

d'ailleurs nulle connoissance des ouvrages de poésie et de littérature, si nécessaires cependant pour former l'esprit et le goût.

fait singulier, subir souvent la fatigante lecture de dix volumes détestables (1). Un autre inconvénient, c'est qu'il y a beaucoup d'histoires qui sont par elles-mêmes sèches, embrouillées, et qu'il étoit impossible qu'un écrivain pût rendre intéressantes. Enfin, dans l'histoire la mieux écrite, on trouvera toujours une grande quantité de faits

(1) L'*Histoire Ecclésiastique* de l'abbé de Fleuri, avec la continuation, est en trente-six volumes *in*-4°, et n'est pas complète. Au reste, les anciens auteurs étoient encore plus diffus; car les Œuvres d'Albert le Grand sont en vingt-un volumes *in-folio*. Et plus anciennement, Suidas rapporte que Callimaque et Aristarque avoient composé chacun plus de huit cents volumes. (*Voyez le Traité de l'Opinion*, de M. LE GENDRE.)

et de détails ennuyeux, et qu'il est absolument inutile de savoir : on verra avec dégoût de longues descriptions de siéges, de batailles, qui se ressemblent toutes ; une suite monstrueuse de foiblesses, d'erreurs et de crimes, une action d'humanité briller au milieu d'une multitude d'actions féroces et barbares ; et l'on ne pourra compter, dans une révolution de plusieurs siècles, que quelques hommes véritablement vertueux parmi des milliers de scélérats : telle est l'histoire et le tableau constant qu'elle offre. A chaque instant, elle est souillée par des détails qui choquent la raison, blessent la pudeur et révoltent l'humanité. Il n'existe presque pas

de livres d'histoire qu'on puisse laisser lire à une jeune personne sans inconvénient. Les Vies de Plutarque, par exemple, sont de ce nombre; et c'est cependant un des plus agréables et des plus instructifs. On a fait beaucoup d'abrégés, il y en a même de très-estimables; mais ce genre est toujours d'une grande sécheresse; son mérite consiste dans la précision et la rapidité: ainsi on ne doit pas espérer d'y trouver les détails des belles actions des grands hommes, puisque ces détails seuls peuvent former un ouvrage très-considérable. Les actions vertueuses paroissent en fort petit nombre dans la masse totale de l'histoire; mais, recueillies et réunies,

elles produiront un ouvrage très-étendu, et sans doute intéressant : pourvu qu'il soit fidèle, il pourra se passer d'éloquence, puisqu'il satisfera la curiosité, le cœur et la raison. Cet ouvrage n'existe dans aucune langue; pour l'entreprendre, il falloit les extraits de vingt-cinq ans de lecture. On a lu toutes les histoires générales et particulières, toutes les traductions des auteurs grecs et latins (1), les historiens anglais et italiens dans les originaux,

(1) Même celle d'Athénée, en un gros volume in-4°, quoiqu'elle soit très-rare, qu'il n'en existe qu'une seule traduction, et qu'il y ait très-peu de choses à en extraire; mais l'auteur a voulu tout lire, et n'a épargné ni les recherches ni le travail.

et plusieurs dictionnaires. Le résultat de ces recherches a produit un ouvrage qu'on a cru digne d'être offert au public. Voici quel en est le plan : il contient le détail des belles actions et des traits singuliers et mémorables tirés de l'histoire générale et particulière de tous les peuples de la terre, depuis la création du monde jusqu'à nos jours inclusivement, suivant un ordre chronologique, et renferme encore un précis des plus belles lois des différens législateurs, un extrait de la morale et des sentimens des philosophes les plus célèbres, et un abrégé des mœurs et coutumes des anciens. L'ordre qu'on a suivi a paru le plus simple : on a placé chaque

histoire suivant son degré d'ancienneté, ou quelquefois d'après la liaison que quelques-unes ont entre elles; comme, par exemple, la Chine et le Japon, la France et l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, etc. Chaque histoire commence par un abrégé chronologique, qui précède toujours tous les traits détachés. L'on a joint à cet abrégé une courte description des pays, situation, étendue, etc. On a rejeté en (1) notes tous les faits que les tableaux ou la

(1) Et dans les abrégés chronologiques, qui contiennent d'ailleurs plusieurs notes qu'on a tâché de rendre curieuses et instructives autant qu'on le pouvoit, afin de diminuer un peu la sécheresse de ces abrégés, qui ne sont véritablement faits que pour les enfans.

seule conversation font assez connoître, tels que les actions de Mutius Scévola, d'Horatius Coclès, des Horaces, etc., et l'on a supprimé tous les beaux traits dont le récit entraînoit le détail d'une mauvaise action. Cette histoire ne contient que les annales de la bienfaisance et de la vertu. Sans doute l'homme seroit plus heureux s'il pouvoit effacer de sa mémoire l'affligeant souvenir des folies et des crimes, pour ne se rappeler que les exemples qu'il doit imiter et chérir, et les actions héroïques, seules dignes de l'immortalité. S'il est nécessaire de savoir que le vice existe, peut-il jamais l'être de fixer nos regards sur les peintures dégoûtantes qui

nous en retracent la difformité ? Le moyen le plus certain pour le faire haïr, est d'offrir, avec tous ses charmes, la brillante image de la vertu. On pense avec satisfaction que les jeunes personnes qui liront cet ouvrage n'y trouveront que des détails et des sentimens aussi purs que leurs cœurs, et qui fortifieront en elles l'attachement et le respect dus à la religion, et cette piété dépouillée de petitesses et d'affectation, vertu sublime qu'on ne peut posséder sans avoir toutes les autres. On se flatte aussi que cet ouvrage sera de quelqu'utilité aux artistes, sculpteurs, peintres et dessinateurs, qui, n'ayant pas le temps de se livrer à l'étude de l'Histoire, traitent pres-

que toujours les sujets usés et rebattus, de *Pâris*, *Lucrèce*, *Cincinnatus*, *Virginie*, etc. Cette histoire leur sera d'autant plus utile, qu'on l'avoit faite d'abord uniquement pour en former un cabinet de dessins à la gouache, qui existe depuis plusieurs années (1), et comprend l'Histoire sainte, celle de la Chine, l'Histoire ancienne, romaine et du bas Empire. On a depuis écrit la suite, et l'ouvrage s'est trouvé si considérable, qu'on a renoncé au projet de le continuer en dessins, il est entièrement achevé en manuscrit. On en publie-

(1) C'étoit une suite de tableaux historiques que j'avois fait faire pour madame la duchesse de Chartres. J'avois écrit tous les traits derrière chaque petit tableau.

ra la suite très-incessamment. On ajoute à cette nouvelle édition un détail qui sera très-utile aux jeunes littérateurs et aux artistes; c'est une notice critique et raisonnée de tous les ouvrages faits sur l'Histoire ou sur les personnages historiques, et la description des beaux tableaux, morceaux de sculpture, etc. dont les sujets sont tirés de l'Histoire. On n'en fait point un article à part, mais en contant les traits ou en parlant des personnages, on cite à mesure les tableaux, les ouvrages et les monumens auxquels ces traits ont donné lieu. Enfin on a ajouté de longs articles sur les lois et coutumes des anciens, sur leur littérature et sur la littérature française, etc. Les

augmentations prodigieuses qu'on a faites à cette nouvelle édition, ont produit un volume entier de plus.

On cite avec soin tous les auteurs dans lesquels on a puisé. Le dernier volume contiendra une notice de tous ces auteurs, tant anciens que modernes, avec un abrégé de leur histoire, et un jugement sur leurs ouvrages, tiré des meilleurs critiques qui en aient fait mention. L'auteur ne s'est jamais permis d'altérer ou d'embellir les traits rapportés; quelquefois elle étend ou resserre les récits sans rien changer aux détails, mais elle les écrit à sa manière, afin de conserver l'uniformité de style, mérite qui, jusqu'ici,

a toujours manqué aux ouvrages de compilation. L'auteur hasarde aussi de temps en temps quelques réflexions quand elles peuvent former des résultats instructifs, parce que ce livre est particulièrement destiné aux enfans.

On remarquera sans doute beaucoup de défauts (1) dans un ouvrage

(1) Par exemple, il est possible qu'il s'y rencontre quelques contradictions chronologiques; mais c'est la faute des historiens cités, qui ne s'accordent pas entre eux, et qu'on a vainement tâché de concilier : au reste, ces erreurs ne sont jamais bien considérables; il ne s'agit que de quelques années de plus ou de moins : qu'importe aux gens du monde que Carthage ait été fondée en 3115 ou en 3128, comme le dit Bérardier dans son *Précis de l'Histoire universelle*; ou qu'elle

aussi vaste; mais du moins s'il y a des erreurs, on ne doit s'en prendre qu'aux historiens cités et suivis avec une exactitude scrupuleuse. Au reste, si l'auteur avance des faits qu'on puisse contester, l'on ne pourra l'accuser d'avoir calomnié les personnages qu'elle produit, puisqu'elle ne parle que des grandes actions qu'ils ont faites, ou qui leur sont attribuées. De toutes les illusions, la plus douce et la plus excusable est celle qui nous porte à croire trop fa-

---

l'ait été en 3158, comme l'a dit M. Rollin? ne suffit-il pas d'avoir à peu près une idée du temps, sans se fixer à une date précise? Et peut-être que dans des choses si embrouillées, une notion incertaine et vague est la plus raisonnable.

cilement le bien ; et s'il est un mensonge qu'on puisse pardonner, c'est celui qui nous fait éprouver les mouvemens délicieux de l'attendrissement et l'admiration.

L'auteur espère qu'on trouvera surtout dans l'Histoire de France, des recherches intéressantes et curieuses, elle n'a rien épargné pour découvrir, autant qu'il étoit possible, la foule ignorée des actions héroïques qui font honneur à sa nation : elle a consulté non seulement toutes les histoires et tous les mémoires, mais aussi un très-grand nombre de manuscrits originaux qu'on a bien voulu lui confier, et qui seront cités. Ce travail n'a rien eu de fatigant pour elle, puisqu'elle trouvoit à chaque lecture

des traits et des actions qui justifient le noble sentiment d'enthousiasme qui porte tout Français à s'enorgueillir de sa patrie. Enfin, l'auteur ose croire que les mères de famille et les jeunes personnes lui sauront quelque gré d'un travail aussi long, aussi pénible, le fruit de trente ans de lectures, et particulièrement de quinze ans de recherches et d'études assidues, dans lesquelles elle n'a été ni aidée, ni secondée par personne : l'espérance de faire un ouvrage véritablement instructif pour la jeunesse, pouvoit seule lui donner le courage d'en concevoir le plan et de l'exécuter ; il est sans doute très-imparfait, mais du moins l'auteur a le mérite de l'avoir commencé

dans un âge où communément une femme ne se consacre pas à un genre d'étude aussi laborieux et aussi étendu.

LES ANNALES

DE LA VERTU.

GÉOGRAPHIE SACRÉE,

D'APRÈS L'ANCIEN TESTAMENT.

Géographie sacrée.

Toute la partie de la Géographie sacrée (1) contient treize pays de l'Asie mineure, renfermés entre le Pont-Euxin ou mer Noire, la mer Caspienne, la partie la plus orientale de la mer Méditerranée, la mer Rouge et le golfe Persique, ce qui forme une espèce de carré où se sont passés tous les faits rapportés dans l'Histoire Sainte.

Les treize pays sont, trois au nord: l'Arménie, la Médie, l'Asie mineure.

---

(1) Le mot *géographie* vient du grec, et signifie description de la terre; la *chorographie* est la description d'un pays ou d'une province; la *topographie* est celle d'un lieu particulier, comme d'une ville; et l'*hydrographie* celle de l'eau, par exemple de l'Océan.

Géographie sacrée. Six au milieu : la Judée, la Phénicie, la Syrie, la Mésopotamie, l'Assyrie et la Babylonie.

A l'orient, la Perse; au midi, l'Égypte et l'Arabie; à l'occident, l'île de Chypre, où saint Paul prêcha l'Évangile et convertit le proconsul Sergius Paulus.

On place dans l'Arménie le paradis terrestre : c'est encore dans l'Arménie où sont les sources des quatre grands fleuves dont parle Moïse, l'Euphrate, le Tigre, le Phison et le Géhon.

Dans la Médie est Ecbatane, où le jeune Tobie, conduit par un ange, épousa Sara.

Dans l'Asie mineure est Tharse, patrie de l'apôtre saint Paul.

JUDÉE OU TERRE-SAINTE.

Elle est bornée au nord par la Phénicie et le mont Liban; à l'orient, par les monts Hermon ou Sanir, Galaad, et par l'Arabie; au midi, par le mont Seïr et l'Arabie pétrée, et à l'occident, par la mer Méditerranée. Elle fut appelée d'abord Terre de Chanaan, Terre promise, ensuite Judée, Palestine, et en-

fin Terre-Sainte par les chrétiens. Le Jourdain est l'unique rivière de la Judée : il a deux sources, l'une au nord de la ville de Dan, qu'on appelle la *Caverne de Panion*; l'autre, qui est la vraie source, au nord de la demi-tribu de Manassé, dans une fontaine nommée *Phiale*. Il coule du nord au sud, traverse le lac de Galilée, et se jette dans la mer Morte. Il y a encore dans la Judée plusieurs torrens qui ne coulent qu'en certains temps : le plus connu dans l'Évangile est celui de Cédron, qui prend sa source près de Jérusalem, et se jette dans la mer Morte. Les montagnes les plus célèbres sont celles du Calvaire, où Notre Seigneur fut crucifié, à l'occident de Jérusalem; et à l'orient celle des Oliviers, où un ange le vint consoler dans son agonie. Géographie sacrée.

La Judée étoit divisée en douze tribus; trois au-delà du Jourdain, six en-deçà, et les trois dernières vers la Méditerranée : elles portoient chacune le nom d'un des patriarches petits-fils d'Abraham, dont elles descendoient.

Béthabara, ville près du Jourdain,

Géographie sacrée. dans la tribu de Ruben, où saint Jean baptisoit.

Gérasa, dans la tribu de Manassé, où Jésus-Christ délivra un possédé; Capharnaüm, dans la même tribu, dont il est parlé dans l'Évangile.

Hébron, ville dans la tribu de Juda, où Élisabeth fut visitée par la sainte Vierge.

Bethléem, dans la tribu de Juda, célèbre par la naissance de David et celle de Jésus-Christ. Jérusalem, capitale de toute la Judée, où Jésus-Christ opéra une grande partie de ses miracles, de la tribu de Benjamin. Jéricho, ville de la même tribu, près de laquelle, au nord, se trouve la montagne où Jésus-Christ permit au diable de le tenter. Au sud de cette ville est une autre montagne où Jésus-Christ jeûna quarante jours. Naïm, ville de la tribu d'Issachar, où Jésus-Christ ressuscita le fils unique d'une veuve. Au sud-ouest de la tribu de Zabulon est le mont Thabor, où Jésus-Christ fut transfiguré.

Nazareth, ville de la même tribu, où Jésus-Christ a demeuré jusqu'à l'âge de

trente ans. Cana, ville de la même tribu, où il fit son premier miracle, qui fut de changer l'eau en vin. Géographie sacrée.

Joppé, port sur la Méditerranée, dans la tribu de Dan, où saint Pierre ressuscita un mort. (*Extrait de la Croix*, page 460 jusqu'à 492, tome II.)

GÉOGRAPHIE

DE L'ÉTAT DE L'ÉGLISE.

Géographie de l'état de l'Église.

L'ÉTAT de l'Église, dont le pape, comme chef, est souverain, est borné au nord par la république de Venise; par le golfe de Venise, au nord-est; par le royaume de Naples, à l'Orient; par la Méditerranée, au midi; et à l'occident, par les duchés de Toscane et de Modène. Sa longueur est de cent lieues, et sa largeur d'environ trente-huit.

L'origine de cet état vient des donations que Pepin et Charlemagne firent aux papes dans le huitième siècle, en s'en réservant la souveraineté; ce n'est

Géographie de l'état de l'Église.

que depuis 1076 que les papes en sont devenus seigneurs indépendans.

Les revenus du pape montent à vingt millions, en y comprenant sept mille ducats pour l'hommage de Naples et de Sicile, et les annates des évêchés et des abbayes.

Les provinces de l'état Ecclésiastique, du midi au nord-ouest, sont: 1° la Campagne de Rome; Rome, capitale, sur le Tibre; 2° le Patrimoine de saint Pierre; 3° le duché de Castro; 4° l'Orviétan; 5° la terre de Sabine; 6° le Pérousin; 7° l'Ombrie; 8° la Marche d'Ancône; 9° le duché d'Urbin; 10° la Romagne; 11° le Bolonais. Ce fut le pape Jules II qui se rendit maître de ce pays en 1513. 12° Le Ferrarois. Le pape, outre ces douze provinces, possède encore Bénévent et son territoire, dans le royaume de Naples, et le comtat Venaissin avec Avignon, en France. Fleuve, le Tibre; lac, celui de Pérouse. (*Extrait de la Croix*, article II, page 458.)

PRÉCIS

DE L'ANCIEN TESTAMENT.

Ancien Testam.

Le monde fut créé en six jours, et le sixième, Dieu créa l'homme. Désobéissance d'Adam et d'Ève. Dieu le chasse du paradis terrestre. Caïn, l'aîné des fils d'Adam, tue son frère Abel; il est maudit de Dieu, et sa postérité est aussi méchante que lui. C'est à Jubal, petit-fils de Caïn, à la sixième génération, qu'on attribue l'invention de la musique; Thobel, un de ses frères, inventa les forges. Adam eut un autre fils, nommé Seth, vertueux, et dont, jusqu'à la septième génération, les enfans le furent aussi. Mais enfin ils se corrompirent, et Dieu, pour les punir, envoya le déluge, l'an du monde 1656. Il n'y eut que Noé qui fut sauvé par ordre de Dieu. Il avoit construit une arche où il se retira avec toute sa famille, composée de sa femme, trois fils et leurs femmes, avec un couple de chaque espèce d'animaux. Après le

Ancien Testam.

déluge, le monde fut repeuplé par les enfans de Noé. Ces enfans furent Sem, Cham et Japhet. Tour de Babel bâtie par Nemrod, petit-fils de Noé. Confusion des langues, an du monde 1800. C'est où fut construite cette tour qu'on prétend que fut bâtie Babylone. Japhet, fils de Noé, eut sept fils, qui s'étendirent dans l'Asie et dans une partie de l'Europe : Gomer établit une colonie nommée par les Grecs *Galates;* Magog fonda les Scythes; Javan, l'Ionie et toute la Grèce; Madaï, les Mèdes; Thubal, les Ibériens, qui sont aujourd'hui les Espagnols; Moloch, les Cappadociens; Thyrès, les Tyriens et les Thraces. Les enfans de Cham occupèrent la Syrie : Chus fut chef des Éthiopiens; Mesraïm des Égyptiens; Phut s'établit en Afrique, et Chanaan dans la Judée, qu'il nomma de son nom Chanaan, qui fut depuis la Terre promise. Sem, autre fils de Noé, eut cinq fils, dont l'aîné, Élim, fut chef des Perses; Assur bâtit Ninive, et fut chef des Assyriens; Arphaxad, des Chaldéens; Aram, des Syriens, et Lud, des Lydiens. Abraham,

descendant de Sem, est choisi de Dieu pour faire alliance avec lui. Par l'ordre de Dieu, il quitte la Chaldée, sa patrie, et vient avec sa femme et Loth son neveu, s'établir dans la terre de Chanaan, an du monde 2083. Dieu lui promet cette terre pour ses descendans, lui donne un fils, nommé Isaac, qui fut père de Jacob : il eut douze fils, lesquels furent chefs des douze tribus qui composèrent dans la suite le royaume d'Israël. Sodome détruite par le feu du ciel. Loth sauvé avec sa famille, an du monde 2107. Sacrifice d'Isaac, au du monde 2145. Mort de Sara, même année. Isaac bénit Jacob au préjudice d'Ésaü, son frère aîné, an 2245. Ancien Testam.

Joseph, un des fils de Jacob, vendu par ses frères, l'an 2277. Faveur de Joseph en Égypte, l'an 2289. Il se fait reconnoître par ses frères et leur pardonne, l'an 2298. Jacob va s'établir avec sa famille en Égypte, an 2300. Mort de Jacob, an 2315. Mort de Joseph, 2369. Les descendans d'Abraham et de Jacob se multiplient en Égypte; les Égyptiens les asservissent. Dieu leur

Ancien Testam.

donne Moïse pour les délivrer, ar 2513. Moïse les fait sortir de l'Égypte, institue la pâque avant leur départ, entreprend de les conduire dans la terre promise à leurs pères, et les mène par un désert immense. Dieu fait pour eux de grands miracles pendant ce voyage. Arrivés au mont Sinaï, il leur donne sa loi écrite sur deux tables de pierre. Arche d'alliance construite par Moïse pour renfermer les tables de la loi. Culte, fêtes et sacrifices établis en l'honneur du Seigneur. Prêtres établis pour le service. Aaron, frère de Moïse, premier grand sacrificateur. La tribu de Lévi consacrée au service des autels. Josué désigné par Moïse pour lui succéder, an 2553. Même année, mort de Moïse (1). Même

(1) Moïse laissa aux Israélites toute leur histoire, qu'il avoit dirigée dès l'origine du monde jusqu'au temps de sa mort. Cette histoire fut continuée par l'ordre de Josué et de ses successeurs. On la divisa depuis en plusieurs livres; c'est de là que nous sont venus le livre de Josué, le livre des Juges, et les quatre livres des Rois. L'histoire de Moïse, où toute la loi étoit renfermée, fut aussi partagée en cinq livres, qu'on appelle *Pentateuque*, et qui sont le fondement de la religion. (Bossuet.)

année, entrée du peuple de Dieu, conduit par Josué, dans la terre de Chanaan. Ancien Testam. Guerres et victoires du peuple de Dieu sur les différentes nations qui l'habitent. Josué, par de nouveaux triomphes, s'en assure la possession, et partage cette terre aux douze tribus d'Israël. Mort de Josué, an 2570. Après Josué, quelques anciens prennent la conduite du peuple; mais ce peuple, oubliant bientôt la loi du Seigneur, est réduit en servitude par les Assyriens. Cenès, de la tribu de Juda, les en délivre, et est établi juge du peuple. Après Cenès, Débora, prophétesse, est désignée de Dieu pour conduire son peuple, an 2719. C'est du temps de Débora qu'est arrivée l'histoire de Ruth. A Débora succéda Gédéon. A Gédéon, Jephté, célèbre par ses victoires sur les Ammonites, et par le sacrifice qu'il fit de sa fille, an 2817. A Jephté succéda Samson. Victoires sur les Philistins. Mort de Samson sous les débris du temple des Philistins, an 2885. A Samson succéda Héli, grand-prêtre. Prise de l'arche par les Philistins. Héli en meurt de douleur, an 2888. Samuël

Ancien Testam. succéda à Héli. Il est le dernier des juges d'Israël, lesquels ont gouverné le peuple l'espace de trois cent dix ans. Les Juifs voulant avoir des rois, Samuël, par ordre de Dieu, sacre Saül, an 2909. Saül remporte de grandes victoires; mais ayant plusieurs fois désobéi à Dieu, il en est abandonné, et son trône est destiné à David et à ses successeurs. David, l'an 2934, est sacré roi par Samuël. Il est persécuté par Saül; c'est dans le fort de cette persécution que David, deux fois maître de la liberté et des jours de Saül, non seulement le respecte, mais défend, sous peine de la vie, à un de ses généraux d'oser y attenter. Mort de Saül, an 2949. David, seul roi d'Israël, prend Jérusalem, et y établit sa demeure. Il a plusieurs guerres à soutenir contre les Philistins. Après un règne de quarante ans, David meurt, an 2990. Salomon, son fils, lui succède; il règne avec éclat et sagesse; il fait bâtir un temple à Jérusalem, et y fait conduire l'arche d'alliance. Dédicace du temple, l'an 3000. La fin de son règne ternit un peu sa gloire. Après sa mort, son

royaume fut divisé. Deux tribus, sous son fils Roboam, formèrent le royaume de Juda; les dix autres, sous Jéroboam, celui d'Israël. Ce royaume d'Israël subsista 253 ans, sous dix-sept rois; celui de Juda 386, sous dix-neuf rois. La plupart des rois des deux royaumes furent impies, méchans et malheureux. Nabuchodonosor, roi de Babylone, rend la Judée tributaire, prend Jérusalem, détruit ses murs et le temple, emmène son roi captif et les principaux habitans, en 3414. Alors commence la captivité des Juifs, qui a duré soixante-dix ans. Le prophète Jérémie est du même temps; Daniel, prophète à la cour de Nabuchodonosor, même année. Histoire de Suzanne, dans le même temps. Les trois jeunes hommes dans la fournaise, sous Nabuchodonosor, an 3417. Vivoit alors le prophète Ézéchiel. Nabuchodonosor réduit à la condition des bêtes, 3434. Son rétablissement sept ans après, et sa mort, an 3442. Évilmerodach, son fils, lui succède; il traite bien les Juifs, et tire Jéchonias, leur roi, de prison. Dans le même temps

Ancien Testam.

Ancien Testam. vivoit Habacuc, prophète. Daniel jeté dans la fosse aux lions par Évilmerodach ; préservé par miracle, et retiré par le même roi. Mort de ce prince. Balthazar lui succède. Il profane les vases du temple. Prodige de la main qui trace sa punition sur la muraille. Dès la même nuit les Mèdes et les Perses entrent dans Babylone, s'en rendent maîtres. Balthazar est tué, et Darius le Mède demeure maître du royaume des Babyloniens, an 3466. Daniel, jeté une seconde fois dans la fosse aux lions, est délivré comme la première. Cyrus succède à Darius le Mède, an 3468. Il rend aux Juifs leur liberté et leurs trésors : alors le temple commence à se rétablir. Cyrus meurt. Cambyse, son successeur, défend de continuer le temple ; Darius, qui lui succède, le permet de nouveau. Le temple s'achève ; on y sacrifie, an 3485.

Néhémie, échanson du roi Artaxercès, obtient de ce prince la permission de relever les murs de Jérusalem. C'est au retour de Néhémie dans sa patrie, qu'on commença à appeler ceux de sa nation Juifs, et son pays Judée, an 3550.

Histoire particulière de l'Ancien Testament.

Job. Il n'y a rien de certain sur le temps où il vivoit; l'opinion commune le fait plus ancien que l'établissement des Israélites dans la terre de Chanaan. On croit même que Moïse est l'auteur de l'histoire de Job. Histoire de Jonas, environ l'an 3197. Histoire de Tobie, an 3283. Histoire de Judith, an 3347. Histoire d'Esther, an 3490. Dernières histoires des Machabées, an 3681. Anci Testam.

De retour de leur captivité, les Juifs établirent un gouvernement aristocratique, dans lequel le grand sacrificateur eut toujours l'autorité souveraine, jusqu'au temps où Aristobule, de la race des Machabées, se fit couronner roi.

Conquête d'Alexandre le Grand, an 3668. Dans la suite, lorsque Darius et les Perses furent vaincus par Alexandre, le peuple de Dieu fut soumis à ce prince. Son empire, à sa mort, ayant été partagé par ses généraux, les Juifs deviennent sujets des rois de Syrie. Sous Antiochus Épiphanes, un de leurs plus

Ancien Testam. grands persécuteurs, Mathathias, grand sacrificateur, ayant cinq fils aussi vertueux que lui, suivi de ses enfans, quitte Jérusalem, va s'établir dans une petite ville bâtie sur une montagne nommée Modin, an 3837, où il est joint par un grand nombre de ses compatriotes; il en forme un corps d'armée redoutable, et meurt au milieu de ses triomphes. Judas, son fils aîné, lui succède dans le commandement. Il eut de grands succès, et fut bien secondé par ses frères. En 3869 finit, dans l'Écriture, l'histoire des Machabées et tout l'Ancien Testament.

SUITE DE L'HITOIRE DES JUIFS, PAR JOSEPHE.

Histoire des Juifs. Ptolomée, gendre de Simon, le dernier des frères Machabées, fait assassiner son beau-père, et emmène prisonniers la femme de Simon et deux de ses fils. Jean Hyrcan, le troisième, va l'assiéger dans un château où il s'étoit retiré. Au moment où il presse l'assaut, sa mère est amenée sur les remparts, avec menace de la précipiter si le siége

se continue. Cette femme tend les bras à son fils, l'exhorte à la laisser mourir, et à venger sa loi, son Dieu, sa patrie et son père. Hyrcan ne peut s'y résoudre, le siége traîne en longueur, et est enfin levé. Hyrcan s'allie avec les Romains; il est élu prince des Juifs, remporte plusieurs victoires, règne trente-trois ans, et meurt l'an du monde 3897. Aristobule, son fils, lui succède, prend le premier le titre de roi; il ne règne qu'un an. Alexandre Jannée, son frère, lui succède; après sa mort, Hyrcan, l'aîné de ses fils, monte sur le trône; il en est renversé par Aristobule, son cadet. Hyrcan s'enfuit chez les Arabes, an du monde 3940. Pompée vient en Asie, donne à Hyrcan le souverain pontificat, lui ôte la royauté, impose un tribut aux Juifs, et amène Aristobule à Rome, avec ses deux fils. L'aîné, nommé Alexandre, s'échappe, revient en Judée; il arme, et est défait par les Romains. Crassus vient en Syrie, pille le temple. Antipater, gouverneur de Judée, sous Hyrcan, grand sacrificateur et prince des Juifs, secourt César dans

Histoire des Juifs.

Histoire des Juifs. la guerre d'Égypte, et y acquiert une grande réputation. César lui permet de rétablir Jérusalem; Phasaël, un des fils d'Antipater, en est fait gouverneur. Hérode, son autre fils, a le gouvernement de Galilée. Aristobule est empoisonné à Rome. César est assassiné au Capitole. Les Parthes viennent en Judée, mettent sur le trône Antigone, le dernier des fils d'Aristobule, lui livrent Hyrcan. Antipater et Phasaël périssent dans cette guerre. Hérode se sauve à Rome; il se fait nommer roi des Juifs, revient en Judée, assiége Jérusalem, la prend; envoie Antigone à Antoine, qui lui fait trancher la tête. Hérode, paisible possesseur de son royaume, exerce sur sa famille des cruautés inouies; il meurt l'an de Jésus-Christ le deuxième.

Archélaüs, un de ses fils, lui succède; mais quatre ans après, Auguste le dépouille de ses états, et le relègue dans les Gaules: la Judée est réduite alors en province romaine, an de J.-C. 14.

Agrippa, surnommé le Grand, petit-fils d'Hérode et de Marianne, est fait roi des Juifs par Caligula. Caligula or-

donne à Pétrone, alors gouverneur de Syrie, de contraindre les Juifs de recevoir sa statue dans leur temple. Pétrone, à la prière d'Agrippa, fléchit l'empereur. Claudius succède à Caligula, confirme le gouvernement de Judée à Agrippa. Ce prince, un des plus grands rois des Juifs, meurt après un règne de sept ans. Ses sujets, qui lui avoient tant d'obligations, cherchent à noircir sa mémoire. Claudius veut punir ces ingrats; il est appaisé par le jeune Agrippa, fils du dernier roi, pour lors à Rome. Quelques années après, Agrippa est envoyé par Claudius pour prendre possession des états de son père. C'est le dernier roi des Juifs dont l'historien Josephe fasse mention, sans rapporter quelle fut sa fin. Histoire des Juifs.

Florus, gouverneur en Judée pour les Romains, est cause, par son avarice et sa cruauté, de la guerre des Juifs contre les Romains. Sur la fin du règne de Néron, la Judée se révolte. Vespasien est chargé de conduire cette guerre, an de J.-C. 68. Reconnu empereur par les légions de Syrie, il laisse Titus, son

Histoire des Juifs. fils, pour la suivre. Titus fait le siége de Jérusalem. Les horreurs de ce siége ne se peuvent décrire. Après quatre mois, la ville est prise d'assaut. Le temple fut brûlé, tout fut passé au fil de l'épée, l'an de Jésus-Christ 80. Ainsi finit l'histoire de la nation juive, dont les restes furent et sont encore dispersés chez les différens peuples de la terre.

PRÉCIS

DU NOUVEAU TESTAMENT.

Nouveau Testam. L'an du monde 4000, dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, apparition de l'ange Gabriel à une vierge appelée Marie, femme de Joseph, de la tribu de Juda et de la race de David, pour lui annoncer qu'elle doit être la mère du Messie. Acceptation de Marie. Naissance du Sauveur la même année, en Bethléem, dans une étable. Des anges célèbrent sa naissance; des bergers viennent l'adorer. Auguste tenoit alors l'empire du monde, qui jouissoit d'une pro-

fonde paix. Des mages, avertis par une étoile miraculeuse de la naissance de Jésus-Christ, viennent d'Orient pour le reconnoître. Hérode, roi des Juifs, en prend ombrage, et ordonne le massacre de tous les enfans des environs de Béthléem. Joseph, averti par un songe, se sauve en Égypte avec Marie et Jésus. Après la mort d'Hérode, il revient en Judée. Jésus s'élève dans le secret de sa famille jusqu'à l'âge de douze ans, qu'il est trouvé par sa mère dans le temple au milieu des docteurs, leur expliquant la loi. Il revient avec ses parens en Galilée. Sa vie privée est absolument ignorée. Il étoit soumis à sa mère et à Joseph, qui passoit pour son père. C'est tout ce que nous en apprennent les écritures. La quinzième année du règne de Tibère, Jean-Baptiste commença à prêcher, et Jésus-Christ alors commença sa mission. Il reçoit le baptême de Jean. Toute sa doctrine, ainsi qu'il le dit lui-même, est renfermée dans ces deux commandemens : *Amour de Dieu, et amour du prochain.* La pureté de sa morale et celle de ses mœurs lui atti- Nouveau Testam.

Nouveau Testam.

rent un grand nombre de disciples; parmi lesquels il se choisit douze apôtres, qu'il destine à prêcher sa loi. Saint Pierre est établi le premier de tous, et désigné pour être le chef de la naissante église. Les prédications de Jésus sont appuyées par une infinité de miracles, et enfin scellées par son sang. La veille de sa passion, il institue le sacrement de l'Eucharistie. Ensuite, trahi par Judas, un de ses apôtres, il est livré aux Pharisiens et aux prêtres, dont il avoit dévoilé l'hypocrisie, et dont, par cette raison, il s'étoit fait haïr. Après plusieurs outrages reçus, il est condamné par Pilate, alors gouverneur de Judée pour les Romains, à être crucifié. De grands prodiges s'opèrent à sa mort. Le troisième jour il ressuscite comme il l'avoit prédit; monte au ciel, à la vue de ses apôtres et de ses disciples, quarante jours après sa résurrection. Dix jours après son ascension, les apôtres, étant rassemblés dans un même lieu, reçoivent le Saint-Esprit, selon la promesse de Jésus-Christ. Tout l'esprit de l'Evangile se trouve dans le choix des

deux principaux apôtres. Ce n'est pas le disciple pur et sans tache qui est chargé de *remettre les péchés*; c'est celui qui a renié trois fois son divin maître : pourroit-il n'être pas indulgent? C'est celui qui a persécuté l'Eglise, qui est chargé de convertir les infidèles : il saura compatir à l'erreur. Alors les apôtres commencent à prêcher avec assurance la divinité de leur maître, d'abord en Judée, et se dispersent bientôt dans tout l'univers, pour y étendre la foi, malgré la violence des persécutions, an de Jésus-Christ 41. (1) Nouveau Testam.

(1) J'aurois, dans cette nouvelle édition, donné beaucoup plus d'étendue à ce précis de l'Histoire sainte, si je n'avois pas fait dans mon Dictionnaire l'historique détaillé de la Bible. On a déjà dit et écrit, sur la seule annonce de ce Dictionnaire, que c'étoit une étrange témérité dans une femme de faire un ouvrage *théologique*, etc. C'est un ouvrage religieux et non un ouvrage de théologie, ce qui est fort différent. J'ai annoncé qu'il n'y étoit nullement question des dogmes. On a dit là-dessus que l'explication des dogmes devoit se trouver dans un tel ouvrage : je réponds qu'il existe un petit dictionnaire de la Bible, à

l'usage de la jeunesse, avec approbation des docteurs de Sorbonne, dans lequel il n'est point question des dogmes; j'en connois un autre, en deux volumes, approuvé de même avec cette même omission; ceci n'est donc point irrégulier. Et quant à l'*historique* de mon dictionnaire, je me suis exactement réglée sur les dictionnaires déjà faits et approuvés, et que le mien ne dispensera point de lire; car ceux qui sont en un ou deux volumes sont plus portatifs; l'historique y étant seul, s'apprendra mieux, et les dictionnaires très-volumineux sont remplis d'excellentes recherches, et seront toujours consultés par les ecclésiastiques et par les savans. Comme nous avions plusieurs dictionnaires historiques, mon projet n'a point été de faire de l'historique de la Bible la partie principale du mien; la description des tableaux, sculptures et monumens, les critiques des ouvrages de littérature, un grand nombre d'articles de morale chrétienne, tels que *charité chrétienne*, *dévotion*, etc.; voilà sur-tout ce qui le forme. Enfin, il est particulièrement fait pour les artistes, pour les jeunes littérateurs et pour les voyageurs; je crois qu'il n'y a rien de téméraire ni de hasardé dans ce plan et dans ce but.

Cependant, quoique cet ouvrage fût très-avancé, je ne l'ai point fini, et j'ai renoncé au projet de le faire imprimer. (*Note nouvelle de cette année* 1811.)

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE DES PAPES.

Histoire des papes.

Le pontificat de saint Pierre comprend les règnes de Tibère, Claude, Caligula, Néron. Premier concile tenu à Jérusalem, an de Jésus-Christ 51, où il fut décidé que l'observation de la loi judaïque devenoit inutile par celle de l'Évangile. Martyre de saint Pierre et de saint Paul à Rome, sous Néron; le premier fut crucifié comme Juif; l'autre, comme Romain, eut la tête tranchée; an de Jésus-Christ 65. Saint Lin, coadjuteur de saint Pierre, lui succède; il est compté pour le premier évêque de Rome. Il gouverna l'Église deux ans, reçut le martyre sous Néron. Saint Clet, ou Anaclet, lui succède; à Anaclet, saint Clément premier; à saint Clément, saint Évariste. Alexandre premier; à Alexandre, Sixte premier; à Sixte, Télesphore; à Télesphore, Hygin. Ce fut lui qui établit la disinction

Histoire des papes.

des rangs dans le clergé de Rome. Neuvième pape, Pie premier, sous Antonin le Pieux, Marc-Aurèle et Vérus. L'Église commence à être troublée par divers hérétiques. Saint Justin, dit le Philosophe, et le pape les combattent. Saint Pie mourut, après avoir tenu le saint siége quinze ans. Saint Anicet, dixième pape : il gouverna onze ans. Son pontificat est célèbre par les hérésies qu'il eut à combattre. Soter, onzième pape. A Soter succéda Éleuthère; à Éleuthère, Victor premier, treizième pape, sous Sévère et Pertinax. Sous le pontificat de Victor premier, il fut réglé que la Pâque ne se célébreroit point le quatorzième de la lune de mars, comme chez les Juifs, mais le dimanche suivant. Saint Victor mourut en 201. Saint Ziphyrin, quatorzième pape, sous Septime-Sévère, Caracalla, Macrin et Héliogabale. Le fameux Tertullien, si connu dans l'Église par les services qu'il lui rendit d'abord, et ensuite par ses erreurs, vivoit sous saint Ziphyrin, dont le pontificat fut de dix-huit ans; ensuite saint Calixte, Urbain, saint Pon-

tien, saint Antère, qui fut le premier auteur du Martyrologe; à saint Antère, saint Fabien. C'est sous ce pape que saint Denis vint en France prêcher la foi, en 251. Saint Corneille, vingtième pape, succéda à saint Fabien, sous Dèce, Gallus et Volusien, empereurs. Novatien, qui vivoit sous saint Fabien, cause un schisme, se fait élire évêque de Rome; il est le premier qui ait eu le titre d'anti-pape. Persécution des chrétiens, sous Gallus. Saint Corneille est exilé à Civita-Vecchia, et meurt dans son exil. Saint Luce, vingt-unième pape, sous Gallus, Volusien et Émilien. Il est chassé et rétabli. Saint Cyprien vivoit alors. Étienne, vingt-deuxième pape, sous Valérien. Dispute contre saint Cyprien, sur le baptême des hérétiques. Étienne le déclare bon: ce sentiment est celui de l'Église. Ce pape reçut le martyre en 257. Sixte II, vingt-troisième pape, sous Valérien et Gallien. Il souffrit le martyre, et saint Laurent, diacre, qu'il aimoit particulièrement, le souffrit peu de temps après. A Sixte II succéda saint Denis; Histoire des papes

Histoire des papes. ensuite Félix premier, vingt-cinquième pape, sous Claude II et Aurélien. Saint Eutichien, vingt-sixième pape, sous Aurélien, Tacite, Flavien, Probus et Carus. Sous son pontificat parut l'hérétique Manès, qui enseignoit qu'il y a deux principes contraires, l'un auteur du bien, l'autre du mal : c'est l'erreur appelée des manichéens. Le pape meurt en 283. Caïus lui succède ; à Caïus, saint Marcellin, vingt-huitième pape. Sous Dioclétien et Maximien, persécution contre les chrétiens. Marcellin souffrit le martyre en 304. Saint Marcel lui succède ; ensuite saint Eusèbe. Saint Miltiade, trente-unième pape, sous Constantin le Grand. Erreur des Donatistes, dont Donat étoit auteur ; il est condamné dans le concile tenu au palais de Latran. Sylvestre premier, trente-deuxième pape. Concile d'Arles, contre les Donatistes. Mort de Sylvestre, en 335. Saint Marc, saint Jules premier, trente-quatrième pape, sous Constantin et Constance. Naissance de l'Arianisme. Saint Athanase s'unit au pape pour en arrêter les suites. Jules premier

meurt en 352. Libère, trente-cinquième pape, sous Constance, Julien l'Apostat, Valentinien et Valens. Concile à Arles, où les ariens, soutenus par Constance, font condamner saint Athanase. Le pape le défend; il est exilé. Félix est élu anti-pape par les ariens. Libère revient à Rome; Félix en est chassé par le peuple. Concile de Rimini, où les ariens sont les maîtres. Le pape, sans avoir rien décidé, meurt au milieu de ces disputes, en 366. Saint Damase, trente-sixième pape, sous Valentinien, Valens, Gratien et Théodose. Un diacre, nommé Ursin, se fait élire anti-pape. Ce schisme cause à Rome une sédition sanglante. Le pape l'emporte; Ursin est chassé. Valentinien, empereur, déclare le pape juge des autres évêques. Concile à Rome contre les ariens. Autre concile à Rome contre l'hérétique Apollinaire. Saint Basile, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, vivoient alors. Damase meurt en 384. Saint Sérice, trente-septième pape, sous Théodose, Arcade et Honorius. Première décrétale, écrite par saint Sérice. On nomme décrétales

Histoire des papes.

Histoire des papes. des lettres des papes, qui sont le résultat d'un concile, et qui ont force de loi. Cette décrétale est la première ordonnance ecclésiastique qui prescrit l'âge des ordinans, et où les interstices soient marqués. Interstice veut dire intervalle à mettre entre les degrés d'ordination, comme du sous-diaconat au diaconat. Sérice mourut en 398. Saint Anastase, trente-huitième pape, sous Arcade, Honorius et Théodose le Jeune. Erreur du célèbre Origène, sous ce pape. Anastase meurt en 402. Innocent premier, trente-neuvième pape. Rome, prise par Alaric. Innocent se retire pendant le siége, et il revient. Il condamne Pélage et ses sectateurs, et meurt en 417. Saint Chrysostôme vivoit sous ce pape. Zozime, quarantième pape, sous Honorius et Théodose le Jeune. Le pape se laisse surprendre par l'hérétique Pélage : saint Augustin, qui vivoit encore, le désabuse. Pélage est condamné. Le pape meurt en 418. Boniface, quarante-unième pape, sous Honorius, Théodose II, et sous Pharamond, fondateur de la monarchie française. Eulalius,

élu anti-pape : Boniface l'emporte sur lui, et meurt en 423, après avoir dignement gouverné l'Église. Saint Célestin, quarante-deuxième pape, sous Théodose II et Valentinien III; même roi de France. Erreur de Nestorius, contre l'union des deux natures en Jésus-Christ, et sur l'honneur dû à la Vierge. Célestin assembla un concile à Rome; l'hérétique y est condamné. Concile d'Éphèse pour le même sujet. Célestin meurt. Sixte III, quarante-troisième pape; même empereur; Clodion, roi de France. L'erreur des pélagiens et des nestoriens continue d'occuper l'Église. Sixte les combat. Il est calomnié par les hérétiques qui attaquent la pureté de ses mœurs. Concile à cet effet, où le pape est justifié. Il meurt en 440. Saint Léon, quarante-quatrième pape; même empereur; Clodion, Mérouée et Childéric, rois de France. Hérésie d'Eutychès; grand concile à Calcédoine, où Eutychès est condamné en 452. Mort de saint Léon, surnommé le Grand, en 461. Hilaire, quarante-cinquième pape. Saint Simplice, quarante-sixième pape.

Histoire des papes. Félix II, sous Zénon, empereur, et Clovis premier, roi de France. Félix meurt en 492. Gélase, quarante-huitième pape, sous Anastase, empereur d'Orient, et Clovis, roi de France. Gélase règle les fêtes de l'Église, la liturgie, les offices, et tout ce qui regarde le culte extérieur. En écrivant à l'empereur Anastase, Gélase établit la distinction des deux puissances, l'ecclésiastique et la séculière. Les papes alors étoient loin de s'arroger aucun droit sur le temporel. Gélase meurt en 495. Anastase, quarante-neuvième pape: c'est sous ce pape que Clovis, roi de France, se fit chrétien en 496. Symmaque, cinquantième pape; Clovis et Childebert, rois de France. Élection d'un anti-pape, nommé Laurens. Théodoric, roi des Visigoths, se déclare pour Symmaque. Laurens se démet, et le pape le fait évêque. Sa douceur et sa clémence le font chérir. Il meurt en 514. Hormisdas, cinquante-unième-pape, travaille à la réunion des églises d'Orient et d'Occident. Il meurt en 523. Jean premier, cinquante-deuxième pape,

sous Justin, empereur, et Childebert, roi de France. Jean va en négociation à Constantinople. Au retour, il est arrêté par ordre de Théodoric, et meurt dans les rigueurs d'une étroite prison, en 526. Félix III, cinquante-troisième pape; même roi de France; Justinien, empereur. Boniface II, cinquante-quatrième pape. Anti-pape, nommé Dioscore; Boniface, après sa mort, fit condamner sa mémoire, et mourut lui-même l'année suivante. Jean II, cinquante-cinquième pape. Décret du sénat, fait du temps de Boniface, contre la simonie, remis en vigueur sous Jean II. Agapet, cinquante-sixième pape. Il établit des écoles publiques de théologie dans Rome. Agapet meurt à Constantinople. Cinquante-septième pape, Silvère. Il fut accusé de s'être fait élire par des moyens défendus. Théodora, femme de Justinien, voulant élever un nommé Vigile sur la chaire de saint Pierre, fit exiler Silvère. Vigile fut mis à sa place. Ensuite Silvère fut conduit en Toscane, où on le laissa mourir de faim. Vigile, cinquante-huitième pape. Il souffrit de

Histoire des papes.

Histoire des papes.

Justinien les plus grandes violences à Constantinople. Enfin, il eut la liberté de retourner à Rome, et mourut en chemin, en 555. Pélage premier, cinquante-neuvième pape : il meurt en 559. A Pélage succéda Jean III. Il fut le premier sous lequel on commença à faire des tableaux d'histoire en mosaïque. Benoît premier; Pélage second; Grégoire premier, dit le Grand, soixante-troisième pape, sous Maurice et Phocas, empereurs; Clotaire II, roi de France. Grégoire fut un grand pontife et un grand saint; il étoit Romain et d'une naissance illustre. Après avoir rempli avec succès les premières places dans Rome, il avoit renoncé au monde et s'étoit fait moine. Élevé à la papauté malgré sa résistance, il en remplit tous les devoirs. Il réforma l'office, fit un sacramentaire, et les prières de la messe, qui sont encore les mêmes aujourd'hui. Il régla le chant des églises, qui a retenu son nom. Il fit un grand nombre d'écrits très-estimés, et envoya une fameuse ambassade en Angleterre, qui lui mérita le titre d'apôtre de ce royaume.

Son pontificat fut de quatorze ans. Sabinien, soixante-quatrième pape; ensuite Boniface III, Boniface IV, Deusdedit ou Deodat, Boniface V; il écrivit une lettre à Édelburge, reine anglaise, sur sa conversion à la foi, et lui envoya, selon l'usage des temps, des présens de la part de saint Pierre; savoir, au roi, une chemise ornée d'or et un manteau; à la reine, un miroir d'argent et un peigne d'ivoire garni d'or. Honorius, soixante-neuvième pape, sous Héraclius, empereur, Clotaire II et Dagobert premier, rois de France. Il meurt en 638. Sévérin, soixante-dixième pape: il fut pieux, charitable, et meurt en 640. Jean IV, soixante-onzième pape. Concile contre l'hérésie des monothélites. Le pape meurt en 642. Théodore, soixante-douzième pape, sous Dagobert et Clovis II, rois de France; il meurt en 649. Saint Martin, soixante-treizième pape. Concile contre les monothélites. L'empereur Constant prend parti pour eux: il fait saisir le pape, le fait amener à Constantinople, et lui fait souffrir mille tourmens. Ne pou- Histoire des papes

Histoire des papes.

vant réussir à ébranler sa foi, on l'exile. Il meurt quelques années après dans la plus affreuse misère, en 655. Ensuite Eugène, Vitalien, Adeodat, Donus ou Domus, Agathon, Léon II, Benoît II, Jean V, Conon, Sergius, Jean VI, Jean VII, Sisinnius. Ces treize papes comprennent un espace de cinquante-quatre ans. Constantin, quatre-vingt-septième pape. Grégoire II, quatre-vingt-huitième pape, en 715, sous les empereurs Anastase II, Théodore III, Léon Isaurien, et sous Childéric et Thierry II, rois de France. Erreurs des iconoclastes. Le pape meurt en 731. Grégoire III, quatre-vingt-neuvième pape. Nouveau concile à Rome contre les iconoclastes ou profanateurs des images. Ils sont excommuniés. Siége de Rome par Luitprand, roi des Lombards. Le pape demande des secours à Charles Martel, qui alloit lui en envoyer lorsqu'il mourut. Grégoire III survécut peu. Il meurt en 741. Zacharie, quatre-vingt-dixième pape. Pepin, maître de la France, consulte Zacharie sur l'offre de la couronne que lui fait

sa nation. Le pape, pour son propre intérêt, le presse de l'accepter; il ne le vit point sur le trône, étant mort quelques mois auparavant, en 752. Étienne II, quatre-vingt-onzième pape. Il passe en France, engage Pepin à faire la guerre aux Lombards. Ils reprennent, ensemble, avec une armée, le chemin d'Italie. Astolphe est contraint de faire la paix; mais après le départ des Français, ayant manqué au traité, le pape de nouveau implore Pepin, et lui écrit, au nom de saint Pierre, une lettre dont voici le précis. « Je vous conjure par le « Dieu vivant de ne pas permettre que « ma ville de Rome soit encore assiégée « par les Lombards, afin que vos corps « et vos ames ne soient pas livrés aux « flammes éternelles. Si vous ne m'o- « béissez du plus tôt, sachez que, par « l'autorité de la sainte Trinité, et la « grace de mon apostolat, vous serez « privés de la grace de Dieu et du para- « dis. » Pepin, sur cette lettre, partit pour l'Italie, contraignit Astolphe à la paix, lui fit rendre toutes les places, au nombre de vingt-deux, qu'il donna en

Histoire des papes.

Histoire des papes. toute propriété à saint Pierre et à ses successeurs. Ici commence la seigneurie temporelle de l'Église romaine. Étienne mourut l'année suivante, en 757. Paul premier, quatre-vingt-douzième pape. Il meurt en 767. Étienne III, quatre-vingt-treizième pape, sous Charlemagne, roi de France. Constantin est aussi élu pape : on lui crève les yeux, et on le condamne à faire pénitence le reste de sa vie. Étienne meurt en 772. Adrien, quatre-vingt-quatorzième pape. Charlemagne vient à Rome; il confirme la donation de Pepin. Il forme le siége de Pavie, où Didier, dernier roi des Lombards, s'étoit retiré; prend la ville et le roi, qu'il envoya en France, où il se fit moine. Adrien meurt en 795. Léon III, quatre-vingt-quinzième pape, sous Constantin VII, Irène et Nicéphore, empereurs, Charlemagne et Louis le Débonnaire, rois de France. Les ennemis du pape excitent une émeute pendant une procession. Le pape fut cruellement maltraité, et jeté dans une affreuse prison. Il s'en échappe, se justifie et retourne à Rome. Charlemagne

y vint quelques mois après, et fut couronné empereur d'Occident par le pape, le jour de Noël, l'an 800. L'on conspire encore contre le pape; il fait mourir les séditieux; il meurt en 816. Étienne IV, quatre-vingt-seizième pape. Ensuite Pascal premier, Eugène II, Valentin, Grégoire IV, centième pape. Ce fut à l'occasion des troubles que la foiblesse de Louis le Débonnaire fit naître dans sa famille, que Grégoire IV osa le premier relever la puissance ecclésiastique au-dessus de la séculière; il mourut en 844. Sergius II; Michel II, empereur d'Orient; Charles le Chauve, roi de France. L'empereur Lothaire envoie à Rome son fils aîné, pour examiner l'élection du pape, qui s'étoit faite sans sa participation, formalité que les empereurs jugeoient alors indispensable. L'examen en fut fait par un grand nombre d'évêques nommés par Lothaire, et l'élection confirmée. Sergius meurt en 847. Léon IV, cent deuxième pape; même empereur, même roi de France. Il meurt en 855. Benoît III, cent troisième pape. Un prêtre déposé, nommé

Histoire des papes

Histoire des papes. Anastase, veut, par ses intrigues, se faire élire pape et chasser Benoît; mais enfin ce premier l'emporte, et meurt en 858. Nicolas dernier, cent quatrième pape. Divorce de Lothaire avec Thietberge, sa femme, pour épouser Valdrade. Concile de Metz à ce sujet. Lothaire gagne les pères du concile, y fait approuver son divorce. Le pape se déclare contre, excommunie Valdrade: Lothaire se soumet et reprend sa première femme. Conversion des Bulgares, peuples qui occupoient la petite Scythie, le long du Danube jusqu'à la mer Noire. Nouvelles contestations entre Photius, ce fameux patriarche de Constantinople, et le pape. Photius, pour se venger du pape qui l'avoit déposé, l'excommunié, le dépose et l'excommunie aussi. Les patriarches de Constantinople prétendoient à la primauté sur l'Église de Rome, par la raison que les empereurs ayant passé à Constantinople, les priviléges de l'Église avoient dû y passer aussi. Tel est le fondement du schisme de l'Eglise grecque. Nicolas meurt en 867. Adrien II, cent cinquième pape. Pillage

de Rome au moment de son sacre, par Lambert, duc de Spolette. L'empereur ôte au duc son duché. Adrien meurt en 872. Jean VIII, cent sixième pape. Marin premier, cent septième pape; il meurt en 884. Adrien III. Étienne V, cent neuvième pape. A Étienne succède Formose; ensuite Boniface VI. Étienne VI, cent douzième pape. Il fait déterrer le pape Formose, fait apporter son corps au milieu du concile, qu'il avoit fait assembler, lui fait son procès, le condamne à avoir trois doigts coupés, la tête tranchée, et son corps jeté dans le Tibre; ce qu'il fit exécuter. Étienne fut chassé, mis en prison et étranglé. Romain lui succède. Ensuite Théodore, Jean IX, Benoît IV, Léon X, Christophe, Sergius III, cent dix-neuvième pape, sous Léon le Philosophe, empereur d'Orient, Charles le Simple, roi de France. Sergius III fut un des plus méchans papes qu'il y ait eu. Théodora, femme de mœurs corrompues, gouvernoit Rome. Une de ses filles, nommée Marosie, eut de Sergius un fils nommé Jean, qui fut pape dans la suite, et du marquis Albéric, son

Histoire des papes.

Histoire des papes.

mari, un fils nommé Albéric; qui se rendit maître de Rome. Sergius meurt en 911. Anastase III, Landon, Jean X; cent vingt-deuxième pape. Il fut élu par le crédit de Théodora, sa maîtresse. Il fait la guerre aux Sarrasins et les défait. Marosie, fille de Théodora, fait mettre le pape en prison, et le fait étouffer en 928. Léon VI, Étienne VII, Jean XI, cent vingt-cinquième pape. Marosie, sa mère, qui l'avoit eu de Sergius III, le fit élire. Il mourut en prison en 933. Léon VII, Étienne VIII, Marin ou Martin II, Agapet II, Jean XII, cent trentième pape. Il s'appeloit Octavius: il étoit fils du marquis ou prince Albéric. Il fut élu à dix-huit ans. Il est le premier qui ait changé de nom. Il est déposé pour son libertinage. Léon est élu à sa place. Jean revient dans Rome, y exerce toutes sortes de cruautés, et meurt en 964. Léon VIII, cent trente-unième pape. Othon assiége Rome pour soutenir l'élection de Léon contre les Romains qui avoient élu Benoît. Pendant le siége, Benoît montoit sur les murailles, menaçoit d'excommunica-

tion les soldats et l'empereur. Les Romains se rendent et abandonnent Benoît. Léon meurt en 965. Jean XIII, cent trente-deuxième pape; il est exilé. Othon le venge et le rétablit. Jean se venge aussi avec cruauté. C'est lui qui introduisit dans l'église la coutume de bénir les cloches. Il meurt en 972. Benoît VI; il fut étranglé dans une sédition. Donus II, Benoît VII, Jean XIV; il mourut prisonnier au château Saint-Ange. Jean XV, Jean XVI, Grégoire V, cent trente-neuvième pape, neveu de l'empereur Othon, qui le fit élire. On élit un anti-pape, sous le nom de Jean XVII. Othon rétablit Grégoire. Sylvestre II, cent quarantième pape. Jean XVI. Jean XVIII, Sergius IV, Benoît VIII, cent quarante-quatrième pape. Anti-pape, Grégoire, qui est chassé. Défaites des Sarrasins par le pape et les évêques qui avoient formé un corps considérable de troupes. La reine des Sarrasins est prise; le pape lui fait trancher la tête; il meurt en 1024. Jean XIX, cent quarante-cinquième pape; il étoit frère du précédent. C'est sous Jean XIX

Histoire des papes.

Histoire des papes.

que vivoit le fameux Gui d'Arezzo, qui inventa la musique à plusieurs parties. Le pape meurt en 1033. Benoît, cent quarante-sixième pape; il n'avoit que douze ans : il eut des mœurs corrompues. Députation des Polonais au pape, pour le prier d'engager Casimir, leur roi, qui avoit abdiqué, à reprendre la couronne. Le pape dispense Casimir de ses vœux (il s'étoit fait moine), qui retourne en Pologne, se marie et a des enfans. Benoît finit par céder le pontificat à Jean Gratien, pour de l'argent, et se retire dans ses terres. Grégoire VI, qui renonce au pontificat au bout de deux ans. Clément II, Damas II, Léon IX, cent cinquantième pape; il fut un bon et grand pape; il meurt en 1054. Victor II, Étienne XI, Benoît X, Nicolas II. Les Normands se réconcilient avec l'Église : ils rendent au pape les terres de l'Église dont ils s'étoient emparés. Le pape leur cède la Pouille et la Calabre, à la réserve de Bénévent. Ce fut l'origine du royaume de Naples. Nicolas meurt en 1061. Alexandre II, cent cinquante-cinquième pape. Anti-pape, qui ne peut réussir.

Alexandre meurt en 1073. Grégoire VII, cent cinquante-sixième pape, appelé auparavant Hildebrand. Il travaille à réformer les mœurs du clergé. Assemblée à Worms, en présence de Henri II. Grégoire, accusé de plusieurs crimes, est déposé. Henri le lui fait signifier à Rome. Le pape excommunie Henri. Voici les termes de l'excommunication : « Je défends à Henri, fils de l'empereur « Henri, de gouverner le royaume Teu- « tonique et l'Italie. J'absous tous les « chrétiens du serment de fidélité. Je « défends à toutes personnes de le ser- « vir comme roi, et je charge Henri « d'anathême. » Henri fut obligé de se soumettre au pape. Anti-pape, sous le nom de Clément III. Henri protège Clément et assiège Rome. La ville lui est livrée. Le pape se réfugie avec Matilde au château Saint-Ange. Il est secouru par Robert Guiscard, duc de la Pouille. Le siège est levé, et Henri se retire en Lombardie. Prétention de Grégoire sur toutes les couronnes : il s'arroge le droit de déposer les souverains. Il meurt en 1085. Ce fut sous Grégoire VII que le

Histoire des papes.

Histoire des papes. nom de pape fut attribué au seul évêque de Rome; jusque là il avoit été donné à tous les patriarches. A Grégoire VII succéda Victor III. Il envoya une armée contre les Sarrasins d'Afrique, qui en défit cent mille. Urbain II. Anti-pape, sous le nom de Clément III. Différent d'Urbain avec Philippe I, au sujet de son divorce. Urbain II meurt en 1099. Paschal II, cent cinquante-neuvième pape. Dispute de Paschal contre les princes, au sujet des investitures. Il meurt en 1118. Gélase II, cent soixantième pape. Cencio, chef de la maison Frangipane, accourt à l'église avec des gens d'armes, prend le pape à la gorge, le met en sang et l'enferme. Le peuple lui rend la liberté. L'empereur Henri, qui avoit fait agir les Frangipanes, arrive à Rome. Le pape se sauve. Un cardinal, voyant son danger, le porte sur ses épaules, et le met en sûreté. Henri fait élire un anti-pape, sous le nom de Grégoire VIII. Gélase passe en France, et meurt l'an 1119. Calixte II, cent soixante-unième pape. Calixte lève une armée et va attaquer l'anti-pape Bourdin, sous le nom

de Grégoire VIII, à Sutry. Les habitans le livrent à Calixte, qui l'envoie dans un couvent. Calixte se fait estimer et craindre. Il meurt en 1124. Honorius II, Innocent II. Anti-pape, sous le nom d'Anaclet II; il meurt. On élit d'autres anti-papes. Innocent II meurt en 1143. Célestin II, Lucius II, Eugène III; il meurt en 1155. Anastase IV, Adrien IV; il étoit Anglais : il se nommoit Bresk-peade. Né sans naissance et sans biens, il fut d'abord mendiant. Frédéric, dit Barberousse, roi d'Allemagne, vient à Pavie, est couronné roi des Lombards; ensuite couronné empereur à Rome par le pape. Querelles d'Adrien et de Frédéric, au sujet du droit que les papes s'arrogeoient de donner la couronne impériale. Le pape meurt au milieu de ces contestations, en 1159. Alexandre III. Disputes. Anti-papes. Alexandre meurt en 1181. Lucius III, Urbain III, Grégoire VIII, Clément III, Célestin III, Innocent III, cent soixante-quinzième pape, sous Philippe-Auguste. Division de l'Allemagne entre deux princes qui prétendent à l'empire, Philippe de Suabe

Histoire des papes.

Histoire des papes.

et Othon de Saxe. Le pape écrit à ce sujet. Il prétend avoir le droit de décider entre les deux compétiteurs. Il dit : « Chaque » roi a son royaume ; mais Pierre a la « prééminence sur tous. » Philippe l'emporte ; mais ayant été tué par le comte palatin de Bavière, Othon vient à Rome, et est couronné roi des Romains par le pape. Innocent excommunie Jean, roi d'Angleterre ; il le dépose. Jean fait la paix en se reconnoissant vassal du pape. Le pape défend à la France de faire la guerre à l'Angleterre. Innocent meurt en 1216. Ce pape fit un admirable établissement de charité ; il fit bâtir à Rome un hôpital en 1198, pour les malades et les pauvres enfans abandonnés ; il fit venir de Montpellier des religieux du St.-Esprit pour en prendre soin, et nomma aussi son hospice l'hôpital du Saint-Esprit. En 1471, Sixte IV augmenta considérablement cet hôpital, qui subsiste encore, et qui est immense. Il contient mille lits pour les malades, et en outre des chambres particulières pour les frénétiques et pour les maux contagieux : on y élève mille enfans. C'est l'un des plus beaux

monumens que la religion ait consacrés à l'humanité. Honorius III, Grégoire IX, cent soixante-dix-septième pape. Différent du pape et de l'empereur Frédéric II. L'empereur se soumet, s'humilie. La paix se jure, et se rompt quelques années après. Le pape meurt en 1241 : Célestin IV, Innocent IV (1), qui persécute aussi Frédéric II, et le dépose. Frédéric en meurt de chagrin en 1250. Le pape fait publier une croisade contre Conrad, fils de Frédéric. Innocent IV meurt en 1254. Alexandre IV : il meurt en 1260. Jacques Pantaléon, Français, d'une basse naissance, élu en 1261 sous le nom d'Urbain IV, cent quatre-vingt-unième pape, sous saint Louis, roi de France. Clément IV, cent quatre-vingt-deuxième

Histoire des papes.

(1) Saint Thomas d'Aquin entrant dans la chambre d'Innocent IV comme ce pape comptoit de l'argent, le lui dit : « Vous voyez que « l'Église ne vit plus dans le temps où elle disoit : « Je n'ai ni or ni argent. » Il est vrai, reprit le saint docteur; mais aussi elle ne peut plus dire au boiteux : *Lève-toi et marche.* (*Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, par M. le président HÉNAULT.)

Histoire des papes. pape. Il avoit été marié. Sous son pontificat, supplice de Conradin et de son cousin le duc d'Autriche. Grégoire x, cent quatre-vingt-troisième pape. Il meurt en 1276. Ensuite Innocent v, Adrien v, Jean xxi, Nicolas iii, Martin iv. Sous son pontificat, les vêpres siciliennes. Honorius iv, Nicolas iv, Célestin v. Il fut le fondateur de l'ordre des Célestins. La nouvelle de son élection lui fut portée dans la Pouille sur la montagne de Mouron, où il vivoit en solitaire. Il ne tint le saint siége que huit mois, et abdiqua. Boniface viii, son successeur, craignant qu'il ne reprît la tiare, le fit enfermer dans le château de Sumone en Campanie, où il mourut saintement en 1303. Institution du jubilé au commencement de chaque siècle, par Boniface viii. Démêlés de ce pape avec Philippe le Bel. Benoît xi lui succède. Clément v, cent quatre-vingt-quatorzième pape, en 1305. Clément v va à Avignon avec sa cour. C'est de cette époque qu'on doit compter le séjour des papes dans cette ville. Ils y tinrent leur siége pendant soixante-dix ans, ce qui

occasionna de grands troubles. Sous ce pape, destruction des Templiers. Il meurt en 1314. Jean XXII lui succède : il reste à Avignon. Louis de Bavière se fait couronner empereur à Rome, et y dépose le pape. Anti-pape sous le nom de Nicolas V. Il se démet et se rend à Jean, qui le fit enfermer, mais traiter avec humanité. Jean XXII meurt en 1334. Benoît XII, Clément VI. Le Jubilé établi tous les cent ans par Boniface VIII, est fixé pour la cinquantième année par Clément VI. Il meurt en 1351. Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI, sous Charles V, roi de France. Urbain VI. Anti-pape, sous le nom de Clément VII. Urbain reste à Rome. Clément s'établit à Avignon. Urbain fit faire le procès au comte de Fondy, à la reine Jeanne de Naples et à tous ceux du parti de Clément; donna le royaume à Charles de Durás, qu'il fit venir de Hongrie, et le couronna roi de Sicile. Ensuite il se brouille avec ce prince. Il fait souffrir la question à six cardinaux, qu'il soupçonne d'être d'intelligence avec le roi Charles. Charles étant venu l'assiéger

Histoi des pape

Histoire des papes. dans le château de Nocera, Urbain, de sa fenêtre, excommunioit quatre fois par jour l'armée ennemie. La ville étant prise, il se sauva, traînant à sa suite les six cardinaux, qu'il fit périr, excepté un seul auquel il fit grace, à la prière du roi d'Angleterre. Urbain VI meurt en 1389 d'une chûte de cheval. Ceux de son parti élirent Boniface IX. L'antipape Clément VII meurt en 1394. Pierre de Lune est élu à sa place, sous le nom de Benoît XIII. Boniface IX, vrai pape, meurt en 1404. Innocent VII lui succède, qui fut le deux centième pape. Ensuite Grégoire XII. Concile général à Livourne pour terminer le schisme. Grégoire XII et Benoît XIII y sont également déclarés schismatiques. Alexandre V est élu pape. Il fut bon et charitable. Il meurt en 1410. Jean XXIII lui succède : il avoit été corsaire dans sa jeunesse. Différent de ce pape avec Ladislas, roi de Naples. Rome assiégée. Jean demande la paix, reconnoît Ladislas roi de Naples, au préjudice de Louis d'Anjou. Cette paix ne fut que simulée. Ladislas revient à Rome. Jean se sauve à

Florence. Ladislas, maître de la ville, y commet mille cruautés, et meurt. Concile de Constance, où Jean XXIII fut déposé, et où l'anti-pape Grégoire XII renonce au pontificat. Benoît XIII n'y voulut pas renoncer, mais il mourut dix ans après le concile, en 1424; ce qui mit fin au schisme. Martin V est élu pape. Il fit Jean XXIII doyen du sacré collége. Martin meurt en 1431. Eugène IV, deux cent cinquième pape, lui succéda. Concile de Bâle, où l'on vouloit réprimer l'autorité des papes. Eugène meurt en 1447, sous lui. Amédée, duc de Savoie, fut élu pape sous le nom de Félix V; mais il n'est compté que comme anti-pape. A Eugène IV succéda Nicolas V, en 1449. Nicolas écrit à Constantin, empereur de Constantinople, pour l'exhorter à renoncer au schisme. Cette lettre est fameuse par la prophétie qu'elle contient. La voici: « Selon la parabole de l'Évan- « gile, on attendra encore trois ans que « le figuier que l'on a cultivé porte du « fruit. Si dans ce temps il n'en porte « point, l'arbre sera coupé jusqu'à la « racine, et la nation grecque ruinée. » Histoi des pap

Histoire des papes. Cette lettre fut écrite en 1451, et trois ans après, Constantinople fut prise d'assaut par les Turcs. Nicolas meurt en 1455. Calixte III lui succède. Ensuite Pie II, qui se déclare contre la pragmatique Sanction. Il meurt en 1464. Paul II, deux cent neuvième pape, sous Louis XI, roi de France. Ce fut lui qui donna la pourpre aux cardinaux : Innocent IV, au concile de Lyon, leur avoit donné le chapeau rouge. Paul établit le jubilé pour tous les vingt-cinq ans. Sixte IV lui succède. Premier jubilé de vingt-cinq ans, ouvert en 1475. Sixte meurt en 1484. Innocent VIII, deux cent onzième pape, sous Charles VIII, roi de France. Il meurt en 1491. Borgia, Alexandre VI, si fameux par ses vices, lui succède. Étant cardinal, il eut d'une dame romaine, nommée Venozia, quatre fils et une fille. Louis XII accorda le duché de Valentinois et vingt mille livres de rente à César Borgia, fils du pape; et le pape accorda la bulle de divorce de Louis XII avec Jeanne de France. Supplice de Savonarole, religieux dominicain, qui censuroit la vie du pape. Le pape le fit

mourir, quoique innocent. Alexandre meurt du poison que le duc de Valentinois, son fils, avoit préparé pour le cardinal Cornetto, dont il vouloit envahir les biens. Ce fut à une maison de ce cardinal que le père et le fils s'empoisonnèrent eux-mêmes en buvant du vin qui avoit été préparé par un des gens du duc, et que, par une méprise, on leur servit avant le souper. Alexandre VI meurt en 1503. Pie III, Jules II. Il pose la première pierre de Saint-Pierre en 1506. Il se brouille avec Louis XII. Après l'avoir beaucoup persécuté, il meurt en 1513. Jean de Médicis, sous le nom de Léon X, lui succède; deux cent quinzième pape, sous Louis XII et François premier, rois de France, Maximilien et Charles-Quint, empereurs. Entrevue de Léon avec François premier à Bologne. Léon obtient du jeune roi l'abolition de la pragmatique Sanction, à laquelle le chancelier Duprat, à qui le pape avoit promis un chapeau de cardinal, fit substituer le concordat. Léon aima les arts. Il meurt en 1521. Luther commença sous ce pape à répandre ses erreurs.

Histoire des papes.

Histoire des papes. Charles-Quint fait élire pape Adrien, qui avoit été son précepteur. Il étoit fils d'un brasseur de bière. Contre l'usage ordinaire, il conserva son nom d'Adrien. Adrien VI meurt en 1523. Médicis, sous le nom de Clément VII, lui succède; il étoit fils naturel de Julien de Médicis, tué à Florence, dans la conjuration des Pazzi. Le connétable de Bourbon assiège Rome. Séparation de l'Angleterre d'avec l'Église romaine, en 1534. Le pape Clément meurt la même année. Paul III, de la maison de Farnèse, lui succède: il avoit été marié, et avoit eu un fils et une fille. Paul meurt en 1549. C'est lui qui établit l'inquisition de Naples, et qui approuva l'institut des jésuites. Jules III lui succède sous Henri II, roi de France. C'est une ancienne coutume que le pape nouvellement élu, donne un chapeau de cardinal à qui il veut. Jules accorda le sien, avec son nom et ses armes, à un aventurier, son domestique, qui soignoit son singe. Il réconcilie l'Angleterre avec le saint siége, sous le règne de Marie, et meurt en 1555. Marcel II succède à Jules III. Il supprima les gar-

des, disant que le vicaire de Jésus-Christ n'avoit pas besoin de gens armés; que ses armes étoient le signe de la croix. Paul IV lui succéda, sous Henri II, roi de France. Paul, hautain et fastueux, se brouille avec la reine Élisabeth. Séparation sans retour de l'église d'Angleterre d'avec la Romaine. Autre démêlé de Paul avec Ferdinand premier, empereur. Ferdinand ne va point se faire couronner à Rome; et aucun de ses successeurs n'y a été depuis. Paul IV meurt en 1559. Pie IV lui succède: il meurt en 1565. Pie V, deux cent vingt-troisième pape, sous Charles IX, roi de France; bon pape, mais trop intolérant. Grégoire XIII lui succède: sous ce pape, massacre de la St.-Barthelemi en France. Réformation du calendrier par ce pape. Il meurt en 1585. Sixte V lui succède, sous Henri III et Henri IV, rois de France. Sixte V est le deux cent vingt-cinquième pape; il meurt en 1590. Il fut un grand pape. Urbain VI lui succéda, et ne régna que trois jours. Grégoire XIV régna dix mois dix jours. Innocent IX, Clément VIII, qui donna l'absolution à Henri IV en 1595.

Hist des p

Histoire papes. Sous ce pape se répand la nouvelle doctrine de Molina, jésuite espagnol, sur la grace et la prédestination. Clément VIII meurt en 1605. Léon XI ne régna que vingt-cinq jours. Paul V. Haine et démêlés de ce pape avec la république de Venise, parce qu'elle maintenoit son indépendance. Venise mise en interdit. Henri IV médiateur entre le pape et la république, qui enfin se raccommode. Paul V meurt en 1621. Grégoire XV, sous Louis XIII, roi de France; pieux et bon pape. Il meurt en 1625. Barbérini, sous le nom d'Urbain VIII, lui succéda. Il fut un des plus célèbres poëtes de son temps. Il donna le titre d'éminentissime aux cardinaux Sous ce pontificat parut le fameux ouvrage de Jansénius, intitulé *Augustinus*, opposé à Molina. Les jésuites en poursuivirent la condamnation. Urbain VIII meurt. Innocent X lui succède, sous Louis XIV, roi de France. Innocent X est gouverné par Olympia, sa belle-sœur, et la princesse Rossane, sa nièce. Il meurt en 1655. Alexandre VII. Insulte faite au duc de Créqui, ambassadeur de France à Rome, par la garde

du pape. Louis XIV en exige satisfaction, et une pyramide fut élevée pour en perpétuer la mémoire. Alexandre VII meurt en 1667. Clément IX, bon pape. Clément X, élu à quatre-vingts ans. Innocent XI : il eut des démêlés avec Louis XIV, au sujet des franchises, en effet trop étendues à Rome. Le roi se saisit du comtat d'Avignon. Innocent XI meurt en 1689. Alexandre VIII. Louis XIV lui rend le comtat. Le pape l'amuse et ne termine rien : il meurt en 1691. Innocent XII : il meurt en 1700. Clément XI. Sous ce pape, en 1703, inondation du Tibre, et tremblement de terre à Rome, qui dura quinze minutes. Différent au sujet d'une bulle nommée *Unigenitus*, de Clément XI, condamnant un livre du père Quesnel, prêtre de l'Oratoire, intitulé : *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*. Cette bulle ne fut pas d'abord reçue en France. Enfin Louis XIV l'ayant acceptée, la Sorbonne refusa de la recevoir, et le parlement de l'enregistrer, ce qui produisit beaucoup de troubles. Clément XI meurt en 1721 ; on l'a caractérisé par cette pasquinade :

Histoire des papes.

1re Histoire des papes. *Il promettoit, ne tenoit point, et il pleuroit.* Innocent XIII, sous Louis XV : il meurt en 1724. Benoît XIII, Clément XIII, Lambertini, sous le nom de Benoît XIV : il fut un grand pape; il meurt en 1758. Clément XIII lui succéda. Louis XV, mécontent de lui, prend Avignon en 1764. Clément meurt en 1769. Ganganelli, sous le nom de Clément XIV, lui succède. Il supprime à jamais la société des jésuites en 1773. Il meurt en 1774. Il eut beaucoup de mérite et de vertus. Pie VI, deux cent quarante-huitième pape, sous Louis XVI, roi de France. Ce pontife fut éclairé, vertueux et charitable. Il protégea les arts et soulagea les pauvres. Il entreprit de dessécher les marais Pontins, entreprise bienfaisante qu'il auroit pu terminer heureusement, sans tous les malheurs qu'il éprouva. Il avoit une piété sincère et autant d'activité que de courage. Il mourut en France après un règne aussi orageux que long. Pie VII, deux cent quarante-neuvième pape. (*Vies des papes, en trois volumes, et Histoire Ecclésiastique de l'abbé de Fleuri.*)

TRAITS DÉTACHÉS.

DAVID ET BERZELLAÏ.

Traits détachés.

Berzellaï, de la ville de Roglin en Galaad, suivit David dans sa disgrace, lui donna des preuves d'un attachement sans bornes, et le secourut de sa personne et de ses biens; il ne le quitta que lorsqu'il le vit heureux et rétabli sur le trône. David le conjura de rester à la cour; mais il le refusa, y laissa son fils Chamaan, que David combla de bienfaits, et qu'il recommanda en mourant à Salomon.

2. Rois, ch. 3.

Livre des Rois.

David, pressé un jour de la soif, s'écria : « Oh ! si quelqu'un me donnoit « à boire de l'eau de la citerne qui est « près de la porte de Bethléem ! » (Cette eau passoit pour la meilleure de la Judée.) Trois principaux officiers de son armée l'ayant entendu, partent à l'instant, traversent le camp ennemi, vont

Traits détachés.

puiser de l'eau à cette citerne, et l'apportent à leur roi : David, effrayé autant qu'attendri du risque qu'il a fait courir à ces braves gens, reçoit l'eau avec reconnoissance; mais il refuse de la boire, l'offre au Seigneur, la répand et dit : « Boirai-je le sang de ces hommes, et « ce qu'ils ont acheté au péril de leur vie ? »

Harangue d'une femme qui sauve une ville et une armée, du temps du règne de David.

Dictionnaire de la Bible.

Après la défaite d'Absalon, un certain Séba, de la tribu de Benjamin, fit encore révolter toutes les autres, à l'exception de celle de Juda, et se retira dans la ville d'Abelmacha ou Abelmaïm, où Joab, général des armées de David, alla l'assiéger : ce capitaine réduisit la ville à la dernière misère, et étoit sur le point de la saccager, lorsqu'une femme entreprit de lui livrer le chef des rebelles. Elle fit assembler tous les habitans, les harangua avec tant de force et d'éloquence, et leur fit si bien voir les malheurs auxquels ils s'exposoient pour un traître, qu'ils coupèrent

aussitôt la tête à Séba ; et la jetèrent dans le camp de Joab ; ce qui fit rentrer les rebelles dans leur devoir, et délivra la ville. Traits détachés.

ALEXANDRE ET JADDUS.

Alexandre passe en Asie, se dispose à combattre Darius, et demande aux Juifs du secours contre ce prince. Liés par serment à Darius, les Juifs le refusent ; Alexandre, pour les punir, s'avance vers Jérusalem. Jaddus, grand-prêtre, se revêt, et fait revêtir les autres sacrificateurs de leurs habits pontificaux, et, suivi des lévites et des principaux du peuple, sort de la ville, et s'avance au-devant d'Alexandre. Ce prince les reçoit avec bonté, écoute leurs raisons, loue leur fidélité à Darius, et leur accorde sa protection. Histoire ancienne de Rollin.

MATHATHIAS,

le premier des Machabées, sous la persécution d'Antiochus-Épiphane, roi de Syrie, l'an du monde 3837.

Mathathias, sacrificateur des Juifs, homme de bien et de courage, ayant Hist. de Josephe, t. II, l. 2.

Traits détachés.

cinq fils aussi vertueux que lui, quitta Jérusalem, suivi de ses enfans, pour aller s'établir sur une montagne nommée Modin, où il fut joint par un grand nombre de ses compatriotes; il en forma un corps d'armée qui bientôt devint redoutable. Mais déjà avancé en âge, et voyant approcher sa fin, il assembla ses enfans, nomma Judas Machabée pour lui succéder dans le commandement des troupes; et après les avoir exhortés tous à l'union : « Conservez, mes enfans, « ajouta-t-il, un si grand amour de la « véritable gloire, que vous n'épar- « diez point de hasarder votre vie pour « l'acquérir. »

ÉLÉAZAR MACHABÉE.

Dans une bataille contre Antiochus-Eupator, les armées étant en présence, Éléazar Machabée remarqua dans celle des ennemis un éléphant plus grand que les autres, couvert des armes du prince; et, se persuadant que le roi devoit être dessus, il perce à travers les escadrons, tue ou met en fuite tout ce qui s'oppose

à son passage, arrive près de l'éléphant, et se dévouant à une mort certaine, il se glisse dessous l'énorme animal, lui enfonce, à plusieurs reprises, son épée dans les flancs, le fait tomber, et est écrasé par sa chûte. (*Dictionnaire de la Bible.*) Traits détachés.

ASINÉUS ET ANILÉUS

vers l'an 13 ou 14 de J. C.

Asinéus et Aniléus étoient deux frères juifs qui apprenoient le métier de tisserand : leur maître les ayant battus, parce qu'ils étoient venus trop tard à l'ouvrage, ils ne purent supporter cet affront; ils prirent secrètement toutes les armes qu'ils trouvèrent chez lui, et se retirèrent dans une espèce de petite île très-abondante en fruits et en pâturages. Une grande quantité de jeunes gens armés se joignirent à eux; les deux frères leur servirent de capitaines, et cette troupe d'aventuriers acquit bientôt l'entière domination de l'île, et se rendit même redoutable à tous les pays voisins. Asinéus et Aniléus surent con-

Traits détachés.

server par leur génie ce qu'ils avoient obtenu par leur audace; mais le bruit de leurs exploits et de leur témérité parvint enfin jusqu'à Artabane, roi des Parthes; et ce prince voulant les punir de leur entreprise séditieuse, envoya contre eux un corps considérable de troupes. Aussitôt que la nouvelle de cet armement se répandit dans le petit état naissant des deux frères, tous leurs compagnons parurent consternés. Asinéus les rassembla, et avec un air serein: Hé bien, mes compagnons, leur « dit-il, nous n'aurons donc bientôt « plus rien à desirer, le succès a couronné notre noble entreprise, nous « régnons ici sans qu'il nous en ait coûté « ni combats ni périls à surmonter: « nous ne sommes encore célèbres que « par notre bonheur; mais la gloire « nous manquoit, cette gloire qui pou- « voit seule nous immortaliser; enfin « elle nous est offerte aujourd'hui: le « grand roi vous craint et vient vous « combattre; il vous estime assez pour « ne vouloir vous attaquer qu'avec « l'élite de ses troupes; vous justifierez

« l'opinion qu'il a de votre valeur, vous « la surpasserez même..... Mais vous « ne ferez rien d'intrépide et d'éclatant « qui puisse m'étonnner, et que je n'at- « tende de vous. » A ces mots un cri de joie et d'acclamation interrompit Asinéus; il profita de cet enthousiasme, conduisit ses troupes contre les Parthes, et remporta une victoire complète. Les deux frères, dans cette occasion, firent de tels prodiges de valeur, que le roi des Parthes éprouva le desir le plus vif de les voir et de les connoître personnellement; il leur fit dire que s'ils vouloient donner à sa parole et venir dans sa cour, il leur pardonneroit non seulement leur rebellion, mais les engageroit, par ses bienfaits, à n'employer désormais leur courage que pour son service. Les deux frères avoient trop de véritable grandeur pour être enivrés par leurs succès; ils sentirent que, malgré l'éclatante victoire qu'ils venoient de remporter, ils ne pourroient soutenir la guerre contre un roi puissant qui, tôt ou tard, finiroit par les subjuguer; ils comprirent enfin qu'une for-

Traits détachés.

Traits détachés.

tune fondée sur l'injustice est sujette aux revers, et ne peut jamais être solidement établie, et ils se déterminèrent à accepter les propositions du roi des Parthes. Seuls et sans escorte, ils allèrent l'un et l'autre se livrer entre ses mains. La confiance qui paroît la plus téméraire est rarement dangereuse : quel est l'homme assez lâche pour oser trahir l'espérance de celui qui lui suppose une générosité extraordinaire ? Asinéus et Anilèus furent reçus par Artabane avec toutes les marques de la plus grande distinction ; le roi eut plusieurs entretiens particuliers avec eux, loua leur valeur, blâma l'usage qu'ils en avoient fait, les ramena, par l'indulgence et la raison, à l'amour du devoir, et se les attacha pour jamais : ils lui jurèrent une fidélité à toute épreuve. Le roi leur donna le gouvernement de la province qu'ils avoient conquise, et les renvoya comblés de présens, de bienfaits, pénétrés de reconnoissance. (*Histoire des Juifs, par Josephe*, tome III.) (1)

(1) On trouve dans cette histoire un récit très-

SAINT POTHIN, *vers* 177.

Saint Alcibiade, l'un des premiers martyrs des Gaules, fut martyrisé avec

Traits détachés.

---

circonstancié du siége et de la destruction de Jérusalem, qui, par sa singularité et son rapport frappant avec les saintes prophéties, mérite d'être lu. L'historien n'est pas suspect, puisqu'il étoit juif, et ne croyoit pas à la vérité des prophéties qui avoient annoncé la destruction de Jérusalem; il est impossible cependant, en lisant les horreurs de ce siége, de n'être pas vivement frappé de la fureur et de l'incroyable démence des malheureux habitans de Jérusalem. L'Histoire, dans ses fastes sanglans, n'offre rien qu'on puisse comparer à cet affreux tableau, dont les détails et l'ensemble présentent par-tout l'image du crime et de l'excès de la folie. Ce ne sont point des hommes animés par la vengeance, ce sont des infortunés poursuivis par le ciel, abandonnés de la raison, ayant perdu tout sentiment humain, jusqu'à l'instinct même qui nous porte à conserver notre existence. Livrés aux transports insensés d'une aveugle rage, loin de se réunir contre leurs ennemis communs, ils ne songent qu'à se détruire eux-mêmes; ils se massacrent mutuellement, brûlent leurs propres maisons et leurs magasins de blés; leur extravagance seule peut égaler l'excès de leur atroce cruauté; enfin un esprit vengeur de fureur et de discorde les

Traits détachés.

saint Pothin. Le gouverneur demandant à saint Pothin quel étoit le dieu des chrétiens, Pothin lui répondit : *Si vous en êtes digne, vous le connoîtrez.* Réponse sublime qui renferme tant de choses.

SAINT ARCADE.

Pendant une très-violente persécution contre les chrétiens, Arcade, pour mettre sa foi en sûreté, quitta sa maison et alla se cacher dans une solitude écartée, où il servoit Dieu dans le silence, les jeûnes et la prière. Les persécuteurs étant entrés dans sa maison y trouvèrent un de ses parens, que le gouverneur fit resserrer dans une étroite prison jusqu'à ce qu'il eût déclaré le lieu où Arcade étoit caché. Arcade l'ayant appris, sortit aussitôt de sa retraite, et alla se présenter au gouverneur : « Si « c'est à cause de moi, lui dit-il, que

---

divise, les enflamme et les précipite vers leur perte. On exhorte les jeunes personnes à lire ce morceau d'Histoire, comme un témoignage aussi frappant que peu suspect en faveur de la religion.

« vous retenez mon parent prisonnier, « je viens me remettre moi-même entre « vos mains, pour vous déclarer ce que « vous voulez savoir, et qu'il ne pouvoit « vous apprendre, relâchez-le donc « maintenant, car je vous rendrai compte « de tout. » Le gouverneur dit à Arcade qu'il pardonneroit à son parent, ainsi qu'à lui-même, s'il vouloit sacrifier aux dieux. « Sayez-vous, reprit Arcade, ce « que c'est qu'un serviteur de Dieu ? « C'est un homme qui ne se laisse ni « affoiblir par l'amour de la vie, ni inti- « mider par la crainte de la mort. » En effet, sa vertu résista aux séductions et aux menaces du gouverneur; enfin, il souffrit le martyre, et il eut la double gloire d'être tout ensemble le martyr de la foi chrétienne et de la charité fraternelle. Traits détachés.

SAINTE PERPÉTUE,

l'an 202 de J. C.

Sainte Perpétue, d'une famille illustre, fut martyre; elle a fait elle-même un journal de la persécution qu'elle es-

Traits détachés.

suya, et le conduisit jusqu'à la veille de sa mort. Ce détail est d'une simplicité si touchante, qu'on ne peut s'empêcher de le rapporter ici; elle reçut le baptême en secret, malgré son père, qui fit de vains efforts pour la détourner des vérités qu'il eut le malheur de méconnoître. Perpétue avoit dans ce temps un fils à la mamelle, qu'elle nourrissoit; elle fut baptisée avec (1) sainte Félicité et quelques autres personnes, et conte ainsi son histoire. (2)

« Peu de jours après notre baptême, « on nous mit en prison; j'en fus effrayée « d'abord, car je n'avois jamais vu de « semblables ténèbres. D'ailleurs je vois « chois d'inquiétude pour mon enfant; « le pauvre innocent mourroit de faim. « Par la grace de Dieu, je me trouvai « du lait. Je lui donnai à teter; et puis,

(1) Cette sainte n'est pas sainte Félicité, mère des sept martyrs. Cette dernière et sainte Simphorose, mère aussi de sept martyrs, moururent pour la foi long-temps auparavant.

(2) On a raccourci ce récit, mais on n'a rien changé au style.

« pensant que je serois condamnée à la mort, je le recommandai à ma mère. « J'exhortai mon frère; mais pourtant « j'étois pénétrée de douleur en voyant « celle que je causois à mes proches. « M'étant accoutumée à garder mon « enfant dans la prison, et pouvant le « nourrir, je me sentis bientôt fortifiée, « et la prison me devint un palais; en « sorte que je trouvois de la satisfaction « à souffrir pour le Seigneur. Peu de « jours après le bruit se répandit que « nous devions être interrogés; mon « père vint à la prison, accablé de tristesse, et me disoit: Ma fille, ayez pitié « de mes cheveux blancs, ayez pitié de « votre père; si je suis digne que vous « m'appeliez votre père, si je vous ai « moi-même élevée jusqu'à cet âge, si « je vous ai préférée à tous vos frères, « ne me rendez pas l'opprobre des « hommes; regardez votre mère, re- « gardez votre fils qui ne pourra vous « survivre; quittez cette fierté, de peur « de nous perdre tous; car aucun de « nous n'osera plus se montrer, s'il vous « arrive quelque malheur. Mon père

Traits détachés.

Traits détachés.

« me parloit ainsi par tendresse, en « pleurant, en me baisant les mains, et « en se jetant à mes pieds ; je le plai- « gnois, et je pleurois aussi. Je lui dis, « pour le consoler : Il arrivera ce qui « plaira à Dieu ; car sachez, mon père, « que nous ne sommes point en notre « puissance, mais en la sienne.

« Le lendemain on vint tout d'un « coup nous enlever pour être inter- « rogés, et nous arrivâmes à la place. « Le bruit s'en répandit aussitôt dans « les quartiers voisins, et il s'amassa « un peuple infini. Nous montâmes sur « l'échafaud ; les autres furent d'abord « interrogés et confessèrent ; ensuite on « vint à moi, et mon père parut à l'ins- « tant avec mon fils, et cette vue me fit « de la peine. Il me tira de ma place, « me conjurant d'avoir pitié de mon « enfant. Le procurateur Hilarien me « dit : Épargnez la vieillesse de votre « père ; ayez compassion de l'enfance « de votre fils ; sacrifiez pour la pros- « périté des empereurs. Je n'en ferai « rien, répondis-je, je suis chrétienne. « Là-dessus mon père s'efforça de me

« tirer hors de l'échafaud ; Hilarien commanda qu'on l'en chassât ; mon père se débattoit, et il reçut un coup de baguette ; je le sentis comme si j'eusse été frappée moi-même ; je pleurai, tant je fus affligée de voir mon père maltraité dans sa vieillesse, et à cause de moi. Alors Hilarien prononça notre sentence, et nous condamna tous à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes à la prison, en louant le Seigneur. Comme mon enfant avoit accoutumé de me teter et de demeurer avec moi dans la prison, j'envoyai aussitôt pour le demander à mon père ; mais il ne voulut pas le donner, et Dieu permit que l'enfant ne demandât plus à teter, et que mon lait ne m'incommodât plus. »

Traits détachés

Sainte Perpétue termine sa relation par les mots suivans :

« Voilà ce que j'ai fait jusqu'à la veille du spectacle (1). Quelque autre écrira s'il veut ce qui s'y passera. »

Quel courage brille dans cette narra-

(1) C'est-à-dire, l'exécution.

Traits détachés.

tion! quelle angélique douceur! et quelle héroïque tranquillité! Comment ne pas admirer une sublimité de vertu d'autant plus parfaite, qu'elle est dépouillée de tout orgueil et de toute ostentation? (*Histoire Ecclésiastique de l'Abbé* DE FLEURY, tome I.)

SAINT PAUL, PREMIER HERMITE,

an de J.-C. 250.

Dans la Basse-Thébaïde, il y avoit un jeune homme nommé Paul, que son père et sa mère avoient laissé, à l'âge de quinze ans, héritier d'un grand patrimoine; il avoit une sœur mariée, et demeuroit avec elle. Son caractère étoit doux et sensible, son esprit cultivé et réfléchi; il étoit savant dans les lettres grecques et égyptiennes, aimoit l'étude et la retraite; et, pénétré des grandes vérités de la religion, il trouvoit le bonheur dans la pratique des vertus qu'elle prescrit. La persécution l'obligea à chercher un asile dans les montagnes désertes; il avoit alors vingt-trois ans. Paul attendant la fin de la persécution, s'af-

fectionna au genre de vie solitaire qu'il avoit embrassé par nécessité; la crainte le conduisit dans un désert, l'inclination l'y fixa. Il s'avançoit chaque jour dans les montagnes, et ne s'arrêtoit que lorsque la fatigue l'obligeoit à prendre quelque repos. Si la contemplation de la nature a des charmes pour un philosophe, quelle impression vive et profonde ne doit-elle pas faire sur un homme pénétré de l'idée sublime de l'Être Suprême, qui a tout créé? Sans doute un saint ne peut regarder les merveilles de l'univers qu'avec les transports de l'enthousiasme; avec quel respect et quel attendrissement ne doit-il pas considérer les ouvrages de Dieu! Les cieux, la terre, les vastes mers, tout lui parle de Dieu, et tout lui prouve sa sagesse et sa puissance. Paul, après avoir erré long-temps, rencontra une montagne de roche au pied de laquelle étoit une spacieuse caverne; il y entra, et trouva une espèce de grand salon, sans toit, ombragé d'un majestueux palmier, et traversé par une fontaine d'une eau pure et transparente, formant un

Traits détachés.

Traits détachés.

ruisseau qui s'alloit perdre dans les campagnes, et dont le murmure invitoit à cette rêverie vague, délassement paisible et délicieux d'un esprit fatigué par une longue et profonde méditation. Ce fut dans cette retraite agréable que Paul fixa sa demeure; ce fut là que, dépouillé de toutes les frivoles passions humaines, oublié des hommes, mais priant pour eux, seul, sans société, mais ayant Dieu pour témoin de ses pensées, pour objet de son amour et de ses espérances, il connut la vérité, et le bonheur qu'elle seule peut procurer. Il mourut âgé de 113 ans. (*Histoire Ecclésiastique*, tome II.)

Les hommes, dans tous les temps, ont estimé ceux qui préféroient la solitude au monde. Il est beau d'être désabusé de la vaine gloire, et d'abandonner pour jamais la carrière de l'ambition et de la fortune; mais, par une injustice étrange, on admire le goût de la retraite dans les philosophes, et on le censure ou on le méprise dans les gens religieux; cependant ceux-ci ont un grand but qui manque aux autres, et

ils n'ont jamais balancé à sacrifier leur goût pour la solitude, dès qu'ils ont eu l'espoir d'être utiles. Traits détachés.

Monastère remarquable dans les premiers siècles du christianisme. (1)

Dans une ville de la Haute-Thébaïde, il y avoit un monastère de femmes, au nombre de plus de cent: elles ne buvoient point de vin, ne mangeoient point de fruits, jeûnoient souvent deux ou trois jours, et étoient vêtues d'un cilice qui les couvroit jusqu'aux pieds; elles travailloient sans relâche, et gardoient une clôture exacte. Euphrasie, veuve d'un homme de qualité, nommé Antigone, leur ayant offert 20 ou 30 livres d'or de revenu, l'abbesse le refusa, et reçut seulement de l'huile pour les lampes et des parfums pour l'oratoire (2). Près d'Antinoüs, il

(1) On exigeoit jadis des religieuses qu'elles apprissent la langue latine; il paroît que cet usage commença à s'abolir dans le commencement du douzième siècle.

(2) Tous les vrais Chrétiens alors étoient animés

Traits détachés.

y avoit douze monastères de femmes, un entre autres gouverné par l'abbesse ou Amma Talida, qui pratiquoit la vie monastique depuis quatre-vingts ans. Elle avoit avec elle soixante jeunes vierges qui l'aimoient tellement, que l'abbesse, comptant sur leur affection, leur donnoit la preuve de confiance de ne point fermer à clé le monastère comme les autres; elles sortoient le dimanche pour aller à l'église recevoir la communion, excepté une d'entre elles, nommée Taor, d'une beauté extraordinaire, qui ne profita jamais de cette permission. (*Hist. Ecclés.*, tome v.)

---

de ce pur esprit de désintéressement si recommandé dans l'Évangile. Un nommé Janvier déshérita ses enfans pour donner tout son bien à l'église d'Hippone, dont saint Augustin étoit évêque. Saint Augustin, malgré la validité du testament, eut horreur de cette injustice, et rendit l'héritage en entier aux enfans.

En 1063, saint Jean Guadalbert ayant appris que dans un de ses monastères on avoit reçu un homme qui y avoit donné tout son bien au préjudice de ses héritiers, y alla aussitôt, demanda à l'abbé l'acte de la donation, et le mit en pièces. (*Histoire Ecclésiastique.*)

SAINT MACAIRE.

Traits détachés.

Saint Macaire, surnommé d'Alexandrie, se retira dans les déserts d'Égypte; il faisoit sa demeure ordinaire dans un lieu voisin de la montagne de Nitrie, appelé le désert des Cellules, à cause du grand nombre de cellules de solitaires dont ce désert étoit rempli. Dans la suite on l'ordonna prêtre pour le service de ce lieu : ainsi il se trouva chargé de la conduite de cette multitude de saints pénitens.

Un des frères laissa en mourant cent écus qu'il avoit amassés à faire de la toile; les solitaires, s'étant assemblés pour délibérer sur ce qu'ils feroient de cet argent, eurent à cet égard différens avis; mais Macaire et les autres, qu'on appeloit les pères, sentant de quelle conséquence il étoit de prévenir les suites de ce mauvais exemple, ordonnèrent qu'on enterreroit ces cent écus avec le mort, en disant ces paroles : Que ton argent périsse avec toi! apprenant par cet exemple qu'un véritable serviteur de Dieu ne doit pas amasser d'ar-

Traits détachés.

gent, et que le désintéressement et la charité sont les vertus qui doivent surtout distinguer un chrétien. Saint Macaire, après avoir vécu dans la solitude jusqu'à une extrême vieillesse, mourut l'an de Jés.-Chr. 394. (*Vies des Saints*, page 186.)

SAINT BESSARION.

Saint Bessarion, un jour passant dans une petite ville, vit sur la place publique un pauvre mort exposé tout nu; il le couvrit aussitôt de son manteau; à quelque distance de là, rencontrant un pauvre nu, transi de froid, il le tira à l'écart sous un porche, et là, se dépouillant de sa tunique, il l'en revêtit. Un magistrat, un moment après, passant par là, reconnut le saint vieillard (1), vint à lui, et lui demanda qui l'avoit ainsi dépouillé; le saint, pour toute réponse, lui montra un livre d'évangiles qu'il portoit toujours sous son bras : le juge lui mit son manteau sur les épaules.

(1) Saint Bessarion vivoit dans le quatrième siècle.

Comme Bessarion se retiroit, un pauvre vint lui demander l'aumône; le saint retourna sur la place publique, vendit son livre d'évangiles, et en rapporta l'argent aux pauvres. Quelqu'un lui ayant demandé comment, lui qui étoit si attaché à ce livre, il avoit pu se résoudre à s'en défaire; il répondit : « Parce que j'ai « souvent lu dans ce livre : vendez tout « ce que vous avez, et le donnez aux « pauvres ». (*Vies des Pères des Déserts d'Orient*, tome II, p. 38 et 39.) Traits détachés

SAINT JEAN CALYBITE. (1)

Jean, surnommé Calybite à cause de la cabane où il vécut inconnu dans sa propre maison, étoit le troisième et dernier fils d'un homme des plus qualifiés de Constantinople, nommé Eutrope, dont la femme s'appeloit Théodora.

La piété et la vocation portèrent Jean à s'échapper très-jeune de chez ses parens pour aller s'enfermer au monastère

(1) On ignore le temps où il a vécu.

Traits détachés. des Acemètes; il n'emporta de la maison paternelle qu'un livre d'évangiles superbement relié, que sa mère lui avoit donné.

Après qu'il eut passé six ans dans le monastère, il fut tourmenté du desir le plus vif de revoir ses parens, qu'il avoit toujours tendrement aimés; mais ce desir ne lui inspira pas celui de renoncer à l'état de pénitence et de pauvreté qu'il avoit embrassé. Il communiqua ses idées et ses projets à l'abbé du monastère, qui, touché de la langueur dont il étoit consumé, lui donna en pleurant sa bénédiction et la permission qu'il souhaitoit si ardemment.

Jean, sorti du monastère, rencontra un pauvre; il lui donna ses habits, et se revêtit des haillons dont ce pauvre étoit couvert. En cet état, il partit pour Constantinople, et alla se coucher à la porte de la maison de son père, où il passa la nuit. Le lendemain matin, les domestiques de la maison, le voyant, eurent pitié de sa misère, et on lui permit de se faire une petite loge sous la porte de la maison pour s'y retirer.

Il vécut ainsi sans être reconnu de personne, souffrant dans son cœur un combat continuel entre l'amour de Dieu qui le retenoit dans cet état d'humiliation auquel il s'étoit engagé par vœu, et l'amour naturel qui le sollicitoit à toute heure de se faire connoître à ses parens qu'il voyoit si souvent passer devant lui. Son père lui envoyoit tous les jours des mets de sa table; mais Jean n'en prenoit que ce qui lui étoit nécessaire pour vivre, et distribuoit le reste à d'autres pauvres. Sa mère, qui pleuroit sans cesse le fils qu'elle avoit perdu, l'avoit devant les yeux sans le connoître; et le voyant pauvre et défiguré, elle pouvoit à peine jeter quelques regards sur un objet si triste et si désagréable. Pour Jean, sa seule consolation étoit d'apercevoir à la dérobée son père et sa mère, et de prier Dieu pour eux; aussitôt qu'il entendoit le son de leur voix, il se précipitoit à la petite lucarne de sa loge, et le visage baigné de larmes, il les suivoit des yeux; et quand il en pouvoit obtenir un regard, il éprouvoit une joie, troublée cepen- Traits détachés.

Traits détachés.

dant par la crainte d'être découvert, et à laquelle succédoit bientôt, malgré lui, le chagrin d'être méconnu de personnes si chères. Il vécut de cette manière l'espace de trois ans; enfin, connoissant que sa dernière heure approchoit, il pria l'intendant de la maison de dire à sa maîtresse que le pauvre Calybite la supplioit de venir le voir, et qu'il avoit quelque chose d'important à lui dire. La dame descendit sur-le-champ. Le saint sortit de sa loge pour lui parler; il étoit mourant et pouvoit à peine se soutenir. « Madame, lui dit-« il d'une voix foible et entrecoupée, « je prie Dieu qu'il vous récompense de « la charité que vous avez exercée en-« vers moi..... Mais j'ai une dernière « grace à vous demander; c'est qu'après « ma mort, je sois enterré sous cette « loge; ce lieu m'est si cher, que la mort « m'en sera plus douce, si elle ne doit « pas m'en arracher. » L'émotion de Jean ne lui permit pas d'en dire davantage; la dame, vivement attendrie, lui promit ce qu'il demandoit. Alors, Jean lui présentant un livre d'évangiles:

« Daignez recevoir, lui dit-il, ce pré- Traits détachés
« sent que j'ose vous offrir, c'est tout
« ce que je possède de plus précieux;
« puissiez-vous, madame, y trouver
« votre consolation dans cette vie, et le
« gage de la vie éternelle. » Elle le reçut de bon cœur, mais avec quelque étonnement qu'un homme si pauvre eût un livre d'un si grand prix. Puis l'ayant considéré avec attention : « Hélas ! dit-
« elle, ce livre est semblable à celui que
« je donnai autrefois au plus jeune de
« mes fils. » A ces mots elle laisse échapper quelques larmes, et Jean ne put retenir les siennes. La dame le quitta, et alla montrer le livre à son mari ; il le reconnut, et il alla sur-le-champ avec sa femme trouver ce pauvre, dans l'espoir d'apprendre des nouvelles de son fils. Ils firent promettre à Jean de leur découvrir tout ce qu'il savoit sur ce livre. Alors Jean poussant un profond soupir :
« Hélas ! dit-il, vous le voyez, ce fils
« que vous avez si long-temps cher-
« ché. » A ces paroles, leurs yeux s'ouvrirent ; ils reconnurent enfin ce fils si cher, qu'ils reçurent dans leurs bras, où

Traits détachés.

il expira quelques heures après, victime intéressante de l'imprudence des vœux formés dans la première jeunesse, et de la fidélité qu'on leur doit. (*Vies des Saints Pères*, page 196.)

SAINTE MÉLANIE,

l'an 401 de J.-C.

Le desir de voir les saints lieux, fit abandonner à Mélanie Rome, sa famille et ses richesses : elle demeura vingt-cinq ans en Palestine. Au bout de ce temps, apprenant que sa petite-fille, Mélanie la jeune, mariée à Pinien, vouloit renoncer au monde, elle craignit que cette résolution n'eût été prise légèrement, et peut-être contre le gré de Pinien; et voulant conseiller et guider sa petite-fille, sainte Mélanie, quoique infirme et âgée de soixante-deux ans, s'embarqua à Césarée, et après une navigation de vingt jours, elle arriva en Italie. De Naples, où elle aborda, elle alla à Nole voir saint Paulin, qui fut témoin avec une extrême joie, comme il le rapporte, du triomphe de l'humilité

de la sainte; elle étoit montée sur un petit cheval, et vêtue d'un mauvais habit noir, mais suivie de ses enfans et de ses petits-enfans, qui tenoient à Rome les premières places, et qui étoient venus au-devant d'elle jusqu'à Naples, avec une suite nombreuse. Ils remplissoient la voie Appienne, et la faisoient briller des ornemens de leurs superbes chevaux et de leurs chariots dorés. Cette pompe et cette magnificence relevoient la pauvreté volontaire de la sainte veuve dont ils s'estimoient heureux de toucher les humbles vêtemens. Sainte Mélanie affermit toute sa famille dans la foi, et fit d'ailleurs un grand nombre de conversions à Rome. (*Hist. Ecclésiast.*, tome v.)

Traits détachés.

SAINT FLAVIEN.

Saint Flavien étoit évêque d'Antioche. La ville d'Antioche se révolta contre l'empereur Théodose; le peuple renversa et brisa les statues de l'empereur, et se livra à toutes sortes d'excès. Le repentir succéda bientôt à ce premier délire, et la crainte des justes

Traits détachés.

châtimens que méritoit cette sédition remplit toute la ville de consternation et d'effroi. Saint Flavien se chargea seul d'appaiser l'empereur, s'il étoit possible; et malgré son grand âge, il partit sans délai pour la cour, laissant une sœur qu'il chérissoit, malade à l'extrémité. Le saint évêque trouva l'empereur vivement irrité; il convint du crime de sa ville, mais il cita l'exemple de Constantin, qui, pressé de punir quelques séditieux qui avoient brisé une de ses statues à coups de pierres, ne fit que passer la main sur son visage, et répondit en souriant qu'il ne se sentoit point blessé. « Quelle gloire pour « vous, seigneur, ajouta-t-il, quand « un jour on dira qu'en faveur d'une « ville criminelle, un seul vieillard, « revêtu du sacerdoce, osa vous implo- « rer, et vous toucha par un discours « simple et sans raisonnement! Cepen- « dant d'autres députés viendront peut- « être après moi; ils vous apporteront, « seigneur, de l'or, de l'argent et des « présens de grands prix; pour moi, je « ne vous offre que des lois saintes et

« sacrées, vous exhortant à imiter notre « souverain maître, qui nous comble « de biens, quoique nous l'offensions « tous les jours. » Traits détachés.

Ce discours pénétra Théodose; il promit grace entière, et chargea Flavien d'aller l'annoncer à sa ville. Le saint évêque fut reçu comme un père et un libérateur, et il retrouva sa sœur hors de tout danger (1). (*Vies des Saints*, page 118.)

SAINTE OLIMPIADE,

an de J.-C. 404.

Sainte Olimpiade étoit d'une très-grande naissance et avoit des biens immenses; étant orpheline, elle fut mariée fort jeune à Nebridius, préfet de Constantinople, et demeura veuve au bout de vingt mois. Outre sa noblesse et ses richesses, elle étoit encore recommandable par les sciences dont elle avoit orné son esprit et par sa rare beauté; mais, malgré tant de brillans avantages,

(1) Saint Flavien mourut en 404.

Traits détachés.

qui la faisoient rechercher avec empressement, elle ne voulut jamais se remarier. L'empereur Théodose forme le projet de lui faire épouser un Espagnol, son parent, nommé Elpide. Olimpiade lui répondit : « L'objet à qui « j'avois juré une éternelle fidélité n'est « plus ; mais du moins je saurai garder « à sa cendre la foi que j'avois promise « à sa personne. » L'empereur, irrité de ce refus, commanda au préfet de Constantinople de garder ses biens jusqu'à ce qu'elle eût trente ans. Le préfet, excité par Elpide, la priva de la liberté, ne lui permit ni de voir les évêques, ni d'aller à l'église, espérant que, pour s'affranchir d'une si rude contrainte, elle se résoudroit au mariage. Mais la violence ne pouvoit abattre une ame telle que celle d'Olimpiade; et l'empereur étant venu la voir : « Vous avez « montré envers moi, seigneur, lui dit-« elle, une bonté digne d'un empereur « et d'un évêque, en me délivrant de « ce pesant fardeau dont j'étois embar-« rassée; vous ferez mieux encore si « vous ordonnez qu'on le distribue aux

« pauvres et aux églises; car il y a long- Traits détachés.
« temps que je crains de tirer vanité
« de cette distribution que je prétendois
« faire. » L'empereur, touché de cette réponse et de son courage ferme et modeste, lui fit rendre la libre disposition de ses biens. Alors Olimpiade se livra toute entière à la pratique de l'Evangile. Elle ornoit les églises de vases sacrés, donnoit aux monastères, aux hôpitaux, aux prisonniers, aux exilés; elle répandoit ses aumônes par toute la terre, dans les villes et les campagnes; elle affranchit des milliers d'esclaves. Elle visitoit les malades, assistoit les vieillards, les veuves et les orphelins. Elle fut liée d'amitié avec plusieurs saints évêques: saint Amphiloque, saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sebaste, frère de saint Basile; saint Épiphane et saint Optime, évêque d'Antioche, de Pizidie. Elle rendit de grands service à Antiochus, à Acace et à Sévérien, qui furent depuis ses persécuteurs. Nectaire la consultoit sur les affaires de l'Église; mais saint Jean-Chrysostôme eut pour elle une affection

Traits détachés.

plus particulière que tous les autres; elle le débarrassoit du soin de sa nourriture; car ce grand homme, si célèbre par sa sainteté et ses écrits pleins de génie, ne prenoit rien du revenu de l'Église, et recevoit journellement d'Olimpiade sa subsistance, afin d'être uniquement occupé de son ministère. Telle étoit sainte Olimpiade, le principal objet de la haine des schismatiques, non seulement à cause de l'amitié de saint Jean-Chrysostôme, mais encore à cause des secours qu'elle avoit donnés aux fidèles persécutés. Malgré la pureté d'une vie si exemplaire, sainte Olimpiade fut indignement calomniée; ses vertus lui suscitèrent de cruels ennemis : c'est le sort du mérite dans tous les genres. Olimpiade gémit de la noirceur de ses persécuteurs; en triomphant d'eux, elle les plaignit; et par sa générosité et son humilité chrétienne, elle sut égaler, même aux yeux du monde, sa gloire à leur infamie.

SAINT TÉLÉMAQUE OU ALMAQUE.

Cinquième siècle.

On doit à ce saint l'abolition des combats de gladiateurs. Ce martyr de la religion et de l'humanité étoit un moine qui, s'arrachant de sa solitude, vint du fond de l'Orient à Rome pour travailler à l'abolition de ces jeux barbares. Il eut le courage d'aller seul dans l'arène des gladiateurs et de les haranguer, en leur reprochant leur cruauté au nom de la religion; on l'écouta avec étonnement dans un profond silence. Mais ensuite le peuple, irrité qu'on voulût le priver d'un spectacle qu'il aimoit, se jeta sur Télémaque, et le massacra. Aussitôt après sa mort, Honorius abolit ces combats. (*Voyez l'Histoire Ecclésiastique de* THÉODORET, *la Vie des Saints, et* BAYLE, *qui rapporte aussi ce trait.*) Traits détachés.

SAINT ABRAHAM, *évêque de Carres.*

Abraham embrassa dès sa jeunesse la vie solitaire; il quitta sa première solitude pour aller avec quelques autres

Traits détachés.

solitaires dans un village du mont Liban, dont il avoit appris que les habitans étoient encore dans l'idolâtrie. Les habitans leur firent souffrir toutes sortes de mauvais traitemens. Ils bouchèrent la porte de leur maison par dehors, et jetèrent dessus le toit une énorme quantité de terre pour étouffer les pieux solitaires, qui, ensevelis dans la poussière, continuoient d'offrir leurs prières à Dieu ; cette sainte patience toucha quelques-uns des idolâtres, qui arrêtèrent les autres ; on les tira de la terre dont ils étoient couverts, et on leur commanda de sortir du village à l'heure même. Dans ce moment arrivèrent des ordres de l'empereur pour faire payer la taille aux habitans ; on chargea les uns de chaînes, et l'on faisoit fouetter les autres. Abraham, oubliant les cruautés qu'il venoit d'éprouver, parla aux officiers, offrit sa caution, et de répondre de la dette qui étoit de cent pièces d'or, promettant de payer cette somme dans peu de jours : il alla aussitôt à Émèse, ville voisine, où, ayant emprunté l'argent dont il avoit besoin,

il le porta au jour marqué. Les habitans furent si touchés de cette générosité, qu'ils conjurèrent Abraham d'être leur seigneur, car ils n'en avoient pas. Il le voulut bien, mais à condition qu'ils embrasseroient la religion chrétienne: ils y consentirent avec joie, croyant facilement à la vérité d'une religion qui donnoit des vertus si sublimes. Il s'agissoit d'avoir un prêtre pour les conduire; ils déclarèrent à Abraham qu'ils n'en vouloient pas d'autre que lui-même: il fut donc ordonné prêtre, et il passa trois ans à les instruire de la religion. Il fut, quelque temps après, élevé sur le siége épiscopal de Carres, en Mésopotamie (1). (*Vies des Saints*, pag. 102.)

Traits détachés.

SAINT SISOI.

Saint Sisoi (2) s'étoit retiré dans un désert avec d'autres pieux solitaires.

Un frère, qui avoit de grands sujets de plaintes contre un autre, vint trouver Sisoi, et lui dit qu'il étoit résolu de

(1) Saint Abraham mourut l'an 422.

(2) Saint Sisoi mourut l'an 428.

Traits détachés.

se venger. Sisoi fit tout ce qu'il put pour l'en dissuader; mais voyant que ses exhortations étoient inutiles, et que cet homme persistoit toujours dans le dessein de sa vengeance, il lui dit: Au moins, mon frère, prions Dieu ensemble avant que vous exécutiez votre résolution; en même temps il commença sa prière de cette sorte: « Il n'est plus nécessaire, mon Dieu, que vous soyiez « notre défense et que vous vous déclariez notre protecteur, s'il est vrai, « comme le prétend ce frère, que nous « puissions et que nous devions nous « venger nous-mêmes. » Le solitaire fut si frappé et si effrayé de ce début, qu'il se jeta aux pieds du saint, demanda pardon à Dieu, et protesta de ne vouloir jamais de mal à celui contre lequel il avoit été irrité (1). (*Vies des Saints*, page 340.)

Saint Matthieu, ch. 5.

(1) Jésus-Christ a dit: « Si donc étant sur le « point de faire votre offrande à l'autel, vous vous « souvenez que votre frère a quelque chose contre « vous, laissez là votre offrande devant l'autel, « et allez vous réconcilier auparavant avec votre

SAINT PAULIN.

Alaric, roi des Vandales, ravageant cette partie de l'Italie qu'on nomme aujourd'hui le pays de Gênes, passa à Noli, Trait détaché

« frère; après cela vous viendrez présenter votre « offrande. »

Comme ces paroles sont frappantes et remarquables! Si Jésus-Christ rejette l'offrande de celui qui n'a pas fait tous ses efforts pour se réconcilier avec son frère, comment écoutera-t-il la prière de celui qui garde et nourrit au fond de son cœur l'affreuse passion de la haine? Comment l'homme qui croit à la religion peut-il être en même temps vindicatif? Comment ose-t-il adresser à Dieu la sainte prière qu'il nous a dictée lui-même? Comment enfin, si notre ame est souillée par la haine, pourrons-nous articuler ces terribles paroles: *Pardonnez-nous les offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés?*

Est-il possible d'être pénétré des vérités de l'Évangile et de se livrer à la haine? Non, cette inconséquence ne peut exister, elle est trop absurde; il est beaucoup plus naturel et beaucoup plus raisonnable de croire que tout dévot qui n'a pas étouffé cet horrible mouvement, n'est qu'un hypocrite, et n'a que le masque imposant de la religion.

Traits détachés.

et emmena captifs en Afrique la plus grande partie de ses habitans. Saint Paulin, pour lors évêque de cette ville, vendit son patrimoine, tous les ornemens des églises, même des vases sacrés, pour en racheter le plus qu'il lui fut possible. A l'instant de l'embarquement du reste de ces captifs, une pauvre femme vint se jeter aux pieds de l'évêque pour lui demander la délivrance de son unique, jeune homme âgé de vingt ans, seul soutien de sa vieillesse, dont le travail la faisoit subsister, ainsi que son mari paralytique depuis dix ans. Le saint évêque, touché des larmes et de la situation de cette malheureuse femme, s'engage à lui rendre son fils; mais ne se trouvant plus rien dont il pût faire de l'argent pour payer sa rançon, il forme le projet d'aller s'offrir à sa place : saint Paulin étoit dans la force de l'âge, l'échange fut accepté, et le jeune homme renvoyé à ses parens. Saint Paulin, par ses vertus et l'exactitude de son service, gagna bientôt l'affection de son maître, qui étoit le gendre du roi; il réussit enfin à s'en faire aimer, au point que la qua-

trième année de son esclavage (1), il en obtint non-seulement la liberté, mais encore celle de tous les captifs de son évêché, qu'il ramena dans sa patrie. (*Idée de la Vie chrétienne*, page 684, tome II.) Traits détachés.

SAINT ACACE.

Acace, évêque d'Amide, en 420, vendit les vases sacrés de son église pour racheter 7000 esclaves perses qui mouroient de misère; il leur donna quelque argent, et les renvoya libres à Véranius, leur roi. Ce prince, touché d'une telle générosité, voulût connoître Acace: la paix entre Véranius et Théodore le jeune, empereur de Constantinople, fut le fruit de cette entrevue. (*Vies des Saints.*)

SAINT MARIN.

Saint Marin, maçon de la Dalmatie, se fit hermite sur une montagne; bientôt sa réputation de sainteté y attira beaucoup de monde. Une princesse du

(1) Cinquième siècle.

102610

Traits détachés.

pays lui donna cette montagne en toute propriété : alors il y fonda une petite république qui a conservé son nom de Saint-Marin (1). Cette république compte déjà d'ancienneté plus de treize cents ans ; les habitans en sont doux et honnêtes, et tiennent encore de la vertu de leur fondateur.

SAINT BENOÎT.

Saint Benoît naquit vers l'an 480, d'une famille considérable. On l'avoit envoyé étudier à Rome ; mais, indigné de la corruption de la jeunesse, il se retira secrètement, et vint dans un lieu nommé Sublaco, à 40 milles de Rome, où il s'enferma dans une caverne. Il y demeura trois ans inconnu à tous les hommes, excepté à un moine, nommé Romain, qui le revêtit de l'habit monastique, lui donna tous les secours dont il avoit besoin, et lui garda fidèlement le secret ; saint Romain demeuroit dans un monastère voisin, mais

(1) Saint-Marin est à quatre lieues de Rimini. (*Voyage d'Italie*, de l'abbé RICHARD.)

il se déroboit souvent pour aller porter à Benoît la moitié de sa portion. Cependant des pâtres découvrirent saint Benoît dans sa grotte; d'abord ils en furent effrayés; mais bientôt attirés par sa vertu et la douceur de son éloquence, ils vinrent le voir en grand nombre, écoutoient avec respect ses saintes instructions, et lui apportoient de la nourriture. Son nom devint célèbre, et des moines d'une communauté voisine vinrent le supplier de se charger du soin de les conduire; saint Benoît sacrifia sa passion pour la retraite et la tranquillité, à l'espoir d'être utile : il accepta la place qu'on lui offroit; mais il trouva un grand relâchement dans ce monastère, et ne pouvant parvenir à perfectionner les hommes qui l'avoient élu pour leur supérieur, il renonça sans peine à une autorité que l'amour du bien et de l'ordre, et non l'ambition, auroit pu lui rendre chère, et il retourna dans sa solitude. Il y demeura longtemps, et devint encore plus célèbre par ses vertus et ses miracles, qui lui attirèrent tant de disciples, qu'il bâtit douze

Traits détachés.

Traits détachés.

monastères, en chacun desquels il mit douze moines sous un supérieur. Les personnages les plus nobles venoient à lui, et lui donnoient leurs enfans à élever. Au bout de plusieurs années, saint Benoît laissa tous ces monastères sous les supérieurs qu'il leur avoit donnés, et voyagea, suivi de quelques moines, afin de prêcher et d'étendre la foi. Il s'arrêta à Cassin, dans le pays des Lombards; il y avoit un très-ancien temple d'Apollon, que les paysans adoroient encore, et, tout autour, des bois consacrés à l'idole. Saint Benoît brisa l'idole, renversa l'autel, coupa les bois, et dans le temple même d'Apollon on bâtit un oratoire, et bientôt par ses instructions, son courage, son zèle et son génie, il attira à la foi tout le peuple des environs. Il y bâtit un monastère où il demeura depuis, et qui fut le plus fameux de sa règle; on en rapporte la fondation à l'an 529. Saint Benoît avoit pour sœur sainte Scolastique, qu'il aimoit avec une extrême tendresse, et qui vivoit dans un monastère proche du sien; elle venoit le voir une fois l'an, et il alloit

Traits détachés.

la recevoir assez près de la porte du monastère. Un jour qu'il y étoit avec ses disciples, ils passèrent la journée à louer Dieu, et à s'entretenir de l'éternité et d'un bonheur immortel et suprême, et ils mangèrent ensemble. Sur le soir, quand saint Benoît se leva pour s'en aller, Scolastique le retint, et le supplia de ne point la quitter encore. Que faites-vous, ma sœur, reprit-il ? je ne puis passer une nuit hors du monastère. A ces mots sainte Scolastique, agitée par un pressentiment secret, mit sa tête dans ses mains, et demandant à Dieu du courage et de la résignation, elle répandit un torrent de larmes. Saint Benoît, surpris, la consoloit avec douceur, et cependant s'apprêtoit à partir, lorsque tout à coup il survint un orage si violent, que le saint fut obligé de rester dans la maison. Le lendemain il retourna dans son monastère, et trois jours après sa sœur mourut. Saint Benoît envoya chercher son corps, et le fit mettre dans le tombeau qu'il avoit préparé pour lui-même, afin, dit saint Grégoire, que la mort ne séparât pas

Traits détachés.

des corps dont les esprits avoient toujours été unis en Dieu.

Totila, roi des Goths, en passant dans la Campanie, voulut voir saint Benoît; quoique ce prince eût la fierté superbe d'un conquérant, et les mœurs sauvages d'un barbare, il avoit assez de grandeur naturelle pour admirer la vertu et pour lui rendre hommage. Attiré par la réputation de sa sainteté, et ayant ouï dire qu'il avoit l'esprit de prophétie, Totila alla au monastère du saint. Le conquérant barbare, en entrant dans l'humble cellule de Benoît, et en apercevant sa figure vénérable, éprouva un sentiment de respect et d'attendrissement qui le rendit immobile. Quelle foule de réflexions dut s'offrir en ce moment à l'esprit du destructeur de tant de villes, de tant d'hommes, à la vue du sage heureux et paisible, qui, par sa piété sublime, sa bienfaisance, son humilité, avoit acquis l'estime, l'amour du genre humain, et trouvé la gloire sans la chercher, et même en la dédaignant; la gloire, ce bien fragile et brillant que le ciel n'accorde qu'à la

seule vertu, et qui jamais ne couronnera l'entreprise la plus heureuse de l'audace et du crime! Ces idées se présentèrent sans doute confusément à l'imagination de Totila; il se troubla, s'émut, et tout à coup se prosterna devant le saint. Benoît s'avança, lui tendit la main, et le releva; ensuite, après un moment de silence, Benoît prenant la parole: « Vous avez fait beaucoup de « mal, seigneur, lui dit-il, vous en faites « encore: ne vous lasserez-vous point « de l'injustice? n'écouterez-vous ja- « mais votre cœur, qui doit vous la re- « procher mieux que ne pourroient faire « tous mes discours? » Traits détachés.

Totila ne s'offensa point de cette hardiesse vertueuse; il fit à Benoît plusieurs questions sur sa destinée; Benoît lui répondit: « Vous entrerez à Rome, vous « passerez la mer, vous régnerez neuf « ans, et vous mourrez le dixième. » En effet, cette prédiction s'accomplit exactement. Totila, frappé autant que surpris, se recommanda aux prières du saint, et se retira. Depuis cette entrevue, il fut beaucoup moins cruel, et l'on re-

Traits détachés.

marqua un changement très-sensible dans son caractère et dans ses mœurs. (*Histoire Ecclésiast.*, tome VII.)

SAINT CHÉRON,

fin du cinquième siècle.

Saint Chéron voyageoit avec quelques amis dans les environs de Chartres, qui étoit alors entouré [illegible]. Ils aperçurent de loin une troupe de gens armés, et ils devinèrent que c'étoient des brigands. Saint Chéron dit à ses amis de fuir dans le bois, ce qu'ils firent aussitôt : pour lui, il attendit les voleurs, qu'il arrêta à dessein par ses discours, afin de donner à ses amis le temps d'échapper ; ensuite, les voleurs le tuèrent. (*Vies des Saints.*)

SAINT MÉDARD, *vers l'an* 538.

Saint Médard naquit à Salency, en Picardie, vers le commencement du règne de Childéric, père de Clovis 1er. Son père s'appeloit Nectar, et sa mère Protagie. Saint Médard posséda la terre de Salency. Il fonda un prix annuel

pour la jeune fille du village la plus ver- Traits détachés.
tueuse; et ce prix fut une rose. Il donna le premier prix à sa sœur. Cette fondation touchante s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et a maintenu dans ce village les mœurs et le bonheur de l'âge d'or. (*Vies des Saints.*)

SAINT JEAN CLIMAQUE, *l'an* 572.

Saint Jean Climaque se retira au bas d'une montagne, dans un hermitage, et y mena la vie d'anachorète. Quelques envieux ayant publié que Jean aimoit trop à parler, il ne répondit à cette calomnie que par le silence, et fut un an sans dire une seule parole. Après quarante ans de solitude, il fut élu, malgré lui, abbé du Mont-Sina. (*Histoire Ecclésiastique.*, tome VII.)

SAINT JEAN L'AUMÔNIER.

Saint Jean, surnommé l'Aumônier, naquit à Amathonte. Il fut d'abord engagé dans le mariage; mais ayant perdu sa femme et ses enfans, il se livra entièrement à la pratique des vertus chrétiennes et au soulagement des pauvres.

Traits détachés. Sa réputation de sainteté porta les Alexandrins à le demander pour évêque, et il fut élevé à cette dignité malgré sa résistance. Comme il sortoit un jour de la ville, une pauvre femme vint se prosterner devant lui, demandant justice contre son gendre : ceux qui accompagnoient le saint patriarche étoient d'avis qu'il attendît au retour à examiner cette affaire; mais il répondit : « Et « comment Dieu recevra-t-il ma prière, « si je remets à écouter cette femme? « qui m'a promis que je serai demain « en vie? » et il l'expédia sur-le-champ.

Avec les immenses revenus que possédoit son église, il se refusoit jusqu'au nécessaire, afin de donner tout aux pauvres. Un homme riche d'Alexandrie, ayant su qu'il n'avoit pour se couvrir la nuit qu'une couverture de laine toute déchirée, lui en envoya une fort belle, et le conjura de s'en servir. Le saint s'en couvrit en effet la nuit suivante, et le lendemain il la fit vendre pour donner l'argent aux pauvres. Comme on s'en étonnoit, il répondit : « Cette couver- « ture m'empêche de dormir, quand je

« pense que tant de malheureux meurent de froid et de misère : ainsi, je m'en suis défait pour mon repos. » Le riche l'a racheté, et la lui renvoya; le saint la vendit une seconde fois, puis une troisième, et dit en plaisantant : « Nous verrons qui se lassera le plus tôt « de nous deux (1). » (*Vies des Saints*, page 47.) Traits détachés.

SAINT RIGOBERT.

Saint Rigobert, d'une illustre naissance, évêque de Reims, fut précepteur de Charles Martel; mais lorsque ce dernier voulut usurper le trône, saint Rigobert se rangea dans le parti légitime, et il eut le courage de refuser l'entrée de l'église de Reims à Charles Martel, tout-puissant. Saint Rigobert fut exilé par Charles Martel au fond de la Gascogne.

(1) Il mourut l'an de Jésus-Christ 617.

SAINT NICOLAS STUDITE, *l'an* 867.

Traits détachés.

Nicolas Studite fut le disciple et l'ami le plus fidèle de Saint Théodore, qu'il voulut suivre dans son exil et dans les prisons. Il s'associa volontairement à ses souffrances tout le temps que dura la persécution contre le culte des images. L'histoire ne présente point d'exemple d'une amitié plus pure et plus parfaite que celle qui unit ces deux saints. Après la mort de saint Théodore, Nicolas fixa sa demeure près de sa sépulture : là, plus d'une fois, dans le silence de la nuit et dans le recueillement de la méditation, il arrosa de larmes les cendres de son ami; mais assuré qu'il jouissoit d'un bonheur immortel, certain de le retrouver, et pour ne s'en séparer jamais, sa douleur n'avoit rien de désespérant ni d'amer; il regrette l'objet qui lui fut cher, mais il ne pleure que son absence, et non sa perte : il le sait heureux, son imagination le lui représente au comble de la gloire et de la félicité; s'il ne le voit plus, il peut l'invoquer; enfin, s'il a

perdu le compagnon de son exil, il a Traité détaché.
du moins acquis un protecteur de plus dans les demeures éternelles..... La vue d'un tombeau ne peut inspirer à l'impie que la crainte et l'horreur, ou l'affreuse idée du néant, tandis que cette contemplation n'excite dans l'homme juste et religieux que les pensées les plus sublimes et les réflexions les plus consolantes. (*Histoire Ecclésiast.*, tom. II.)

SAINT PIERRE DAMIEN, *l'an* 1059.

Ce saint a écrit contre l'avarice, et loué le désintéressement d'une manière particulière. Un abbé lui ayant fait un présent, sans autre vue que celle de lui donner une preuve d'amitié, Pierre Damien eut beaucoup de peine à l'accepter, et le lendemain il le lui reporta. L'abbé ne voulut point le reprendre, et après quelque contestation, ils convinrent que le présent seroit envoyé à un des deux monastères que Pierre venoit de fonder; mais Pierre, étant retourné à son monastère, eut encore du scrupule d'avoir reçu ce présent, de quelque manière que ce fût, et

Traits détachés.

n'eut point de repos qu'il ne l'eût renvoyé.

Pierre Damien, dans un de ses écrits, s'étend beaucoup contre l'avarice, qui ruine toutes les vertus, et rend inutiles toutes les bonnes œuvres. « Que l'avare, « dit-il, s'applique à la prédication, « qu'il accorde les différens, qu'il affermisse ceux qui sont chancelans dans la « foi, qu'il offre des sacrifices tous les « jours, qu'il soit éloigné des affaires « séculières, tant que l'avarice le domine, elle corrompt tout ce qu'il fait « de bien, et lui en ravit le fruit. »

(*Histoire Ecclésiastique*, tome XIII.)

SAINT ANSELME, *l'an* 1078.

Saint Anselme fut le plus grand métaphysicien qu'ait eu l'Église depuis saint Augustin. Il fut nommé très-jeune prieur de l'abbaye du Bec, ce qui excita parmi les frères beaucoup de jalousie; mais saint Anselme opposa à leur haine tant de patience et de charité, qu'enfin il en triompha: la douceur et la modestie, dans tous les états, feront toujours pardonner les succès et la gloire.

Un jeune moine, de beaucoup d'esprit, nommé Osberne, se déclara contre Anselme, avec encore plus d'acharnement que les autres. Le saint homme ne pouvant être aveuglé par le ressentiment, malgré l'injustice d'Osberne, sut apprécier son mérite; et découvrant en lui un bon naturel, s'y attacha particulièrement; il lui témoigna tant d'indulgence, qu'il ranima dans son cœur la générosité étouffée par l'aversion, et bientôt il jouit du triomphe d'obtenir entièrement sa confiance et son amitié. Il n'y a qu'une belle ame qui puisse goûter tout le charme qui se trouve à gagner un ennemi qu'on estime. Saint Anselme connut ce bonheur dans toute sa pureté; il devint le guide et l'ami d'Osberne, et il eut la douce satisfaction de perfectionner son caractère et ses vertus. Traits détachés.

Un abbé, qui étoit en réputation de piété, se plaignoit un jour à Anselme des enfans qu'on élevoit dans son monastère, et disoit: « Nous les fouettons « continuellement, et ils n'en deviennent que pires. Et quand ils sont

Traits détachés.

« grands, dit Anselme, comment sont-
« ils ? Absolument stupides, répondi
« l'abbé. Voilà, reprit Anselme, une
« belle éducation, qui change les hom-
« mes en bêtes ! Mais, dites-moi, si,
« après avoir planté un arbre dans vo-
« tre jardin, vous l'enfermiez de tous
« côtés, en sorte qu'il ne pût étendre ses
« branches, qu'en deviendroit-il, sinon
« un arbre tortu et inutile ? En contrai-
« gnant ainsi les enfans sans leur lais-
« ser aucune liberté, vous faites qu'ils
« nourrissent en eux-mêmes des pen-
« sées obligues, repliées, embarrassées,
« qui se fortifient tellement, qu'ils s'obs-
« tinent contre toutes vos corrections.
« D'où il arrive que, ne trouvant de
« votre part ni amitié ni douceur, ils
« n'ont point de confiance en vous, et
« croient que vous n'agissez que par
« haine et par caprice. Pour faire une
« belle figure d'un lingot d'or ou d'ar-
« gent, l'ouvrier se contente-t-il de
« frapper dessus à grands coups de mar-
« teau ? Donnez du pain à un enfant à
« la mamelle, vous l'étoufferez ; une ame
« forte soutient les afflictions ; les re-

« vers, et prie pour ses ennemis ; une âme foible a besoin d'être menée par la douceur ; il faut l'inviter gaiement « à la vertu, et supporter charitable- « ment ses défauts. » Traits détachés.

Anselme pratiquoit ces maximes, et se rendoit aimable à tout le monde. Guillaume le Conquérant lui-même, formidable au reste des hommes, étoit affable et doux pour lui, et lui donna les marques les plus distinguées du respect qu'il portoit à sa vertu, et de l'affection qu'il avoit pour sa personne. Saint Anselme fut par la suite abbé du Bec. (*Histoire Ecclésiastique*, tome XIII.)

SAINT BERNARD.

Saint Bernard naquit l'an 1091, près de Dijon. Il étoit d'une famille noble ; il eut six frères et une sœur qu'il aima tendrement, et qu'il engagea tous à quitter le monde pour se consacrer entièrement à Dieu. Saint Bernard fit d'excellentes études ; il avoit une grande mémoire, du génie et un esprit capable de s'assujettir à la plus profonde méditation ; il étoit si peu distrait par les ob-

Traits détachés.

jets extérieurs, qu'on prétend qu'après avoir passé un an dans une chambre il la quitta sans savoir si le toit étoit lambrissé ou non. Quelle profondeur de réflexion doit acquérir l'homme qui peut ainsi éteindre en lui toute espèce de curiosité vaine et minutieuse! Aux précieuses et brillantes qualités de l'esprit et de l'ame, Bernard joignit l'assemblage heureux de tous les dons extérieurs. Sa figure étoit belle, imposante et noble; et sa voix douce et sonore ajoutoit un charme de plus à son éloquence persuasive et pathétique.

Bernard, en quittant le monde, y laissa un ami qui lui étoit cher, et dont il fut vivement regretté. Ce jeune homme, qui se nommoit Hugues de Mâcon, ne pouvant se consoler de la perte de Bernard, alla le chercher dans sa solitude, avec l'intention de faire tous ses efforts pour l'engager à revenir dans le monde. Les deux amis s'attendrirent en se revoyant: Hugues croyoit trouver un solitaire insensible et farouche; il ne vit qu'un sage aimable, tendre, indulgent, détrompé des vaines gran-

deurs humaines, et jouissant d'avance, par la foi, de l'immortelle félicité, qui doit être le prix des vertus. Bernard enfin lui peignit si bien le bonheur que peuvent procurer la pureté de l'ame, la paix de la conscience, et sur-tout la piété, bonheur qui ne dépend ni du hasard, ni des caprices de la fortune, ni d'aucun événement humain; il lui montra une raison si solide, tant de grandeur et tant de compassion pour les foiblesses dont il étoit exempt; la douceur et la modestie de son maintien rendoient ses leçons si persuasives et sa morale si attirante, que Hugues ne put résister à l'empire qu'aura toujours la vertu, quand elle sera dépouillée de rudesse et d'orgueil. Il se jeta dans les bras de Bernard, lui promit d'adopter sa conduite et ses sentimens, et de ne jamais se séparer de lui (1). En effet, Traits détachés.

(1) Saint Mathias disoit: *Si le voisin du fidèle pèche, le fidèle pèche donc?* Parole très-remarquable qui signifie que la vie d'un vrai chrétien offre un exemple si admirable et si attirant, qu'il est impossible de se défendre du desir de l'imiter. (*Histoire Ecclésiastique*, tome I.)

Traits détachés. Hugues fut fidèle à cet engagement ; il rompit tous les liens qui l'attachoient au monde, et ne quitta plus saint Bernard.

Le mérite de Bernard étoit si éminent, qu'il fut nommé à vingt-quatre ans abbé de Clairvaux, quoiqu'il n'eût qu'un an de profession. Un des plus célèbres ouvrages de Bernard, fut le traité de *l'Amour de Dieu ;* il y spécifie quatre degrés d'amour. « Le premier, dit-il, « où je n'aime que moi ; le second, où, « connoissant que je ne puis subsister « sans Dieu, je commence à l'aimer, « mais par rapport à moi ; ensuite, à « force de penser à lui avec plus d'at- « tention, je le vois si parfait, que je « l'aime pour lui-même, sans retour « sur moi, et c'est le troisième degré ; « le quatrième est de ne m'aimer moi- « même que pour Dieu. Cette perfec- « tion ne convient à l'état de cette vie, « que pour quelques actes rares et pas- « sagers ; mais ce sera l'état fixe et con- « tinuel des bienheureux. »

Saint Bernard distingue l'esclave, le mercenaire et le fils. L'esclave recon-

noit que Dieu est puissant, et le craint; le mercenaire reconnoît que Dieu lui est bon, et l'aime par intérêt; le fils reconnoît que Dieu est bon purement et simplement, et l'aime d'un amour sublime et désintéressé. Traits détachés.

Le traité du *Libre Arbitre* de saint Bernard fit aussi l'admiration de son siècle. On en vanta avec justice la raison, la profondeur et le génie, qui le distinguent.(1)

Guillaume, duc d'Aquitaine, eut le malheur de s'égarer dans sa foi, et de se livrer à l'erreur d'un schisme qui divisoit l'Église; saint Bernard fut chargé de tenter les moyens de le ramener. Il lui parla plusieurs fois, mais sans succès. Un jour que Bernard, dans une église, alloit célébrer le sacrifice de la messe, on vint l'avertir que le duc desiroit lui parler, et attendoit à la porte

(1) Dans un autre écrit, saint Bernard, en parlant aux ecclésiastiques, dit ces paroles remarquables: « Nous ne voyons pas que saint Pierre ait jamais paru en public orné d'or et de pierreries, revêtu de soie, etc. en cela vous n'avez pas succédé à saint Pierre, mais à Constantin.

Traits détachés.

de l'église, ne voulant pas y entrer, comme étant d'une autre communion. Alors saint Bernard commença la messe; la consécration étant faite, et la paix donnée au peuple, le saint, entraîné par un mouvement surnaturel, mit le corps de Notre-Seigneur sur la patène, le prit avec lui, et avec un visage imposant et sévère, et des yeux étincelans, il sortit dehors, non plus en suppliant, mais avec une démarche fière et menaçante; et s'approchant du duc, il lui adressa ces paroles: « Nous vous avons « prié, et vous nous avez dédaignés; « voici votre créateur et votre maître « qui vient à vous, le chef et le Seigneur « de l'Église que vous persécutez; voici « votre juge, qui doit vous prononcer « un jour une sentence éternelle: le « mépriserez-vous aussi comme vous « avez méprisé ses serviteurs? »

La singularité de l'action de Bernard, la hardiesse de son discours, l'air d'inspiration répandu sur toute sa personne, le son éclatant et terrible de sa voix menaçante, tout, jusqu'à la beauté de sa figure, concouroit à rendre cette

scène frappante et majestueuse. Le duc étonné, se troubla, pâlit, et tombant à genoux, reconnut ses erreurs et les abjura solennellement. Bernard releva aussi avec avantage plusieurs principes dangereux semés dans les écrits du fameux Abailard; et il eut la gloire de le convaincre et de le ramener à la vérité. Bernard alla en Allemagne prêcher une croisade, et y fit admirer l'irrésistible éloquence qui lui gagnoit tous les esprits, et qu'il devoit surtout au saint enthousiasme dont il étoit animé.

Trait détaché

Saint Bernard mourut en 1153, dans sa soixante-troisième année; il avoit fondé ou agrégé à son ordre soixante-douze monastères. La doctrine, le zèle et la piété qui brillent dans ses écrits, le font regarder comme le dernier des Pères de l'Eglise. (*Histoire Ecclésiastique*, tome XIV.)

SAINT HUGUES, ÉVÊQUE DE LINCOLN, l'an 1195.

Richard, roi d'Angleterre, ayant besoin d'argent pour soutenir la guerre,

Traits détachés.

ordonna à Hubert de Cantorbery d'assembler les évêques et de leur demander un subside; saint Hugues, ayant examiné l'affaire, et trouvant qu'elle tourneroit à la charge du pauvre peuple, répondit qu'il ne consentiroit point à l'exécution de cet ordre; un autre évêque se rangea à son avis. Le roi furieux envoya des gens armés pour chasser l'évêque de Lincoln de son siége: Saint Hugues menaça d'excommunier toute cette troupe, qui se retira sans oser s'acquitter de sa commission. Cependant Hugues, craignant d'attirer sur son troupeau la colère du roi, résolut de s'exposer seul, de l'aller trouver, et de se livrer à sa vengeance. En effet, il se rendit à la cour. Il arriva au moment où Richard entendoit la messe; il entra dans la chapelle, et s'approchant du roi: Me voilà, seigneur, lui dit-il, donnez-moi le baiser de paix. Le méritez-vous? reprit le roi. Oui, répondit Hugues, puisque j'ai le courage de venir me mettre entre vos mains. En disant ces mots, il tiroit doucement Richard par son manteau, en lui pé-

sentant sa joue; le roi se baissa en souriant et l'embrassa. La messe étant finie, Hugues mena le roi derrière l'autel, et s'étant assis près de lui : Hé bien, seigneur, lui dit-il, comment va votre conscience? car vous êtes de mon diocèse, et je rendrai compte de vous au jugement de Dieu. Ma conscience est en assez bon état, répondit Richard. Que dites-vous, reprit Hugues; ne voulez-vous pas opprimer les pauvres? ne chargez-vous pas votre peuple d'exactions? A ces paroles, le roi rougit et demanda des conseils au saint homme, qui lui parla avec tant de raison et de douceur, que Richard, attendri, lui promit de changer de conduite, et l'assura d'une éternelle amitié; et le même jour, le roi dit en parlant de Hugues : Si tous les évêques avoient la pureté de mœurs et la piété de celui-ci, quel seroit leur pouvoir sur nous! Traits détachés.

Saint Hugues défendit sévèrement à ses archidiacres et aux autres supérieurs d'exiger des pécheurs des amendes pécuniaires; et comme ils lui représentoient que la perte de l'argent étoit plus

Traits touchés. redoutée que la honte de l'excommunication : C'est votre faute, répondit Hugues ; quand l'exemple que vous donnerez sera conforme à vos exhortations, vous saurez rendre la religion respectable.

En faisant sa visite dans les maisons religieuses de son diocèse, il vint à l'abbaye des filles de Godestove, et étant entré dans l'église, il vit au milieu du chœur un superbe tombeau couvert de tapis de soie, et entouré de lampes et de cierges ; il demanda de qui c'étoit : C'est, lui répondit-on, la tombe de Rosemonde, maîtresse du roi Henri II, qui a comblé de bienfaits cette église. Eh quoi ! dit saint Hugues, l'argent obtient de vous le respect et les honneurs qui ne sont dus qu'aux vertus ! Cette femme enrichit votre maison, mais persévera dans ses égaremens ; que ces ornemens pompeux qui décorent sa tombe soient ôtés de cette église, et montrons par cet exemple que ce n'est point avec l'or, mais par le repentir et la pénitence, qu'on peut expier le scandale et l'adultère. (*Hist. Eccles.*, tome xv.)

GUILLAUME PINCHON,

l'an 1231. (1)

Traits détachés.

Guillaume Pinchon étoit évêque de Saint-Brieuc. Pendant la guerre entre les Français et les Bretons, la ville de Saint-Brieuc étant attaquée, le saint évêque, loin de songer à sa sûreté,

(1) C'est vers ce temps qu'on fait remonter l'origine de l'établissement de l'inquisition. Dans les premiers siècles de l'Église jusqu'à Constantin, on ne punissoit les hérétiques que par l'excommunication, et il n'y avoit point d'autre tribunal que celui des évêques, non seulement pour juger de la doctrine, mais encore pour punir ceux qui s'obstinoient à soutenir celle qu'on avoit condamnée d'hérésie; dans la suite, les empereurs statuèrent qu'on feroit le procès à ceux que les évêques auroient déclarés hérétiques, et cela dura jusqu'au douzième siècle. Mais en 1229, le cardinal Romain de Saint-Ange, légat du pape Grégoire IX, tint à Toulouse un concile où l'on fit seize décrets touchant les moyens qu'on devoit employer pour rechercher et punir les hérétiques, et c'est là proprement qu'on a commencé d'établir une inquisition réglée, qui dépendoit alors entièrement des évêques, comme étant les juges naturels de la doctrine. (*Histoire Ecclésiastique*, tome XXIII.)

Traits détachés.

n'écoutant que sa charité paternelle, parcourut toutes les rues, exhortant, consolant les malheureux habitans, et même il se jeta souvent au milieu des ennemis pour arrêter le pillage au péril de sa vie. Sa personne fut respectée, et il sauva la plus grande partie de ceux qu'il défendoit avec tant de courage et d'humanité. (*Hist. Ecclés.*, tome XVII.)

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE,

l'an 1281.

Elle étoit fille d'André, roi de Hongrie, et fut mariée au landgrave de Thuringe. Sa charité égaloit sa piété : elle s'occupoit en particulier à filer de la laine pour faire des étoffes qu'elle distribuoit aux pauvres ; elle fit bâtir un hôpital pour les infirmes, et se mit à la tête de l'administration ; elle nourrissoit neuf cents pauvres tous les jours ; elle avoit sur-tout une tendresse extrême pour les petits enfans, et en prenoit un soin particulier. Après la mort du landgrave, elle se retira dans une solitude, quoiqu'elle n'eût que vingt

ans; elle y passa le reste de sa vie dans l'oubli des grandeurs humaines et dans l'exercice de toutes les vertus. (*Hist. Eccles.*, tome XVII.) Traits détachés

PRISE D'ACRE, l'an 1291.

Les Sarrasins prirent la ville d'Acre en 1291 : le patriarche Nicolas, qui avoit fortement excité les assiégés à la défense, fut poussé malgré lui, par les siens, à une chaloupe pour gagner une galère qui étoit proche; mais l'humanité de Nicolas lui coûta la vie; il reçut tant de monde dans sa chaloupe, qu'elle coula à fond. Il y avoit dans Acre un monastère fameux de filles de Sainte-Claire : les religieuses de ce couvent, en apprenant que les Sarrasins étoient dans la ville, prirent sur le champ et unanimement la résolution de se défigurer afin d'échapper aux outrages des barbares, et elles eurent le courage de l'exécuter (1). (*Histoire Ecclésiastique*, tome XVIII.)

(1) Toutes se coupèrent le nez.

SAINT CONRAD, confesseur.

Traits tachés.

Conrad, d'une famille illustre de la ville de Plaisance, en Italie, possédoit de grands biens; sa principale occupation étoit la chasse. Un jour qu'il poursuivoit une biche, cette bête s'étant jetée dans un buisson où il ne pouvoit la forcer, il y fit mettre le feu; un vent impétueux s'étant élevé presque au même instant, porta la flamme dans un bois des environs, et causa bientôt un horrible incendie, qui occasionna le plus grand désordre. Conrad se retira. Cependant on fait des recherches; un paysan est pris, accusé; il est jugé coupable et condamné à mort. Conrad apprenant cet événement, s'accuse lui-même, offre ses biens pour réparer le dommage. En effet il les vendit, satisfit à tout ce qui étoit dû, donna au paysan une somme considérable, distribua aux pauvres ce qu'il se trouva de reste, et se retira dans un couvent de religieux, où il mourut saintement en l'année 1351. (*Idée de la Vie chrétienne*, tome 1, pages 287 et 288.)

SAINT JEAN DE DIEU,

Instituteur des Frères de la Charité.

Il naquit en Portugal : il n'avoit que neuf ans lorsqu'un voyageur qui reçut l'hospitalité chez ses parens l'emmena, et peu de temps après l'abandonna. L'enfant se réfugia chez des bergers qui lui donnèrent leurs troupeaux à garder. A seize ans il se fit soldat et servit avec beaucoup de courage; ensuite il entra au service du comte d'Oropesa, qui le chargea du soin d'une superbe écurie. Une multitude de pauvres venoient mendier en vain dans cette opulente maison. Jean, réfléchissant à la dépense énorme que l'on faisoit pour des chevaux et à l'avarice que l'on montroit aux pauvres, s'attendrit sur le sort des infortunés, et il se promit dès-lors de leur consacrer sa vie. Il quitta la maison du comte d'Oropesa pour se mettre au service d'une famille malheureuse exilée en Afrique. Il alla s'établir à Ceuta; et là, son maître tombant malade, la famille, mal payée d'une

Traits détachés.

Traits détachés.

petite pension, se vit réduite à la plus affreuse indigence. Jean leur donna tout ce qu'il possédoit; en outre, il travailla pour les faire vivre, et il resta avec eux tant que ses secours leur furent nécessaires. Il retourna en Espagne; il y fit avec succès un petit commerce de livres de piété, et il employoit ce qu'il gagnoit à secourir les pauvres malades. L'archevêque de Grenade le prit sous sa protection, Jean en obtint la permission d'établir un hôpital pour les pauvres; il s'associa (mais sans faire de vœux) plusieurs personnes pieuses. Il étendit ces établissemens en Espagne et en Portugal, et après sa mort ces pieuses institutions se propagèrent dans toute l'Europe. Saint Jean, comme il l'avoit promis à Dieu, dévoua sa vie entière à l'humanité souffrante. Il mourut en 1550.

SAINT IGNACE.

Saint Ignace naquit en 1491, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, au château de Loyola, dans cette partie de la Biscaye espagnole, qu'on appelle aujourd'hui Guipuscoa, et il fut le der-

nier de cinq filles et de huit garçons. Son père l'envoya de bonne heure à la cour de Ferdinand, dont il fut page; mais l'amour de la gloire l'engagea bientôt à quitter la cour pour aller servir sous les ordres du duc de Najarra, qui, reconnoissant en lui autant d'esprit que de courage et d'activité, s'appliqua avec soin à le former dans tous les exercices militaires. Ignace s'acquit dans son emploi beaucoup de réputation; il se distingua aussi par ses talens pour la poésie, et partageoit son temps entre la galanterie et les travaux de la guerre. Telle fut sa vie jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, que François 1er, roi de France, ayant fait assiéger Pampelune par André de Foix, frère de Lautrec, Ignace alla s'enfermer dans la place, et essaya en vain d'empêcher les assiégés de se rendre, ce qui l'obligea à se retirer dans la citadelle, résolu de la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il fut blessé à la jambe gauche d'un éclat de pierre, et un boulet de canon dans le même temps lui cassa la jambe droite. Il se fit porter au château de Loyola, et ses

Traits détachés.

Traits détachés. blessures se trouvèrent si dangereuses, qu'on désespéra long-temps de sa vie; enfin il guérit; mais il étoit si attaché à la beauté de sa taille, qu'il fut beaucoup moins sensible à son rétablissement, qu'au chagrin de voir sa jambe remise de travers, et il eut le courage de se la faire casser une seconde fois, afin de ne rien perdre de ses agrémens. Comme il fut obligé de se remettre au lit, et d'y rester assez long-temps, il demanda un roman pour se désennuyer; on n'en trouva point, et on lui apporta quelques livres de dévotion, entre autres, une *Imitation de Jésus-Christ* et *la Vie des Saints*. Ignace les lut d'abord par curiosité, mais insensiblement cette lecture l'attacha; bientôt elle fit une égale impression sur son esprit et sur son cœur; et enfin il forma le projet de se corriger et de se donner entièrement à Dieu. Il n'exécuta pas cette résolution sans éprouver de grands combats. Il avoit une forte inclination pour la guerre; un attrait plus puissant encore le retenoit au monde; il aimoit; il falloit arracher de son ame les deux passions qui

ont le plus d'empire sur les hommes, l'amour et la gloire; il falloit renoncer pour toujours aux plus douces et aux plus brillantes illusions; oublier, abandonner sa maîtresse; et, au lieu de rechercher l'éclat et la grandeur, embrasser la pauvreté évangélique, et ne désirer que l'obscurité. Il fit cependant, à vingt-neuf ans, ces pénibles sacrifices; c'est qu'il se pénétra fortement du sens profond de trois mots qui peuvent tout sur l'imagination qu'ils frappent : *Dieu, la mort et l'éternité.* Il fit le voyage de la Terre-Sainte les pieds nus, et revêtu d'un sac. Il revint à Barcelone pour étudier la grammaire; de là il se rendit à Alcala pour y achever ses études; il y essuya des persécutions aussi injustes que violentes, ainsi qu'à Salamanque, où lui et tous ses disciples furent mis dans des cachots. Ses disciples se sauvèrent; Ignace seul refusa de fuir : son innocence fut reconnue, et on lui rendit la liberté. Alors il vint en France (1),

Traits détachés.

(1) Ce fut dans ce temps, l'an 1555, que la religion catholique fut abolie à Genève. On ouvrit

Traits détachés.

et s'y lia intimement avec saint François Xavier, qui prêcha depuis dans les Indes.

Ignace, en 1538, revint à Rome avec ses compagnons, et la même année ils furent ordonnés prêtres. Voyant que le nombre de ses disciples augmentoit tous les jours, il conçut le projet d'établir un nouvel ordre, sous le nom de Compagnie de Jésus. Dans ces entrefaites, il fut accusé d'hérésie; il se justifia pleinement. Enfin, en 1541, il établit son ordre avec l'approbation du pape; il fit les vœux ordinaires, et promit, de plus, une obéissance spéciale au souverain pontife, et d'aller par-tout où il jugeroit à propos de l'envoyer prêcher la foi, et il s'obligea à enseigner aux enfans la doctrine chrétienne. Il n'y eut que le saint qui fit immédiatement toutes ces promesses au pape; Ignace reçut celles des autres, comme leur général et

---

les couvens, en offrant la liberté aux religieuses. Celles de Sainte-Claire, à l'exception d'une seule, voulurent toutes unanimement garder leur clôture; on les transféra ailleurs.

leur chef, et tous ses anciens compagnons vinrent humblement lui baiser la main, pour lui marquer leur soumission et leur obéissance. (1) Traits détachés.

En 1548, un dominicain, nommé Melchior Cano, prétendit que la société naissante des jésuites causeroit à l'Eglise les maux les plus funestes; ses lumières et sa piété donnèrent du crédit à ses discours; cependant saint Ignace parvint à en détruire l'impression (2). Ignace, que ni la persécution, ni les calomnies, ni les obstacles, ne pouvoient décourager, travailloit toujours avec la

(1) Très-long-temps avant la fondation des Jésuites, on trouve dans l'Histoire Ecclésiastique un établissement de religieux, qui, du nom de Jésus, s'appelèrent Jésuades; mais cette société ne subsista que fort peu de temps.

(2) C'est dans ce temps que le célèbre Barthélemi de Las-Casas, évêque de Chiappa, vint se plaindre au conseil de Charles-Quint des vexations qu'éprouvoient les Indiens. Ce vertueux religieux, depuis plus de quarante ans, étoit le protecteur des Indiens. Il représenta si fortement l'inhumanité des Espagnols, que l'empereur en fut touché, et fit de très-salutaires ordonnances en faveur des Indiens.

Traits détachés.

même ardeur à la propagation de son ordre; il l'établit en Sicile, en Afrique et dans l'Amérique, et il eut la satisfaction de le voir très-florissant aux Indes orientales, par les soins du roi de Portugal. Il eut beaucoup de peine à l'établir en France; cependant il y réussit à la fin. Il entretint l'esprit de l'étude parmi ses compagnons, et fit fleurir les sciences dans sa société. Il obligea les professeurs de Messine et de Palerme à lui rendre compte de leur travail toutes les semaines, et il voulut qu'on lui envoyât du fond de l'Espagne toutes les thèses de philosophie et de théologie, avec les compositions des jeunes régens, en prose et en vers, qu'il se donnoit la peine de lire et de faire examiner en sa présence. Ses ennemis trouvèrent le moyen de rendre sa compagnie suspecte au pape Jules III. Ignace, alors étoit malade, et quoique sa foiblesse fût extrême, il n'hésita pas; il va trouver le pape, lui parle, se justifie, dissipe entièrement les préventions de Jules, et gagne à jamais son amitié. François de Borgia, duc de Candie,

abandonna le gouvernement de ses états et des biens immenses, pour entrer dans la compagnie de Jésus, sous le nom de frère François. Il vint à Rome trouver Ignace, qui le reçut comme son enfant et son ami. Le duc se jeta à ses pieds; Ignace le releva, l'embrassa, et lui donna un appartement dans sa maison. Traits détachés.

En 1555, l'entrée de la Chine fut ouverte aux jésuites; la même année ils furent excommuniés et chassés de Saragosse; mais ils furent presque aussitôt rappelés et reçus en triomphe. Jusqu'à l'année suivante 1556, saint Ignace avoit été le seul mobile de tout ce qui s'étoit fait dans sa compagnie, et l'ame unique de ce grand corps, qui s'étendoit avec autant de rapidité que de gloire dans les différentes parties de la terre; il n'avoit plus rien à desirer, le feu de son ame ardente parut s'éteindre, et ce génie entreprenant et hardi, dès qu'il n'eut plus d'ennemis à combattre, n'aspira plus qu'au repos. Sans doute que l'homme ne peut conserver son activité dans toute sa force, sans un mélange à peu près égal de succès et de

Traits détachés.

revers. Saint Ignace garda le titre de général, mais chargea Jérôme Nadal de tout le détail des affaires; cependant il se réserva le soin des malades, et il s'acquitta de cet emploi avec l'humanité attentive et compatissante qu'on devoit attendre de sa profonde piété. Cet homme extraordinaire mourut la même année au mois de juillet 1556, âgé de soixante-cinq ans, seize ans après la fondation de sa compagnie, qu'il vit universellement répandue et divisée en douze provinces, qui dès-lors avoient toutes ensemble au moins cent colléges, sans les maisons professes. (*Histoire Ecclésiastique*, tomes XXVII, XXVIII, XXIX, XXX et XXXI.)

SAINT CHARLES BORROMÉE,

Archevêque de Milan.

Il naquit dans le Milanez, en 1538. Le pape Pie IV, son oncle, le fit cardinal, et le chargea des affaires les plus importantes de l'Église. Charles, pour s'acquitter mieux de ses devoirs, forma une académie de savans hommes, tant

ecclésiastiques que séculiers, qui s'exerçoient à l'étude des sciences propres à inspirer la haine du vice et l'amour de la vertu. Cette académie donna à l'Église plusieurs grands hommes, et attira beaucoup de respect et d'autorité au jeune cardinal. Pie v (1) ayant succédé à Pie iv, chargea l'archevêque de Milan du soin de réprimer l'hérésie dans plusieurs villes d'Italie. Charles s'y transporta, et se conduisit avec tant de sagesse, de prudence et de douceur, que les coupables, persuadés par ses raisons, reconnurent leurs erreurs et les abjurèrent. Saint Charles fit ensuite sa visite épiscopale au nord de son diocèse, qui s'étendoit fort avant dans les Alpes, jusqu'au mont Saint-Gothard.

Traits détachés.

(1) C'est Pie v qui renouvela la défense qu'Innocent iv avoit faite aux médecins de visiter leurs malades plus de trois jours, s'ils ne s'étoient confessés pendant cet intervalle. Ce même Pie v donna au grand maître de Malte quinze mille écus par mois, jusqu'à ce que les fortifications auxquelles il faisoit travailler fussent élevées à une certaine hauteur, et mises en état de défense contre les attaques des Turcs.

Traits jachés. Ce voyage fut très-pénible; le saint prélat fut obligé d'en faire la plus grande partie à pied, avec des crampons de fer à ses souliers; afin de pouvoir gravir sur des rochers escarpés, et pour se tenir ferme sur les bords glissans des précipices, souffrant avec joie les rigueurs les plus insupportables du froid, de la soif, de la faim et d'une extrême lassitude; ne trouvant pour sa nourriture que du pain noir, de l'eau de neige et quelques fruits sauvages. Il prêchoit avec un zèle infatigable, et faisoit lui-même le catéchisme aux enfans. Le saint archevêque, en quittant ces montagnes, laissa par-tout une profonde estime pour sa piété et sa sagesse, et il emmena avec lui six enfans de cette nation, qu'il placa dans son séminaire de Milan.

Il y avoit dans Milan une église collégiale, nommée Sainte-Marie de la Scala, dans laquelle il s'étoit introduit beaucoup de relâchement et d'abus. Charles entreprit de la visiter et de la réformer; il y alla, y fut insulté par les chanoines, et courut même risque d'y perdre la vie.

Ces chanoines auroient été aussi sévèrement punis qu'ils le méritoient, sans la clémence du saint archevêque, qui intercéda vivement pour eux. Charles fonda le collége des nobles, à Milan, pour l'éducation des jeunes gens de qualité; il l'appela le collége de Sainte-Marie, et fit de sages réglemens pour procurer à ceux qu'on y devoit élever une éducation distinguée. Sa bienfaisance n'ayant point de bornes, il voulut qu'on y reçût des étrangers de toutes les nations, ce qui rendit ce collége très-nombreux. Il visitoit souvent ces jeunes gens, observoit leurs progrès dans la vertu et dans l'étude; et les animoit par ses sages exhortations. Il fit composer un ouvrage par Silvio-Antoniano, qui fut depuis cardinal, sur la manière d'élever chrétiennement la jeunesse, et en particulier les gens du monde et la noblesse. Traits détachés.

En 1576, une peste violente affligea l'Italie, et fit sur-tout d'affreux ravages à Milan. Saint Charles fit également admirer dans cette occasion sa piété, son courage et son humanité; malgré son âge, ses infirmités et les prières de ses

Traits détachés.

âmis, il voulut rester à Milan, et soigner lui-même les pestiférés. Regardant cette épidémie comme un effet de la colère céleste, il commença des processions dans lesquelles il parut comme s'il eût été la victime destinée à l'expiation des péchés du peuple. Tout le monde fondoit en larmes en voyant cet homme, dont la vie avoit toujours été si exemplaire et si pure, marchant nu pieds, une corde au cou, et portant une grande croix avec l'image du Sauveur, sur laquelle il tenoit les yeux attachés et baignés de pleurs. Il monta en chaire, et fit au peuple un discours dont le texte étoit tiré du prophète Jérémie, lorsque, pleurant la désolation de Jérusalem, il s'écria : *Comment cette ville, jadis si pleine de peuple, est-elle maintenant si solitaire et si désolée?* Il prêcha d'une manière aussi pathétique qu'éloquente, sans que la blessure qu'il s'étoit faite au pouce du pied, en marchant sur un gros clou qui y étoit entré fort avant, fût capable de l'arrêter; il s'en retourna avec la procession, sans y apporter aucun remède,

et ne voulut pas qu'on le pansât avant que les autres processions fussent finies. Saint Charles ne renferma pas ses soins et sa charité dans la seule ville de Milan ; le mal commençant à diminuer, il en sortit, fit la visite de son diocèse, et, parcourant tous les lieux infectés de la peste, il établit par-tout le même ordre qu'il avoit fait observer à Milan. La présence de ce zélé pasteur ranimoit les malades ; et les engageoit à souffrir leurs maux avec une parfaite soumission aux volontés de la Providence ; il consoloit les uns, encourageoit les autres, et disposoit à la mort ceux qui étoient sur le point d'expirer, après leur avoir lui-même administré les sacremens. Il ne dormoit presque point, et ne mangeoit que dans les rues et à cheval, pour ne point perdre de temps. Comme la maladie avoit multiplié le nombre des pauvres, saint Charles envoya tout ce qu'il avoit d'argenterie à la monnoie, et la fit changer en espèces pour les secourir. Il fit mettre en pièces toute[illegible] tapisseries qui restoient dans son [illegible], les tapis, le linge, ses ha-

Traits détachés.

Traits détachés.

bits, et fit acheter une prodigieuse quantité de draps pour fournir des choses nécessaires les maisons de santé.

Ce grand homme mourut l'an 1584. Il a laissé beaucoup d'ouvrages. (1)

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

François étoit d'une naissance illustre et du diocèse de Genève. Après avoir reçu la prêtrise, il parut rempli de l'esprit apostolique; il prêchoit rarement dans les villes, craignant que l'applaudissement des hommes ne lui enlevât le fruit de ses prédications; mais il alloit dans les villages instruire les gens de la campagne, dont plusieurs vivoient dans une profonde ignorance de la religion. Le duc de Savoie, après être rentré en possession du duché de Chablais, pensa à faire instruire de la religion catholique les peuples de ces cantons, que l'hérésie avoit entièrement infectés. Tout le monde fut effrayé à la vue des fatigues et des périls d'une telle mis-

(1) Du temps de saint Charles Borroméo vivoit sainte Thérèse, qui a fondé les Carmélites.

sion ; mais François l'entreprit avec un chanoine de ses parens, nommé Louis de Salès, le seul qui se présenta pour l'accompagner. Lorsque François fut au moment d'entrer dans le Chablais, il dit à Louis, en l'embrassant tendrement: « Nous entrons dans ce pays pour y faire la fonction des apôtres, il faut les imiter; renvoyons nos chevaux, marchons à pied, et contentons-nous, comme eux, du nécessaire. » Ils le firent, et depuis ce moment, François, suivi d'un seul domestique, et ayant pour tout équipage un sac contenant une Bible et un Bréviaire, qu'il portoit assez souvent lui-même, marchoit à pied, un bâton à la main, dans un pays où les chemins étoient excessivement rudes : il essuya des fatigues, des contradictions et des persécutions inouies. On lui fermoit les hôtelleries, il étoit obligé de coucher à l'air; on lui refusoit tout, et le pain même pour de l'argent; on le traitoit de magicien et de sorcier; mais rien ne fut capable de le rebuter, et ce que ses discours n'avoient pu faire d'abord, sa douceur, sa persévérance et les exem- Traits détachés.

Traits détachés.

ples admirables de sa vie, le firent peu à peu; enfin il remplit sa mission avec autant de succès que de courage et de vertu.

Il fut nommé coadjuteur de l'évêque de Genève; cet évêché ne valoit que 3000 livres de rente. Des affaires ayant appelé François à la cour de France, Henri IV voulut l'y retenir, en lui offrant une pension de 4000 livres et le premier évêché vacant. Mais François répondit que Dieu l'ayant appelé à l'évêché de Genève, il se croyoit obligé de le garder toute sa vie. Quant à la pension, il ajouta qu'il étoit content du peu de bien qu'il possédoit, et qu'il se reprocheroit d'accepter une grace qui pouvoit être mieux placée, puisqu'il avoit de quoi vivre. Henri IV lui fit expédier le brevet d'une pension de mille écus, en disant que c'étoit encore bien peu pour un homme de son mérite, et qui savoit faire un si digne emploi de l'argent. François, par respect, n'osa refuser cette fois; mais il alla trouver le roi, et le supplia de trouver bon que cet argent demeurât entre les mains du

trésorier de l'épargne, en ajoutant : Je le demanderai quand j'en aurai besoin. Le roi admira son désintéressement, et lui donna toutes les preuves d'estime qu'un si grand roi devoit à un homme si vertueux. Traits détachés.

Saint François entreprit la visite des paroisses de son diocèse, voulant, disoit-il, faire entendre à toutes ses brebis la voix de leur pasteur. Il les alla chercher avec des peines infinies, marchant à pied dans des déserts affreux, réduit souvent à coucher sur de la paille; obligé de gravir des rochers presque inaccessibles, au péril de rouler dans des précipices, si le pied ou la main lui eussent manqué. Il parloit à ces pauvres gens avec une bonté qui les attendrissoit; il entroit dans leurs peines, les assistoit de tout son pouvoir, et souvent on l'a vu se dépouiller d'une partie de ses habits pour en revêtir les pauvres, quand il n'avoit plus rien autre chose à leur donner. Un jour les députés d'une vallée vinrent le trouver à trois lieues de là; ils lui apprirent que des rochers s'étant détachés des

Traits détachés.

montagnes, avoient écrasé plusieurs villages et grand nombre d'habitans; qu'étant réduits, par cette calamité, à la dernière misère et hors d'état de payer les tailles, ils n'avoient pu néanmoins en obtenir l'exemption; ils le supplièrent d'envoyer sur les lieux pour vérifier ces choses, afin qu'il pût écrire en leur faveur. François s'offrit de partir à l'heure même pour aller leur rendre tous les services qui dépendoient de lui. Ils lui représentèrent que le chemin étoit impraticable. Le saint évêque leur demanda s'ils n'en étoient pas venus? Ils répondirent qu'ils étoient de pauvres gens, accoutumés à de pareilles fatigues. « Et moi, mes enfans, répliqua-t-il, je suis votre père, obligé de pourvoir par moi-même à tous vos besoins. » Il partit avec eux à pied, et il lui fallut une journée entière pour faire ces trois lieues. Étant arrivé, il trouva des gens dans une misère affreuse; il mêla ses larmes avec les leurs, les consola, leur donna tout l'argent qu'il avoit apporté, et écrivit en leur faveur au duc de Savoie, de qui il obtint tout ce qu'il demanda.

Sur la fin de l'an 1618, François fut obligé de venir à Paris avec le cardinal de Savoie. Le sujet du voyage du cardinal étoit la conclusion du mariage du prince de Piémont avec Christine de France. La princesse fut épousée par procureur, et lorsqu'il fut question de faire sa maison, elle choisit François pour son aumônier; il l'en remercia, disant que cette charge étoit incompatible avec sa résidence à Genève. Enfin, la princesse continuant de le presser, il l'accepta, mais à deux conditions; l'une qu'il résideroit toujours dans son diocèse; l'autre que, quand il ne feroit point sa charge, il n'en recevroit point les appointemens. Ainsi, dit la princesse, vous n'acceptez que le titre de ce que je vous offre; mais si je veux vous donner vos appointemens lors même que vous ne servirez pas, me refuser cette satisfaction me paroîtroit un scrupule poussé trop loin. « Madame, lui répondit-il, je me trouve bien d'être pauvre; je crains les richesses; elles en ont perdu tant d'autres! elles pourroient bien me perdre aussi. » La prin-

Traits détachés.

Traits détachés.

cesse fut obligée de céder à sa délicatesse. Elle tira de son doigt un diamant, en lui disant : C'est à condition que vous le garderez pour l'amour de moi. « Je vous le promets, madame, répondit-il, à moins que les pauvres n'en aient besoin. » En ce cas, dit la princesse, contentez-vous de l'engager, j'aurai soin de le dégager. « Je craindrois, madame, répartit François, que cela n'arrivât trop souvent, et que je n'abusasse enfin de votre bonté. »

Dans ce même voyage, on lui fit d'ailleurs les offres les plus brillantes pour l'engager à quitter Genève; mais il les refusa toutes avec la même fermeté. Il gagna un grand procès contre plusieurs gentilshommes de son diocèse. Il avoit consenti à ce procès, parce qu'il s'agissoit des droits de son église, qu'il ne lui étoit pas permis d'abandonner. Son économe lui conseilla d'en exiger les dépens à la rigueur. « Dieu me garde, répondit-il, d'en agir ainsi avec qui que ce soit, mais particulièrement envers mes diocésains, qui sont mes enfans! » L'économe persista, en

lui représentant que ces dépens montoient à une grosse somme, dont il avoit besoin pour se dédommager de ce que lui avoit coûté la poursuite de ce procès. « Eh ! comptez-vous pour un petit gain, répartit François, de regagner des cœurs que ce procès m'a sans doute fait perdre ? » A l'heure même, il envoya chercher ces gentilshommes, et leur annonça qu'il leur remettoit tous leurs dépens. Ce saint homme mourut en 1622, et fut canonisé l'an 1665. (*Vies des Saints*, pag. 68, 70, 72 et 73.)

Traits détachés.

Voici quelques maximes de saint François de Sales.

La vertu qui n'est pas charitable, procède d'une fausse charité. Il vaut mieux faire des pénitens par la douceur, que des hypocrites par la sévérité.

Il y a une quantité de vertus qui ne se peuvent pratiquer en la solitude absolue, principalement la miséricorde sur laquelle nous serons tous interrogés et jugés au dernier jour.

Enfouir le talent d'écrire, quand Dieu l'a donné, c'est un compte que l'on aura à rendre à Dieu.

Traits détachés.

Redouter les jugemens des hommes, c'est craindre de voyager en été de peur des mouches.

Les ecclésiastiques ne sont que les fermiers des biens de l'Église; ayant de quoi nous nourrir et nous vêtir honnêtement, que nous faut-il davantage?

Un ecclésiastique qui a la nourriture, le logement et le vêtement, et qui n'est pas content, ne mérite pas le nom d'ecclésiastique; mon revenu suffit à mes nécessités, ce qui seroit de plus seroit de trop.

Je ne puis souffrir qu'un ecclésiastique se plaigne de la pauvreté: qu'il se souvienne de ce qu'il a dit à la face de l'Église en recevant la tonsure, que Dieu seul étoit la part de son héritage.

La cour n'est pas l'élément des prélats.

Quand on est en conversation avec le prochain, il faut s'y plaire, et témoigner que l'on s'y plaît.

Il faut, au temps destiné à la récréation, aimer la récréation. Je ne sais nullement l'art de dissimuler ni de feindre avec dextérité, ce qui est le maître res-

sort du maniement de la politique, et la science des sciences en matière de politique humaine. C'est pourquoi on juge fort sagement que je ne suis nullement propre à ce qui s'appelle politique; outre que j'ai toujours adoré comme une céleste, souveraine et divine maxime, ce grand mot de l'apôtre: *Que celui qui est consacré à Dieu ne doit point s'embarrasser dans les affaires séculières.* Traits détachés.

Chacun veut avoir des vertus éclatantes et de montre, attachées au haut de la croix, afin qu'on les voie de loin et qu'on les admire; très-peu se pressent de recueillir celles qui, comme le serpolet et le thym, croissent au pied et à l'ombre de cet arbre de vie. Nous ne voulons que des vertus braves et bien vêtues, qui donnent de la réputation, sans considérer que ceux qui plaisent aux hommes, souvent ne plaisent pas à Dieu.

Il faut que notre conversation ressemble à l'eau; dont la meilleure est la plus claire et la plus simple.

Il ne faut faire aucune difficulté de

Traits détachés.

préférer la condescendance et l'hospitalité au jeûne. Il ne faut pas être si attaché aux exercices, même les plus pieux, qu'on ne les puisse quelquefois interrompre. Autrement, sous prétexte de fermeté d'esprit et de fidélité, il se glisse un amour propre très-délié, qui fait que l'on quitte la fin pour le moyen; car, au lieu de s'arrêter à Dieu, on s'attache de préférence au moyen, qui, bien employé, conduit à Dieu. Il faut, dans la solitude, se plaire avec soi-même; et avec le prochain, comme avec soi-même, quand on est en compagnie. Oh! qu'il est bien plus tôt fait de s'accommoder à autrui que de vouloir plier chacun à nos humeurs et à nos opinions!.... Le zèle turbulent, dépourvu de modération, ruine plus qu'il n'édifie. *Tout par amour, rien par force:* Suivant ce mot de saint Pierre : *Paissez le troupeau de Dieu, non par contrainte, mais librement et volontairement.*

Ceux qui veulent forcer les volontés humaines, exercent une tyrannie extrêmement odieuse à Dieu et aux hommes.

Traits détachés.

Les personnes sincères semblent faites pour l'amitié, qui est l'assaisonnement de toute bonne société.

Je ne sais ce que m'a fait cette pauvre vertu, *la Prudence*, j'ai de la peine à l'aimer, et si je l'aime, ce n'est que par nécessité. La beauté de la simplicité me ravit, et je donnerai toujours cent serpens (1) pour une colombe. Un bon chrétien aimera toujours mieux être martyr que tyran; périsse la prudence du siècle, il vaut mieux être bon et simple, que fin et malicieux.

Il y a plus de peine à défricher les esprits que la terre, quelque rude, pierreuse et stérile qu'elle soit.

Saint Paul met la patience avant la doctrine; car on ne vient à bout des esprits difficiles que par la patience.

Je n'approuve point des esprits trop réfléchissans qui font cent considérations sur des choses de néant; ils ressemblent aux vers à soie qui s'emprisonnent et s'embarrassent dans leur

(1) Symbole de la prudence. Ils le sont aussi de la perfidie.

Traits détachés.

propre travail. Souvent, à force de regarder si l'on fait bien, on fait mal. (1)

Ce mot, *il m'a piqué*, pour dire : Il m'a dit une injure, me déplaît; car il y

(1) Massillon a fort étendu cette pensée : c'est (dit-il) se faire une fausse idée de la piété de se la figurer toujours timide, foible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs et une vertu de ses foiblesses ; obligée d'agir et n'osant entreprendre, toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs, et ne faisant usage de la religion que pour mettre le trouble et la confusion où elle auroit dû mettre l'ordre et la règle. Ce sont là les défauts que les hommes mêlent souvent à la piété, mais ce ne sont pas ceux de la piété même : c'est le caractère d'un esprit foible et borné, mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la religion; en un mot, c'est l'excès de la vertu, mais la vertu finit toujours où l'excès commence. Non, la piété véritable élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses quand on a la force de se vaincre soi-même ; l'homme de bien est capable de tout, dès qu'il a pu se mettre par la foi au-dessus de tout. C'est le hasard qui fait les héros; c'est un courage de tous les jours qui fait le juste : les passions peuvent quelquefois nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

a bien de la différence entre le bourdonnement d'une abeille et sa piqûre. Il faut avoir l'oreille et la peau bien tendres, si celle-là ne peut souffrir le bruit d'une mouche, et si celle-ci est piquée d'un sifflement. Trait détaché

Il y a des personnes qui pensent bien louer une maison des gens du monde, en disant que c'est un vrai cloître, que l'on y vit comme dans un couvent, etc. Ces exercices sont bons et saints; mais il faut regarder et considérer les circonstances, les lieux, les temps, les personnes, les conditions. La charité hors de l'ordre, n'est plus charité; c'est un poisson hors de l'eau, et un arbre transplanté en une terre qui ne lui est pas propre. (1)

(1) Massillon a développé cette pensée d'une manière admirable. « La piété véritable (dit-il) est l'ordre de la société. Elle laisse chacun à sa place; fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut; ne met pas une perfection chimérique dans des ouvrages que Dieu ne demande pas de nous. Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme, et non un zèle et une perfection de la vertu: la religion

Traits détachés.

Je préfère les vertus dont l'usage est le plus fréquent et le plus commun, à celles dont les occasions de les mettre en pratique se rencontrent plus rarement. Je blâme ceux qui ne font état des vertus que selon qu'ils les voient prisées par le vulgaire. Ainsi, préfère-t-on la haire, le jeûne et les austérités corporelles, à la douceur, à la modestie et à la mortification du cœur, qui néanmoins sont bien plus excellentes.

---

désavoue les œuvres les plus saintes que l'on substitue aux devoirs, et l'or n'est rien devant Dieu quand on n'est pas ce que l'on doit être. Ainsi les fonctions essentielles aux grands ne sont pas la prière et la retraite, elles doivent les préparer aux soins publics, et non les en détourner; ils doivent se sanctifier en contribuant au salut et à la félicité de leurs peuples. Les graces de leur état sont des graces de travail, de soins, de vigilance. Quiconque leur promet, dit l'Évangile, qu'ils trouveront Jésus-Christ dans le désert ou dans le secret de leur palais, est un faux prophète : ils y seront seuls et livrés à eux-mêmes. Dieu n'est point avec nous dans les situations qu'il n'exige pas de nous. Une piété oisive et retirée ne sanctifie pas le souverain, elle l'avilit et le dégrade. » (*Petit Carême.*)

Je n'approuve point ceux qui ne veulent s'exercer qu'aux vertus qui sont de leur goût, sans se soucier de celles qui regardent particulièrement leur charge et leur devoir, servant Dieu à leur mode, et non selon sa volonté. Traits détachés.

Les disputes en matière de religion me sont fort à contre-cœur, et je désapprouve que l'on traite des controverses en la prédication, qui est plutôt établie pour régler les mœurs que pour décider des contestations.

Pour s'enrichir en peu de temps et à petits frais, il ne faut pas entasser des biens, mais diminuer la cupidité; imiter les sculpteurs qui font leur ouvrage en retranchant, et non les peintres qui le font en ajoutant.

Les grandes fortunes sont de grands esclavages, et la source de grandes inquiétudes.

Nous devons nous juger avec sévérité; nous devons avoir pour nous le cœur d'un juge; mais comme le juge se met en danger de commettre des injustices, lorsqu'il précipite ses sentences ou qu'il les rend, étant troublé de passion,

Traits détachés.

aussi, pour nous juger nous-mêmes avec équité, il faut que cela se fasse avec un esprit paisible et doux, et non avec indignation et trouble.

On a tiré cet extrait d'un ouvrage intitulé : l'*Esprit de saint François de Sales*, recueilli de divers écrits de Jean-Pierre Camus, évêque de Bellay, disciple et ami de saint François.

SAINT VINCENT DE PAULE.

Il naquit l'an 1576, dans le village de Poüy, près d'Acqs, aux confins des landes de Bordeaux, vers les Pyrénées. Ses parens vivoient de leur travail; ils avoient un petit héritage qu'ils faisoient valoir, et Vincent menoit paître les troupeaux de son père. Dans son enfance, lorsqu'il portoit de la farine au moulin, s'il rencontroit des pauvres, il leur en donnoit; il amassa une fois trente sous pour les donner à un pauvre. Son père le mit en pension chez les pères cordeliers d'Acqs, où il fit ses études d'une manière si distinguée, qu'à seize ans, l'avocat-général de la ville le choisit pour être instituteur de ses

enfans. Il éleva ces enfans pendant quatre ans. Au bout de ce temps, l'avocat le fit entrer dans les ordres. Lorsque Vincent fut prêtre, il forma une pension, et éleva des pensionnaires. Traits détachés.

Un gentilhomme du pays lui laissa, par testament, un legs considérable. Peu de temps après, il fit un voyage sur mer; il fut pris par des corsaires turcs; il reçut un coup de flèche dans le combat. On le mena avec les autres prisonniers pour le vendre. On a de lui une lettre dans laquelle il rend compte de cet événement : il dit qu'on les exposa dans un marché comme des animaux; que des marchands les examinèrent comme on examine des chevaux, leur faisant ouvrir la bouche pour voir leurs dents, les faisant marcher, trotter et courir. Il fut vendu à un pêcheur, et ensuite à un médecin, homme charitable. Il fut plus de deux ans esclave. Au bout de ce temps, il se sauva avec un renégat qu'il avoit converti. A son retour, on le fit curé de Clichy, près de Paris. En 1613, il fut fait précepteur des enfans d'Emmanuel de Gondi,

Traits détachés.

comte de Joigny, général des galères. Il y resta douze ans ; il institua la confrérie de la Charité pour les pauvres malades. Un gentilhomme, nommé Rougemont, jadis grand guerrier, et fameux duelliste, fut converti par lui. Cet homme étant un jour seul, à cheval, rechercha dans sa pensée si, après avoir renoncé au faste et à toute espèce de luxe, il étoit encore attaché à quelque chose de matériel, et il trouva qu'il l'étoit à son épée avec laquelle il avoit fait la guerre et soutenu plusieurs combats particuliers : aussitôt il descendit de cheval, il rompit son épée sur une pierre, et il en jeta les morceaux.

Saint Vincent fut nommé aumônier des galères, ce qui le fit aller à Marseille ; il alloit consoler les forçats, il les embrassoit, il baisoit leurs chaînes ; il adoucit l'horreur de leur situation par ses discours, son affection et ses exhortations, et il les fit traiter et nourrir mieux. De retour à Paris, il visita les criminels dans les prisons, et il fit de même adoucir leur sort. Il avoit pour ces infortunés une charité particulière,

dont il avoit donné une étonnante preuve dans sa première jeunesse, à l'imitation de saint Paulin, qui se vendit pour racheter un esclave; car, ayant un jour rencontré un forçat qui avoit été contraint d'abandonner sa femme et ses enfans dans une grande pauvreté, il se mit à sa place, obtint sa liberté, et porta assez long-temps la chaîne dont il l'avoit délivré; mais quelques personnes pieuses ayant eu connoissance de ce fait, le retirèrent des galères. Le poids énorme de la chaîne qu'il avoit portée, lui laissa pour toute sa vie une enflure considérable aux pieds. Traits détachés.

Saint Vincent établit les pères de la Mission pour instruire et prêcher dans les campagnes, et pour aller porter la lumière de l'Évangile chez les infidèles. Une femme veuve, d'une éminente vertu, madame Legras, l'aida de sa fortune et de son temps dans toutes ses bonnes œuvres. Elle voyageoit dans les provinces pour y porter des aumônes; elle prenoit chez elle des jeunes filles, qu'elle instruisoit sur la manière de soigner les malades et les petits enfans;

Traits détachés.

ensuite elle les plaçoit dans les hôpitaux fondés par saint Vincent ; elle alloit visiter ces hôpitaux, et elle consacroit à l'entretien de ces hôpitaux les trois quarts de sa fortune. C'est à ce sujet que saint Vincent, dans une de ses lettres, lui écrivoit :

« Lorsque vous êtes louée et estimée, unissez votre esprit aux mépris, aux moqueries et aux affronts que le Fils de l'homme a soufferts. Certes, un esprit vraiment humble trouve de quoi s'humilier autant dans les honneurs que dans les mépris, et fait comme l'abeille, qui compose son miel aussi bien de la rosée qui tombe sur l'absinthe, que de celle qui tombe sur la rose. J'espère que vous en userez ainsi. »

Madame Legras, qui étoit d'une très-mauvaise santé, ne craignoit point de l'affoiblir en passant presque toute sa vie avec des malades. Un jour, dans ses visites, elle s'approcha, sans le savoir, d'une fille qui avoit la peste, elle ne le sut qu'en la quittant. Voici la lettre que saint Vincent lui écrivit à ce sujet : « Je viens d'apprendre l'accident qui

est arrivé à la fille que vos gardes des pauvres ont recueillie, et comme vous l'avez visitée. Je vous avoue, mademoiselle (1), que d'abord cela m'a si fort attendri le cœur, que s'il n'eût été nuit, je fusse parti à l'heure même pour vous aller voir; mais la bonté de Dieu sur les personnes qui se donnent à lui pour le service des pauvres, me fait avoir une très-parfaite confiance en lui que vous n'en aurez point de mal. Croiriez-vous, mademoiselle, que non seulement je visitai monsieur le sous-prieur de Saint-Lazare, qui mourut de la peste, mais même que je sentis son haleine? et néanmoins, ni moi, ni nos gens qui l'assistèrent, ainsi que moi, jusqu'à la mort, n'en avons point eu de mal. Non, mademoiselle, ne craignez point, notre Seigneur veut se servir de vous pour quelque chose qui regarde sa gloire, et j'estime qu'il vous conservera pour cela. Je célèbrerai la sainte messe à votre intention. »

Traits détachés.

(1) On appeloit *mademoiselle* dans ce temps les personnes mariées qui n'étoient pas de noble extraction.

Traits détachés.

Cette prédiction fut accomplie, car madame Legras ne fut point malade, et elle vécut trente ans depuis cet événement, et malgré les fatigues prodigieuses auxquelles l'assujettissoit sa charité sans bornes.

Saint Vincent fit établir un hôpital à Marseille pour les galériens, qui jusqu'alors n'en avoient point eu.

L'Hôtel-Dieu, alors sans revenu, étoit dénué de tout; saint Vincent forma une association très-nombreuse des dames de la ville et de la cour, qui se cotisèrent et donnèrent des sommes considérables; en outre, elles prirent toutes l'engagement d'aller elles-mêmes successivement visiter et soigner les malades, ce qu'elles firent avec la charité la plus touchante. Elles élurent, parmi elles, trois principales *officières :* une supérieure, une assistante et une trésorière. Madame la présidente Goussault, jeune, belle et riche veuve, d'une angélique piété, fut la première supérieure, et saint Vincent demeura le directeur perpétuel de cette compagnie. Ces vertueuses dames n'alloient jamais

à l'Hôtel-Dieu sans y porter des rafraîchissemens aux malades et aux convalescens : à cet effet, elles louèrent une chambre près de l'Hôtel-Dieu, pour y préparer et garder les confitures, fruits, vins, bassins, plats, linges et toutes les choses nécessaires; elles y établirent des filles de la Charité pour acheter ou préparer toutes ces choses, et pour aider les dames à distribuer ces collations aux malades. Tous les jours, cinq dames alloient le matin donner des bouillons, des biscuits ou des rôties au sucre aux malades, et dans l'après-midi elles y retournoient de même pour leur porter des fruits et des confitures. Ces dames avoient des tabliers, et se séparant par les salles, elles passoient d'un lit à un autre pour donner ces alimens aux malades; elles s'entretenoient avec eux, et leur offroient toutes les consolations que peuvent donner la piété et la religion. Un tel exemple de charité donné par un si grand nombre de dames, parmi lesquelles il s'en trouvoit beaucoup de très-jeunes, fit un effet merveilleux sur tous ces malades : les plus impatiens cessèrent de

Traits détachés.

Traits détachés.

murmurer et de se plaindre, les irréligieux se convertirent, et les sœurs de charité attachées au service de l'hôpital, formées par les dames qui les instruisoient, devinrent plus douces, plus attentives et plus zélées.

Il n'y avoit point alors de maison particulière pour recueillir et pour élever les enfans trouvés ; saint Vincent conçut le projet d'en établir une. Il en parla à quelques dames de la Charité, qui d'abord en retirèrent une douzaine, qu'elles firent élever séparément sous l'inspection de madame Legras. Saint Vincent obtint de la cour douze mille francs par an pour ces infortunés; mais cette somme n'étant pas, à beaucoup près, suffisante pour secourir tous les enfans abandonnés, il assembla toutes les dames, et les engagea à faire les frais du reste. Ceci se soutint de la sorte pendant plusieurs années; mais comme la dépense alloit toujours par an au moins à quarante mille francs, les dames qui en faisoient toujours en outre une très-considérable à l'Hôtel-Dieu, se trouvèrent souvent fort embarrassées ; et

saint Vincent, qui craignit que l'entreprise ne fût abandonnée, convoqua, en 1640, toutes les dames dans une église, et fit un discours dans lequel il plaidoit la cause de ces malheureux enfans. Sa chaire étoit entourée d'une grande quantité de nourrices, qui tenoient dans leurs bras ces infortunés orphelins; tout à coup ces enfans se mirent à crier. Saint Vincent s'interrompit un moment, et reprenant aussitôt la parole : Entendez-vous, mesdames, dit-il, les gémissemens de ces innocentes petites créatures; c'est vous qu'elles implorent, vous ne résisterez point à ce cri de la nature, qui réclame votre pitié maternelle.... Vous qui fûtes mères de ces enfans, vous ne les abandonnerez point... Tout l'auditoire fondit en larmes. Toutes les dames conclurent unanimement qu'il falloit soutenir, à quelque prix que ce fût, cette entreprise de charité, et elles délibérèrent entre elles sur les moyens de la continuer et de l'assurer irrévocablement; ce qui se fit en effet. Traits détachés.

Saint Vincent étoit intimement lié

Traits détachés.

d'amitié avec le commandeur Brulard de Sillery, qui avoit été ambassadeur en Espagne et en Italie, et qui possédoit une grande fortune. Le commandeur, pénétré des vérités de la religion, renonça à la cour et à toutes ses places. En 1636, il congédia ses domestiques, auxquels il fit des pensions; il quitta son hôtel de Sillery, vendit tous ses meubles et tous ses bijoux, distribua tout cet argent aux pauvres sous la direction de saint Vincent, se réduisit à une petite pension alimentaire, et céda ses revenus aux hôpitaux rétablis ou fondés par saint Vincent; en outre, le commandeur fit plusieurs fondations particulières : il mourut aussi saintement qu'il avoit vécu, et dans les bras de saint Vincent.

Saint Vincent ayant appris, en 1639, l'état déplorable où la Lorraine étoit réduite par le malheur des guerres, résolut de la secourir : il vendit et donna tout ce qu'il possédoit, et sacrifiant cette somme, il y joignit quelques autres aumônes qu'il recueillit des dames de la Charité, inépuisables en bienfaisance.

Il chargea ses missionnaires de cet argent; ils partirent, et furent le distribuer en Lorraine. A leur retour, ils firent un tableau si frappant de la misère affreuse de cette province, que saint Vincent se promit d'employer de nouveaux efforts pour la soulager. Les paysans et la noblesse de la Lorraine souffroient également; les champs, faute de bras, étoient en friche, les châteaux étoient brûlés ou dévastés, les villages déserts, les villes même enduroient toutes les horreurs de la misère et de la famine. Saint Vincent, profondément ému de ces récits, dont les détails étoient affreux, eut encore recours aux dames de la Charité, qui donnèrent de nouvelles sommes; le saint obtint aussi de l'argent de la reine-mère; en outre, il s'adressa à des hommes pieux et riches de Paris et de la cour, ce qui forma une nouvelle association de charité. Avec toutes ces cotisations, le saint fut en état d'envoyer de nouveaux secours en Lorraine. Cette ferveur de charité dura, autant que les malheurs de cette province, c'est-à-dire dix ans, et dans cet espace de temps saint Vin-

Traits détachés.

*Traits détachés.

cent procura et envoya par ses missionnaires, à diverses époques, environ seize cent mille francs d'aumônes. On a remarqué qu'un seul frère de la Mission, pendant ces neuf ou dix années, fit cinquante-trois voyages en Lorraine, et, ce qui paroît merveilleux, c'est que presque tous ces voyages se firent au travers des armées, en des lieux remplis de soldats et de pillards, et que jamais un seul missionnaire ne fut ni volé ni fouillé; ils arrivèrent tous heureusement dans les lieux où ils alloient distribuer les aumônes. Une grande quantité des malheureux habitans de la Lorraine vint se réfugier à Paris; saint Vincent leur procura des asiles et la subsistance. Il exerça la même charité à l'égard des Écossais et des Anglais catholiques que des persécutions amenèrent à Paris, et il alloit continuellement voir ces infortunés fugitifs. En considérant tous les maux infinis produits par la guerre, son cœur fut pénétré d'une si profonde compassion, que se trouvant un jour dans le cabinet du cardinal de Richelieu, tête à tête avec ce ministre, qui

avoit pour lui beaucoup de vénération et d'amitié, il se jeta à ses pieds en s'écriant : *Monseigneur, donnez-nous la paix : ayez pitié de nous, donnez la paix à la France.* Il prononça ces paroles avec tant de sentiment, que le cardinal en fut touché, et loin de s'offenser de cette espèce de remontrance, il lui répondit qu'il desiroit aussi la paix, et qu'il travailloit à la faire. Traits détachés.

Dans ce temps, une personne bienfaisante, nommée Marie l'Huillier, voulut établir une congrégation de filles pour l'éducation des pauvres filles, ce qu'elle fit sous la direction et avec les secours de saint Vincent. Telle fut l'origine de l'utile congrégation des *filles de la Croix.*

Non content d'avoir fait tout ce qu'on a vu pour les Lorrains, saint Vincent fit à peu près les mêmes choses pour les pauvres habitans des frontières de Champagne et de Picardie, ruinés par les guerres; et durant l'espace de sept ou huit ans, il leur fit distribuer par ses missionnaires la valeur de six cents mille francs, tant en argent qu'en vivres,

Traits détachés.

vêtemens, médicamens, instrumens de labourage, grains pour ensemencer la terre, etc.

Le campement des armées aux environs de Paris ayant causé une désolation générale, la ville d'Étampes fut celle qui en ressentit davantage les funestes effets, ayant été assiégée longtemps et plusieurs fois de suite; ce qui avoit réduit les habitans et les villages circonvoisins dans un état pitoyable de langueur et de pauvreté. Pour surcroît de misère, cette malheureuse ville se trouvoit infectée par des fumiers pourris, répandus de tous côtés, dans lesquels on avoit laissé une quantité de corps morts mêlés avec des charognes de chevaux, qui exhaloient une horrible puanteur. Saint Vincent ayant appris le misérable état de cette ville et de ses environs, en fit le récit dans une assemblée des dames de la Charité, qui le secondèrent dans cette bonne œuvre avec leur bienfaisance ordinaire. La première chose dont s'occupa saint Vincent fut de faire enlever, dans des charrettes, tous les fumiers, dont la putréfaction produisoit

une maladie épidémique; on nettoya parfaitement la ville : tout cela se fit par des hommes qu'on envoya de Paris; car tout le monde, presque sans exception, étoit malade à Étampes. Ensuite on donna la sépulture aux restes des corps morts trouvés dans les fumiers; on fit parfumer les rues et toutes les maisons de la ville, et l'on établit une distribution de potages qui se fit dans la ville et dans les villages adjacens, deux fois par jour. Les missionnaires de saint Vincent furent chargés de ce soin, dont ils s'acquittèrent tant que durèrent la disette et les maladies. Traits détachés.

Dans l'année 1653, saint Vincent établit à Paris un nouvel hôpital, celui des pauvres vieillards : il fut aidé dans cette bonne action par un riche bourgeois qui fournit presque tous les fonds. On acheta et l'on meubla deux maisons, l'une pour vingt hommes, et l'autre pour vingt femmes. Toutes les personnes pieuses vinrent visiter ce petit hôpital, et furent si édifiées de l'ordre, de l'union et du bonheur qui régnoient parmi ces vieillards, qu'elles eurent l'idée de

Traits détachés.

former un hôpital général. S. Vincent fit le plan de ce grand établissement : les dames sacrifiant tout à ce dessein, donnèrent des sommes immenses ; l'une d'elles donna cinquante mille francs à la fois ; une autre assura seule une rente foncière de mille écus ; en outre, elles firent des quêtes à la cour et à la ville, elles intéressèrent à cette entreprise la France entière. Toutes les femmes de Paris travaillèrent à faire des chemises pour les pauvres ; elles en firent dix mille. Le roi donna la maison et tous les enclos de la Salpêtrière, et saint Vincent y ajouta le château de Bicêtre, qu'il avoit possédé, pour ses enfans-trouvés, que l'on transféra ailleurs, et l'hôpital général fut fondé.

Outre ces prodigieux établissemens, saint Vincent en fonda beaucoup d'autres dans les provinces et les pays étrangers, par ses congrégations, ses missionnaires et les secours particuliers de ses amis, entre autres ceux du commandeur de Sillery ; et c'est à lui, comme on l'a vu, et à la piété sublime des dames de la Charité, que l'on doit la fondation

de tous les hôpitaux de Paris, et l'institution perfectionnée des respectables sœurs grises. Passant un jour dans le faubourg Saint-Martin, saint Vincent vit six ou sept soldats qui, le sabre à la main, poursuivoit un pauvre artisan pour le tuer: tout le monde effrayé fuyoit devant ces furieux; mais saint Vincent se précipita au milieu d'eux, et fit un bouclier de son corps au malheureux artisan qui étoit déjà blessé: les soldats étonnés s'arrêtèrent; malgré leur fureur ils respectèrent un prêtre, et ce respect sauva la vie d'un homme. L'artisan s'échappa, et les soldats promirent de ne le plus poursuivre. Traits détachés

Ce héros du christianisme et de l'humanité mourut le lundi 27 septembre 1660. Sa mort fut aussi sainte, aussi belle que sa vie. Il a laissé des lettres et plusieurs écrits, entre autres des règlemens pour les sœurs de la Charité, qui sont admirables d'un bout à l'autre; en voici un article:

« Les sœurs de Charité ne recevront aucun présent, tant petit soit-il, des pauvres et malades qu'elles assistent, se

Traits détachés. gardant bien de penser qu'ils leur soient obligés pour le service qu'elles leur rendent, vu qu'au contraire elles leur en doivent de reste, puisque, pour une petite aumône qu'elles font, non de leurs biens propres, mais seulement de leurs soins, elles se font des amis dans le ciel, qui les recevront un jour dans les tabernacles éternels, etc. »

La religion peut seule donner un tel désintéressement; elle seule peut proposer un tel but et promettre une semblable récompense.

Saint Vincent, recommandant un jour aux prières de sa communauté ces pieuses filles, dit les paroles suivantes : « Je recommande à vos prières les filles de la Charité que nous avons envoyées à Calais pour assister les pauvres soldats blessés : de quatre qu'elles étoient il y en a deux décédées, qui étoient des plus fortes et des plus robustes de leur compagnie, et voilà qu'elles ont succombé sous le faix! Imaginez-vous, messieurs, ce que c'est que quatre pauvres filles à l'entour de cinq ou six cents soldats blessés ou malades, et toujours des maladies con-

tagieuses. En vérité, messieurs, cela est touchant! N'est-ce pas une action de grand mérite devant Dieu, que des filles s'en aillent avec tant de courage et de résolution parmi des soldats, qu'elles aillent s'exposer à de si grands travaux, à de fâcheuses maladies, et enfin à la mort, pour ces gens qui se sont exposés aux périls de la guerre pour le bien de l'état? Nous voyons donc combien ces pauvres filles sont pleines de zèle pour la gloire de Dieu, et, par conséquent, pour l'assistance du prochain. La reine nous a fait l'honneur de nous écrire, pour nous mander d'en envoyer d'autres à Calais, afin d'assister ces pauvres soldats; et voilà que quatre s'en vont partir aujourd'hui. Une d'entre elles, âgée d'environ cinquante ans, me vint trouver vendredi dernier à l'Hôtel-Dieu, où j'étois, pour me dire qu'elle avoit appris que deux de ses sœurs étoient mortes à Calais; et qu'elle venoit s'offrir à moi pour y être envoyée à leur place, si je le trouvois bon. Voyez, messieurs, le courage de ces filles à s'offrir de la sorte comme des victimes

Traits détachés.

Traits détachés.

pour l'amour de Jésus-Christ! Cela n'est-il pas admirable? Pour moi, je ne sais que dire à cela, sinon que ces filles seront nos juges au jour du jugement; oui, elles seront nos juges, si nous ne sommes disposés comme elles à exposer notre vie pour Dieu. »

Telles furent les mœurs de ce siècle religieux, et tels sont les fruits de la religion. Tout a bien changé depuis; d'autres principes ont produit une autre morale : on peut juger de l'utilité de cette nouvelle morale par les mœurs actuelles. Les sœurs de la Charité ont conservé la piété de leur sublime fondateur, et elles ont constamment donné de nos jours l'exemple de toutes les vertus qui honorent le plus l'humanité. Elles furent chassées de la France en 1793. (*Vie de saint Vincent*, par Louis Abeli, évêque de Rhodès, un vol. in-4°.)

SAINT LÉON, PAPE,

l'an de J.-C. 455. (1)

Genseric, roi des Vandales, arriva devant Rome, qui étoit sans défense, avec intention d'en exterminer les malheureux habitans. Le pape saint Léon, au lieu de fuir, eut le courage d'aller au-devant du barbare, et obtint, par son éloquence noble et touchante, qu'il se contentât du pillage, et défendit les incendies, les meurtres et les supplices. Trait détaché.

Ce fut ce digne pape, saint Léon, qui ordonna que les vierges ne recevroient point la bénédiction solennelle avec le voile avant l'age de quarante ans. (*Hist. Eccles.*, tome VI.)

---

(1) Ce fut sous le pontificat de Grégoire VII que le nom de pape fut attribué au seul évêque de Rome; jusque là il avoit été donné à tous les patriarches. Grégoire VII mourut l'an 183. On compte depuis saint Pierre inclusivement, jusqu'à cette année 1801, deux cent-quarante-neuf papes. Par une bulle du 10 juin 1630, le pape Urbain VIII donna le titre d'éminence aux cardinaux.

SAINT GRÉGOIRE, PAPE,

l'an de J.-C. 591.

Traits détachés.

Le pape saint Grégoire possédoit au degré le plus éminent les vertus qui caractérisent particulièrement un vrai chrétien : pénétré de la lecture de l'Évangile, il étoit indulgent, compatissant et charitable.

Un pauvre ayant été trouvé mort dans un coin de rue écartée, saint Grégoire s'imposa lui-même une sévère pénitence, se regardant en quelque manière coupable de cette *mort, par un défaut de vigilance et de police.*

Un Juif, nommé Joseph, se plaignit à saint Grégoire, de Pierre, évêque de Terracine, qui, après avoir chassé les Juifs d'un lieu où ils avoient coutume de s'assembler, et permis qu'ils s'assemblassent dans un autre, vouloit encore les en chasser. « S'il est ainsi, dit saint Grégoire, écrivant à l'évêque, nous voulons que vous fassiez cesser ces plaintes; car c'est par la douceur, la bonté, les exhortations, qu'il faut appeler les

infidèles à la religion chrétienne, et non les en éloigner par les menaces et la terreur. (1) » Traits détachés.

Les Juifs de Cagliari, métropole de Sardaigne, vinrent à Rome se plaindre, en 598, qu'un d'entre eux, nommé Pierre, qui s'étoit fait chrétien, le lendemain de son baptême s'étoit emparé de leur synagogue par violence, et y avoit mis une image de la sainte Vierge et une croix : saint Grégoire en écrivit à Janvier, évêque de Cagliari, le louant de ce qu'il n'avoit point consenti à cette violence, et l'exhortant à faire ôter l'image et la croix avec la vénération qui leur est due, et rétablir les choses comme auparavant. « Car, ajoute-t-il, comme les lois ne permettent pas aux Juifs de bâtir de nouvelles synagogues, aussi leur

(1) Saint Ambroise refusoit de communiquer avec ceux qui poursuivoient la mort des hérétiques; ainsi il pensoit donc que cette espèce de zèle sanguinaire souilloit ceux qui s'y livroient. Saint Augustin, animé du même esprit de tolérance, en travaillant à la réunion des Donatistes, ne faisoit point difficulté de conférer avec eux, ou de leur écrire. (*Hist. Eccles. tom.* IV *et* V.)

Traits détachés.

permettent-elles de posséder sans trouble les anciennes. Il faut user avec eux d'une telle modération qu'ils ne nous résistent pas; mais il ne faut pas les amener malgré eux, puisqu'il est écrit : Je vous offrirai un sacrifice volontaire. »

Saint Grégoire (1) connut les charmes de l'amitié. Il eut pour ami intime le diacre Pierre.

Les saints se sont toujours livrés aux tendres sentimens de la nature avec plus de force que les autres hommes. Saint Nil, en embrassant son fils, qui revenoit d'esclavage, s'évanouit, et fut longtemps sans connoissance. Ils ont même tous éprouvé l'amitié avec une chaleur inconnue aux hommes moins parfaits. S. Augustin aimoit saint Alype avec la plus vive tendresse; saint Siméon Stylite, Antoine, son disciple; saint Aphraate, Anthémius; saint Fulgens, Félix : ce dernier exposa sa vie pour sauver celle de saint Fulgens. On en pourroit citer

(1) Saint Grégoire fut le premier pape qui prit le titre de *serviteur des serviteurs de Dieu.* (*Anecdotes ecclésiastiques*, de Giannone.)

un nombre infini, car presque tous les saints ont eu un ami intime. (*Voyez Hist. Ecclésiast.*) Traits détachés.

SAINT ZACHARIE, PAPE,

l'an 747.

Le pape Zacharie apprenant que Rachis, roi des Lombards, assiégeoit Pérouse, alla le trouver, et lui parla avec une éloquence si forte et si pathétique, qu'il lui persuada de lever le siége. Cette entrevue inspira tellement à Rachis l'amour des choses célestes, que, peu de jours après, il renonça à la dignité royale, vint à Rome, reçut l'habit monastique de la main du pape Zacharie, et se retira au mont Cassin, où il finit ses jours.

L'antiquité offre une foule de grands philosophes et d'hommes doués d'une admirable éloquence; mais aucun d'eux n'eut à se vanter d'avoir produit, par le talent de la parole, un miracle comparable à celui qu'on vient de citer. Cependant Démosthènes et Cicéron étoient certainement plus éloquens que Zacha-

Traits détachés.

rie : pourquoi donc ce dernier, et tant d'autres saints, les ont-ils surpassés par les effets? L'esprit seul ne peut résoudre cette difficulté, qui n'en est point une pour le cœur humble et sensible, persuadé du pouvoir sans bornes du Créateur de toutes choses, et pénétré de l'amour qu'il lui doit.

Zacharie fut, à tous égards, un grand pape; il racheta un nombre infini de captifs, répara beaucoup de monumens publics, et en érigea plusieurs. (*Hist. Eccles.*, tome IX.)

NICOLAS V.

Le pape Nicolas V écrivit à Constantin, empereur de Constantinople, pour l'exhorter à renoncer au schisme. Cette lettre est fameuse par la prophétie qu'elle contient; la voici :

« Selon la parole de l'Évangile, on attendra encore trois ans que le figuier qu'on a cultivé porte du fruit : si dans ce temps il n'en porte point, l'arbre sera coupé jusqu'à la racine, et la nation grecque exterminée. »

Cette lettre fut écrite en 1451 de J.-C.,

et, trois ans après, Constantinople fut prise d'assaut par les Turcs. (*Histoire des papes, en trois volumes.*) Traits détachés.

LE PAPE ADRIEN VI, élu en 1522.

Ce pape, qui se distingua sur-tout par son désintéressement et sa modération, ne fut point aimé des Romains, parce qu'il succédoit à Léon X, qui, par sa magnificence et son goût pour les arts, mérita les éloges de tous les gens de lettres, et sut attirer le respect du peuple par le faste même dont cette classe inconséquente et aveugle étoit la victime. Un prince qui ne sait protéger les arts et récompenser les talens qu'en accablant ses peuples d'impôts, manque également d'humanité et de génie; il ne brillera que d'un faux éclat, et n'obtiendra qu'une réputation passagère, que l'examen sévère et juste de la raison doit détruire sans retour : il n'y a point de véritable gloire pour celui qui néglige le devoir principal de son état; un souverain qui ne rend pas ses sujets heureux, quelques brillantes qualités qu'il puisse avoir d'ailleurs, ne mérite pas plus d'estime que

Traits détachés.

le guerrier qui manque de bravoure Adrien connoissoit la vérité de ces principes, et ne s'en écarta jamais : il fu d'autant plus grand, que la fausse grandeur de son prédécesseur ne put l'éblouir; et malgré les éloges prodigués à sa mémoire, il eut le courage de se former un plan de conduite absolument différent. Après son couronnement, il montra son éloignement pour le faste, en défendant les arcs de triomphe que les Romains avoient coutume de faire dans ces circonstances, et en fit interrompre un déjà fort avancé, et qui auroit coûté plus de cinq cents ducats d'or. La première chose dont il s'occupa, fut de réformer les mœurs du clergé, et de rétablir la discipline ecclésiastique; ensuite il s'appliqua particulièrement à empêcher les abus de la prédication des indulgences et de leur multiplication. Il défendit qu'on vendît les charges et les offices de la cour romaine, comme on avoit fait sous son prédécesseur, qui avoit autorisé cette vénalité. Il modéra les taxes, abolit les coadjutoreries, et n'accorda des graces et des bénéfices

qu'aux personnes dignes de les obtenir par leurs mœurs et leur mérite. Son neveu lui ayant fait demander un bénéfice considérable, Adrien le refusa, en disant qu'à l'avenir on donneroit les hommes aux bénéfices, et non les bénéfices aux hommes. Il sut en même temps soutenir les droits légitimes de l'Eglise romaine, et renoncer à ceux qui n'étoient pas fondés sur la justice. C'est ainsi qu'il recouvra Rimini, dont Sigismond et Pandolfe Malatesta s'étoient emparés, et qu'il leva les censures dont Léon x avoit frappé le duc d'Urbin et Alphonse d'Est, duc de Ferrare. Il dédaignoit la magnificence et méprisoit la prodigalité; mais il aimoit à donner, et il étoit trop éclairé pour ne pas savoir que, sans une extrême économie, un prince, sur-tout, ne peut jamais être véritablement bienfaisant. Enfin il fut pape sans ambition, vertueux sans prétendre à la gloire, et assez supérieur aux hommes qu'il gouverna pour ne pas desirer leurs éloges, en faisant tout ce qui le rendoit digne de les obtenir. Il composa plusieurs ouvrages avant d'être pape,

Traits détachés.

Traits détachés.

entre autres, un Commentaire sur le quatrième livre des Sentences; il le fit réimprimer étant pape, sans y rien changer, pas même cette maxime : *Qu'un pape n'est point infaillible, et qu'il peut errer, même dans les questions qui appartiennent à la foi.* Ce digne pontife, aussi recommandable par sa haute piété que par son esprit et sa profonde sagesse, mourut en 1525, âgé de 64 ans, après un an, huit mois et six jours de pontificat. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre, sous une tombe sans ornemens, avec cette épitaphe, qu'on jugea convenable au mépris qu'il témoigna pour les grandeurs.

« Ici repose Adrien VI, qui n'estima « rien de plus malheureux pour lui dans « toute sa vie que de commander. »

Adrien méritoit une épitaphe qui eût mieux honoré sa mémoire; mais celle-ci, telle qu'elle est, le distingue assez des autres papes, qui, en général, n'ont pas montré d'aversion pour le commandement et l'autorité. (*Hist. Ecclésiast.*, tome XXVI.)

LE PAPE SIXTE V, élu en 1585.

Il étoit né de parens très-pauvres, dans un village de la Marche d'Ancône, appelé les *Grottes*, près du château de Montalte. Son père étoit vigneron, et le donna à un laboureur du pays pour garder ses troupeaux. Cet enfant, destiné à une si grande fortune, s'appeloit alors Félix. Un jour qu'il gardoit ses moutons, il rencontra un cordelier qui alloit prêcher le carême à Ascoli, et qui étoit égaré de son chemin; il courut à lui, et voulut, presque malgré lui, l'accompagner jusqu'à la ville. Le père le présenta au gardien de son couvent, qui, charmé de sa vivacité et de son esprit, lui donna l'habit de frère convers. Félix fit de si grands progrès dans l'étude, qu'il fut promptement admis au noviciat, et fut reçu religieux profès en 1534. Il prêcha avec beaucoup de réputation, et enseigna la théologie en différens endroits. Tourmenté par la jalousie de ses confrères, il trouva le moyen d'accompagner le cardinal Buoncompagno, légat en Es-

Traits détachés.

Traits détachés.

pagne. Le cardinal Alexandrin, élu pape, après la mort de Pie IV, appelé le père Félix à Rome, et le fit d'abord général de son ordre, ensuite évêque de Sainte-Agathe, et enfin cardinal, sous le nom de Montalto. Aussitôt qu'il fut élu pape, il jeta au milieu de la salle le bâton sur lequel il s'appuyoit, et parut très-ferme sur ses jambes et très-droit, au grand étonnement de ceux qui venoient de l'élire, et qui s'étoient flattés de n'avoir donné le pontificat qu'à un vieillard infirme et foible, que chacun d'eux en secret espéroit conduire et gouverner. Il donnoit la bénédiction en sortant du conclave avec tant de grace et de légèreté, et paroissoit si singulièrement changé et rajeuni, que le peuple ne pouvoit le reconnoître, et se persuader que ce pape si leste et si vert, fût ce vieux cardinal Montalte, qu'il avoit vu si courbé et si décrépit. Sixte, sans aucune pudeur, triomphoit gaiement du succès de son hypocrisie. Le cardinal Médicis, le félicitant, avec ironie, sur sa santé, bien différente de celle dont il jouissoit étant cardinal :

« Je cherchois alors, dit Sixte en riant, les clés du paradis; et, pour les mieux trouver, je me courbois et je baissois la tête; mais depuis qu'elles sont entre mes mains, je ne regarde que le ciel, n'ayant plus besoin des choses de la terre. » C'est ainsi que Sixte, par des plaisanteries sans doute peu goûtées des cardinaux, se divertissoit à leurs dépens, et, contre l'ordinaire des grands politiques, avouoit ses finesses et s'en glorifioit hautement. Il n'eut pas un caractère estimable; mais, à quelques égards, il mérita les éloges de son siècle et de la postérité. Il établit une excellente police dans Rome et aux environs, se déclara ennemi du vice et protecteur de la vertu, qu'il sut connoître et récompenser. Il protégeoit les lettres et les cultivoit. Il fut un des plus adroits politiques de son temps. Cependant, malgré tant de qualités brillantes, l'histoire ne le place point au rang des grands hommes; c'est qu'il n'eut ni le génie, ni la droiture qui peuvent seuls subjuguer l'estime et l'admiration, et qu'il n'eut que les talens et les inclinations des es-

Traits détachés.

Traits détachés.

prits médiocres et des petites ames, de la subtilité et le goût de l'intrigue.

Sixte fit transporter le corps de Pie V dans l'église de Sainte-Marie Majeure, lui éleva un superbe tombeau, et donna ainsi au public une marque authentique de sa reconnoissance pour tous les bienfaits qu'il en avoit reçus.

On répandit plusieurs libelles dans Rome contre Élisabeth; Sixte fit punir sévèrement les auteurs de ces basses insultes, et dit qu'Élisabeth, quoique ennemie de l'église, et hérétique, méritoit par son rang un respect et des égards dont la haine ne pouvoit jamais dispenser.

Il fit bâtir au Vatican une superbe bibliothèque, et établit une très-belle imprimerie destinée à faire des éditions exactes et correctes de beaucoup d'ouvrages altérés et corrompus par la mauvaise foi des hérétiques et par la négligence ou l'ignorance des catholiques (1). (*Histoire Ecclésiast.*, tom. XXXVI.)

(1) Sixte mourut en 1590.

BENOÎT XIV.

Le conclave où Lambertini, sous le nom de Benoît XIV, fut élu, dura très-long-temps. Benoît dit aux cardinaux : « Eh ! pourquoi nous consumer ici en discussion? Voulez-vous un saint? nommez Gotti; un politique? Aldobrandi; un bon homme? prenez-moi. » Il fut élu. Il succéda à Clément XII, et Clément XIII lui succéda. Benoît XIV fut un grand pape et un homme de beaucoup d'esprit. On cite de lui une infinité de bons mots (1). (*Histoire des Papes*, en trois volumes.)

Traits détachés.

(1) Benoît XIV mourut en 1758.

LA CHINE.

TRAITS DÉTACHÉS.

La Chine. Traits détachés.

L'EMPIRE de la Chine est borné, à l'orient, par la mer Orientale; au nord, par la grande muraille; au sud, par la mer des Indes, les royaumes de Tonquin et de la Cochinchine; à l'ouest, par de hautes montagnes et par un immense désert sablonneux qui la séparent de la Tartarie occidentale, du Thibet, etc.

La circonférence de la Chine est de dix-neuf cents lieues. Les Chinois ne comptent pas leurs longues périodes par siècles, mais par *kiasées*, ou cycles de soixante ans. Tanar, un des principaux ministres d'Hoam-ti, en fut l'inventeur. On fixe la quatrième époque de la chronologie chinoise au règne de Fo-hi, 2357 ans avant J.-C. (1). C'est au règne d'Hoam-ti

(2) Qu, suivant Moréri, 1952 avant Jésus-Christ.

que les Chinois rapportent la découverte de la plupart de leurs arts. (*Hist. de Yu le Grand*, par M. Leclerc, 1 vol. in-4°.) La Chine. Traits détachés.

FO-HI.

Fo-hi, fondateur de l'empire chinois, 2952 ans avant J.-C., établit des lois fit un livre d'astrologie, inventa la musique, et choisit un dragon pour symbole de la nation chinoise, que les empereurs prirent ensuite pour leurs armes. Hoam-ti (1), qui vint depuis, est nom-

(1) Hoam-ti ou Hoang-ti, desira que Siling-chi son épouse contribuât au bonheur de ses peuples; il la chargea d'examiner les vers à soie, et d'essayer a rendre leur duvet utile. Siling-chi fit ramasser une grande quantité de ces insectes, qu'elle voulut nourrir elle-même. Après bien des soins et des peines, elle trouva non seulement la façon de les élever, mais encore la manière d'en dévider la soie et de s'en servir; c'est depuis ce temps-là qu'on en nourrit en Chine, où ils sont d'un très-grand produit. L'impératrice Siling-chi réussit si bien à découvrir les différens usages de la soie, qu'elle en fit faire des étoffes d'une grande beauté; et sur plusieurs elle broda elle-même des fleurs et des oiseaux : les habits, jusque là,

La Chine. Traits détachés.

mé par quelques-uns fondateur de la monarchie, parce qu'il rendit cet état florissant.

Les femmes chinoises mènent une vie très-retirée; elles ne vont dans les rues, comme en France, que dans la province de Junnan. Toute la noblesse, à la Chine, vient des sciences, sans avoir égard à la naissance, excepté dans les familles royales; et plus un homme est docte, plus il est avancé aux honneurs et aux dignités.

Confucius, ce fameux philosophe chinois, naquit 561 ans avant J.-C., dans le royaume de Lú, qui est à présent la province de Xantung. Il étoit d'une famille illustre, et son père, Xoleamhe, avoit une charge considérable dans le royaume de Sum. Dès sa jeunesse, il s'acquit beaucoup de réputation par son génie; il fut fait mandarin et employé dans le gouvernement du royaume de Lu. Le désordre se glissa dans la cour du prince, à l'occasion de plusieurs belles

---

n'avoient été que de peaux. (*Nouvelle histoire générale de la Chine*, par M. l'abbé Grosier,)

filles que le roi de Xi envoya au roi de Lu, pour l'efféminer par cet artifice, et lui faire quitter le soin de son royaume. Confucius, voyant que le roi n'écoutoit plus ses conseils, se défit de sa charge, quitta la cour, et se retira dans le royaume de Sum. Il fit profession publique d'enseigner la philosophie morale; il eut plus de trois mille disciples, dont il y en eut soixante-douze qui surpassèrent les autres en science et en vertu, et pour qui les Chinois ont encore à présent une vénération particulière. Confucius divisa sa doctrine en quatre parties, et ses disciples en un pareil nombre de classes. Le premier ordre étoit de ceux qui s'étudioient à acquérir les vertus morales; le second, de ceux qui apprenoient l'art de raisonner et l'éloquence : dans la troisième classe, on traitoit du gouvernement de l'état et du devoir des magistrats; dans la quatrième, on discouroit sur tout ce qui regarde les mœurs. Confucius avoit une extrême modestie; il déclaroit hautement qu'il n'étoit pas l'inventeur de sa doctrine, mais qu'il l'avoit tirée de

La Chine, 3 traits détachés.

La Chine. Traits détachés.

ses prédécesseurs, et principalement des rois Yao et Xun, qui l'avoient précédé de plus de quinze cents ans. Confucius fut enterré dans le royaume de Lu, où il étoit retourné avec ses disciples, proche de la ville de Kio-fu, sur le bord de la rivière Su. Son tombeau est dans l'académie même où il faisoit ses leçons, lequel est fermé de murailles, comme un bourg. Depuis plus de deux mille ans, ce philosophe a toujours été en grande considération dans la Chine; et personne n'est élevé à la qualité de mandarin et aux charges de la robe, qu'après avoir été reçu docteur dans la science de Confucius. Dans toutes les villes, il y a des palais qui lui sont consacrés; et lorsqu'un des officiers de robe passe devant, il descend de son palanquin, et fait quelques pas à pied pour rendre honneur à sa mémoire. Sur le frontispice de ces palais on voit son éloge écrit en lettres d'or, avec ces titres : *Au grand maître, à l'illustre, au sage roi des lettres.* Dans tous ces éloges, les Chinois n'emploient jamais celui d'Yun, qui est un nom destiné aux idoles; par où ils

donnent à connoître que la doctrine de Confucius condamnoit l'idolâtrie. Ceux de la race de Confucius sont mandarins nés, et ont un privilége qui ne leur est commun qu'avec les princes du sang, qui est de ne payer aucun tribut à l'empereur. Outre cela, tous ceux qui reçoivent le titre de docteur, doivent faire un présent aux mandarins de la race de Confucius (1). (*Diction. de* MORÉRI.)

La Chine. Traité détaché.

Les missionnaires envoyés à la Chine y eurent d'abord de grands succès, mais on négligea trop en Europe de leur accorder les secours qui leur étoient nécessaires, et ils eurent aussi à se reprocher de leur côté beaucoup d'indiscrétion nuisible à l'établissement du christianisme. La prédication de l'Évangile excita d'abord à la Chine et au Japon l'enthousiasme que des vérités sublimes inspireront toujours à des hommes dénués

(1) Voici une des plus belles maximes de Confucius : « Lorsque tu rends hommage à quelqu'un, fais que tes soumissions soient proportionnées à ce que tu lui dois : il y a de la grossièreté et de l'orgueil à n'en pas faire assez ; mais il y a de la bassesse et de l'hypocrisie à en faire trop. »

La Chine. Traits détachés.

de défiance et de crainte. Ce livre divin subjuguera éternellement l'admiration du genre humain, quand ceux qui l'expliqueront auront les qualités des premiers apôtres.

Quel plus beau projet peut-on former que celui de communiquer aux nations les plus éloignées la connoissance de la vraie religion et des vertus dont la raison naturelle ne peut donner qu'une imparfaite idée? Mais plus ce projet est bienfaisant et grand, plus il exige de prudence et de précautions. Il faudroit, avant de l'exécuter, en méditer long-temps le plan, et s'occuper sur-tout, avec une attention scrupuleuse, du choix important des missionnaires.

YAO ET XUN (1)

Yao, huitième empereur de la Chine, en est regardé comme le premier législateur. Il ne se borna pas à faire le bonheur de ses sujets pendant sa vie; il n'eut

(1) *Xun*, dans le voyage de lord Macartney, est appelé *Chun*.

égard qu'aux intérêts de son peuple. La Chine. Traits détachés.
« Je connois mon fils, disoit-il; sous de beaux dehors, il cache des vices qui ne sont que trop réels : les liens du sang n'ont rien de plus fort que l'affection qui lie le monarque aux sujets. »

Un laboureur, nommé Xun, passoit pour l'homme le plus vertueux de la Chine; Yao le fit venir, eut un long entretien avec lui, et, pour éprouver ses talens, lui confia le gouvernement d'une province. Xun s'y conduisit avec tant de sagesse, que l'empereur le fit son gendre et l'associa à l'empire. Les deux collègues règnèrent vingt-huit ans ensemble dans une parfaite union. Après la mort d'Yao, Xun régna seul avec la même gloire; il adopta Yu, qui lui succéda, et qui fut aussi un très-grand prince. (*Yu le grand et Confucius, Hist. chin.*, par M. Leclerc.)

L'EMPEREUR YU.

Un préfet, qui étoit du conseil de l'empereur Yu, lui présentoit souvent des placets, soit pour lui remontrer ses devoirs, soit pour lui découvrir quelque

La Chine. Traits détachés.

abus. Un jour, l'empereur fatigué de tant de remontrances, déchira le placet; le préfet en ramassa les morceaux et se retira chez lui. Le lendemain, l'impératrice fit sentir à l'empereur la faute qu'il avoit faite: il s'en repentit, envoya chercher le préfet, qui rapporta le placet, dont il avoit rassemblé les morceaux. L'empereur le lut; il apprit qu'un général abusoit de sa confiance par des vexations affreuses; il embrassa le préfet, punit le coupable, et remédia au mal. Yao adopta Xun, et Xun adopta Yu. Ces trois empereurs furent des princes parfaits. (*Même Histoire.*)

Yu fut le prince le plus humain dont l'histoire chinoise fasse mention. Un jour ayant aperçu un homme que l'on conduisoit au supplice, il ne put retenir ses larmes; il descendit de son char, et voulut interroger le criminel. On lui dit que ce criminel étoit un scélérat indigne de compassion: « C'est là ce qui m'afflige, répondit l'empereur; j'ai vécu sous les beaux règnes d'Yao et de Chun, je n'ai pas ouï dire qu'il y eût alors de tels coupables. Les hommes se modèlent

sur ceux qui les gouvernent : les sujets d'Yao et de Chun étoient vertueux, parce qu'Yao et Chun l'étoient aussi ; mais à présent qu'il y a des méchans dans l'empire, n'est-ce pas peut-être parce que moi-même je suis méchant ? » La Chine. Traits détachés.

On commença à faire du vin de riz sous le règne de Yu ; mais ce prince en bannit l'inventeur et en défendit l'usage. (*Voyage de* lord MACARTNEY, tom. I.)

MIN ET CHAO-KANG,
2119 ans avant l'ère chrétienne.

Han-Tsou usurpa l'empire après avoir fait périr la famille impériale, à l'exception de l'impératrice Min, qui, près d'accoucher, se sauva à Yuang, où elle donna le jour à un fils qu'elle nomma Chao-Kang, qu'elle éleva secrètement, ayant pris elle-même la précaution de changer de nom. Ce ne fut que huit ans après, que le bruit se répandit que l'empereur Ti-Siang avoit laissé un fils. Han-Tsou, sur les indices qu'on lui donna, envoya des gens pour le chercher. L'impératrice Min fut avertie des recherches que faisoit le tyran pour

La Chine. Traits détachés.

perdre son fils : effrayée du danger qui le menaçoit, elle l'habilla en pâtre, et l'envoya dans les montagnes, où il vécut plusieurs années dans la misère et dans la crainte, inconnu à tout le monde, excepté à sa mère. L'usurpateur enfin découvrit la retraite du jeune prince, il expédia de nouveaux ordres contre lui ; mais l'impératrice, prévenue encore, déguisa son fils une seconde fois, et le fit entrer en qualité de domestique chez le gouverneur de Yu, qui avoit autrefois donné les plus grandes marques d'attachement au dernier empereur ; mais l'impératrice défendit à son fils de lui révéler son secret, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé les moyens d'éprouver sa fidélité. Cependant ce gouverneur, qui s'appeloit Mi, distingua bientôt son nouveau domestique de tous les autres. Intéressé par sa jeunesse, et frappé de la noblesse de sa figure et de ses manières, il l'examina d'abord avec surprise, et ensuite avec curiosité ; il lui fit quelques questions, auxquelles le jeune prince répondit avec un embarras qui redoubla les soupçons de Mi. Enfin, au

bout d'un an, le gouverneur, voulant absolument pénétrer ce mystère, fit venir Chao-Kang dans son cabinet, et le conjura de lui ouvrir son cœur : Car, ajouta-t-il, j'ai facilement démêlé que vous n'êtes point né pour l'état obscur et bas dans lequel vous êtes. » Il est cependant vrai, répondit le prince, que je suis né dans la misère : je ne reçus du ciel qu'un seul bien, mais un bien qui vaut tous les autres, une mère tendre et vertueuse, et qui sut m'apprendre à supporter sans murmure le malheur et la pauvreté. « Et cette mère, reprit le gouverneur avec émotion, cette mère, heureuse d'avoir un fils tel que vous, où est-elle ?... quel est son nom ? A cette question, Chao-Kang rougit et baissa les yeux. Alors Mi, dont l'intérêt croissoit avec l'étonnement, redoubla ses instances, et Chao-Kang levant sur lui un regard timide et doux, dit, en soupirant : Voudriez-vous me tromper ? dois-je encore vous craindre ? celui qui sait inspirer la confiance pourroit-il la trahir. A ces mots, le gouverneur l'interrompit, et par les sermens les plus

La Chine. Traits détachés.

solennels, l'assura de sa discrétion; et Chao-Kang, vivement touché, sans hésiter davantage, lui fit l'aveu de son sort. A peine avoit-il achevé cette déclaration, que le gouverneur tomba à ses pieds en fondant en larmes, et tenant ses genoux embrassés: « Ah! seigneur, ô mon maître, s'écria-t-il; quoi! depuis un an je vous vois et vous méconnois!... Ah! deviez-vous, en daignant choisir cette maison pour asile, vous cacher à mes yeux sous ce vil déguisement? pouviez-vous douter de ma foi?... Parlez, seigneur, que me prescrivez-vous? ma fortune, mon bras, ma vie, tout ce que je possède enfin est à vous.... » Ce discours fit éprouver au jeune prince combien le sentiment de la reconnoissance est doux pour un cœur dont la pureté n'a point encore été altérée; il embrassa tendrement le gouverneur, en laissant couler des larmes de joie et d'attendrissement, et le conjura de faire savoir à l'impératrice tout ce qui venoit de se passer entre eux, ne voulant, dit-il, prendre aucun parti sans les conseils de sa mère. Mi aussitôt se déguisa, et alla

trouver l'impératrice, qui fut d'abord vivement effrayée en apprenant qu'il étoit le maître du secret de son fils; mais une ame véritablement grande ne peut garder long-temps une défiance injuste. Mi parvint sans peine à dissiper les soupçons de l'impératrice; ils consultèrent ensemble sur les précautions qu'il falloit prendre contre l'usurpateur, s'arrêtèrent au plan de conduite que leur prescrivoient la prudence et les circonstances actuelles. La Chine. Traits détachés.

Mi envoya le prince à Lo-Fen, où il avoit acheté des terres; il lui donna cinq cents hommes, tant pour labourer ses terres que pour le servir. Il lui offrit ensuite ses deux filles en mariage, comme des gages de sa fidélité, et Chao-Kang en effet les épousa.

Chao-Kang retiré à Lo-Fen, dans un endroit pour ainsi dire désert, profitoit de sa solitude en formant son esprit par l'étude et la méditation, et en s'essayant dans le grand art de bien gouverner. Chaque exercice avoit son temps marqué : tantôt il accoutumoit ses gens à la fatigue par des chasses ou des courses

La Chine. Traits détachés.

laborieuses, tantôt il se renfermoit avec les plus sages, pour conférer avec eux sur différens points de morale et d'administration; une autre partie de la journée étoit consacrée à des audiences publiques et aux exercices militaires. Le succès couronna si bien les vues de Chao Kang, qu'au bout de quelques années le petit pays de Lo-Fen, n'étoit plus reconnoissable: on n'y voyoit plus ni disputes ni querelles; l'ordre, l'union et le bonheur, y régnoient par-tout également. La réputation du jeune seigneur de Lo-Fen lui acquit bientôt l'estime et l'admiration de tous ses voisins; l'éloge de ses vertus parvint jusqu'à la cour du tyran, et l'usurpateur lui-même donna des louanges à sa conduite.

Cependant Mi, toujours attentif aux intérêts de Chao-Kang, voyant tout suffisamment préparé pour une heureuse révolution, commença par prévenir plusieurs grands seigneurs, et leur révéla le secret de la naissance de Chao-Kang. Cette découverte produisit autant de joie que d'enthousiasme: les principaux gouverneurs de provinces s'em-

pressèrent à l'envi de fournir à Chao-Kang les troupes qui lui étoient nécessaires; il les conduisit contre le tyran, le fit prisonnier, et monta sur un trône dont ses vertus le rendoient si digne. Il avoit connu l'adversité, il avoit eu besoin des hommes; il n'abusa jamais du pouvoir suprême, et fut juste et compatissant. L'impératrice, sa mère, le vit monter sur le trône de ses ancêtres, et reçut les honneurs publics que méritoient tous les détails de sa conduite. Ce qui rend sur-tout cette histoire remarquable, c'est la patience et la sagesse avec lesquelles la révolution fut amenée. Une femme, une mère, sait garder un secret pendant près de quarante ans: l'héritier légitime d'un vaste empire réunit le courage d'un héros à la prudence d'un sage, et pendant quinze ans (1) confiné dans un désert, apprend à régner

La Chine. Traits détachés.

(1) Quand Chao-Kang monta sur le trône, il avoit un fils en âge de commander les armées, et ce fils, nommé Ti-Chau, contribua beaucoup au succès de la bataille décisive qui détrôna l'usurpateur.

La Chine. Traits détachés.

en paroissant oublier le trône; et son seul confident, animé par l'attachement le plus vrai, en préparant les événemens, joint à un zèle infatigable toute la lenteur et la patience de la prudence la plus parfaite. Cette réunion extraordinaire de qualités si rares et de vues profondes, dans trois différentes personnes, est sans doute un des plus étonnans phénomènes que l'histoire ait jamais offerts. (*Hist. gén. de la Chine*, publiée par M. l'abbé GROSIER, tom. I.)

CONFUCIUS, l'an 551 avant J.-C.

Confucius se maria et répudia sa femme, et on le lui a reproché comme une grande faute; mais, quoiqu'il ne condamnât pas la polygamie, il ne se remaria pas, et n'eut jamais de concubines. Il n'eut qu'un fils, qui mourut avant lui, et qui fut père de Tsée-Sée, un des plus grands écrivains de la Chine.

Confucius reconnoissoit un Être suprême, créateur de l'univers. Voici à peu près le sommaire de sa morale: « Celui qui sera pleinement persuadé que le maître du ciel gouverne le mon-

de, qui montrera en tout de la modération, qui saura bien apprécier sa propre espèce, et qui agira de manière que sa conduite soit conforme à la connoissance qu'il aura de Dieu et de l'homme, celui-là, dis-je, remplira tous les devoirs d'un sage, et s'élèvera de beaucoup au-dessus du commun troupeau de la race humaine. » La Chine. Traits détachés.

Confucius recommandoit la piété filiale comme la base de toutes les vertus: « Qui n'aime point ses parens, disoit-il, ne peut aimer personne. Qui veut atteindre la perfection de la piété filiale, doit secouer le joug du vice, marcher à pas de géant dans la carrière de la vertu, et immortaliser son nom pour assurer une gloire durable aux auteurs de ses jours. La piété filiale est l'éternelle loi du ciel, la justice sévère de la terre et la mesure invariable de tout mérite. Un fils bien né fait éclater son respect pour ses parens jusque dans le secret de leur appartement; il leur procure sans cesse tout ce qui peut assurer leur conservation et étendre leurs plaisirs; il redouble de soins et d'attentions

La Chine. Traits détachés.

dans leurs maladies; il leur rend les derniers devoirs avec une profusion de larmes et un excès de douleur qui exprime ses éternels regrets, et il honore enfin leur mémoire avec une sensibilité et une pompe qui la consacrent. » (*Voyage à la Chine*, de lord MACARTNEY, tome I.) (1)

L'EMPEREUR OUEN-KONG.

L'empereur Ouen-Kong croyoit non seulement devoir une vive et tendre reconnoissance aux maîtres qui avoient éclairé sa première jeunesse, mais aussi toutes les démonstrations de déférence et de respect. Un jour qu'il passoit devant la porte d'un de ses gouverneurs, et qu'il faisoit, selon sa coutume, une profonde révérence, une des personnes qui l'accompagnoient parut étonnée :

(1) Ces maximes sont très-belles; mais qui nous répondra de leur authenticité? quels sont les hommes assez versés dans la langue chinoise pour nous assurer que ces traductions sont fidèles? Défions-nous des beaux discours des Chinois, des Japonois et des Sauvages; les vérifications scrupuleuses sont impossibles.

« C'est un hommage, dit le prince, que je rends à un homme qui est grand par son mérite personnel ; et moi, je ne le suis encore que par les terres que je possède : mais que ne dois-je pas au sage qui a su m'enseigner les moyens de m'élever jusqu'à lui..... et d'acquérir la véritable grandeur, qui ne se trouve que dans la vertu! » (*Hist. génér. de la Chine*, publiée par M. l'abbé GROSIER, tome I.)

La Chine. Traits détachés.

PAN-HOEI-PAN. (1)

Cette femme, célèbre par ses vertus et ses talens, vivoit deux cents ans avant Jésus-Christ. Elle étoit sœur du fameux historien *Pan-Kou;* et, dès sa plus tendre jeunesse, elle étudioit secrètement les mêmes livres que ses frères, et, tout en cousant et brodant, elle écoutoit d'une chambre voisine les leçons qu'on leur donnoit. Mariée à quatorze ans, elle eut le bonheur d'avoir un mari ins-

(1) *Pan* étoit son nom de famille. *Hoei-Pan* [illegible] signifie, dit-on, qui embellit la [illegible] par les agrémens, et dispose tout avec ordre.

La Chine. Traits détachés.

truit qui perfectionna ses talens. Devenue veuve de bonne heure, elle ne voulut point se remarier, afin de se consacrer à l'étude. Elle se retira dans la maison de son frère; elle aida ce savant dans ses travaux sur l'histoire et l'astronomie, et elle composa en outre divers ouvrages de poésie et de littérature. Son frère mourut subitement, et elle fut chargée par l'empereur de continuer l'ouvrage qu'il avoit commencé. Elle fit paroître l'histoire des douze premiers empereurs de la dynastie des Han. Parmi les divers écrits de cette savante, on remarque l'excellente instruction qu'elle fit pour les personnes de son sexe. Cet ouvrage est traduit en français. Les ouvrages de Pan-Hoei-Pan ont été publiés par Ting-Ché, l'une de ses belles-filles, et héritière de ses talens. (*Voyage* de lord MACARTNEY.)

HAN-OU-TI.

Installation de Han-Ou-Ti, avant l'ère chrétienne 140. Dans un mémoire qui lui est adressé par un des grands de son empire, on lui cite pour modèles

de ses prédécesseurs (Tcheou-Kong), « qui, par ses sages instructions, ses vertueux exemples, inspira tellement à ses peuples l'amour de la vertu, que les prisons restèrent ouvertes pendant plus de quarante ans. » (*Hist. génér. de la Chine*, tome III.) La Chine. Traits détachés.

KI-NGAN.

Un des principaux officiers du prince Ki-Ngan, chargé d'aller dans une province examiner le dommage causé par un affreux incendie, ayant rencontré sur la route plus de dix mille familles réduites à la plus effroyable misère, prit sur lui de faire ouvrir les greniers publics, et d'en distribuer les grains comme s'il en avoit reçu l'ordre de l'empereur : cette supposition d'ordre lui ayant fait encourir la peine de mort prononcée par les lois, Ki-Ngan, de retour, porta sa tête au pied du trône. « Vous seriez bien plus coupable, lui dit Han-Ou-Ti, de n'avoir pas secouru ces infortunés ; vous n'avez fait que suivre la bonté de mon cœur : serois-je le père de mon peuple, si je punis-

La Chine. Traits touchés. sois celui qui lui a racheté la vie? » (*Même tome.*)

L'EMPEREUR KAN-NGAI-TI.

L'empereur Kan-Ngai-Ti se promenant un jour dans la ménagerie, accompagné de plusieurs de ses femmes, un ours força les barreaux de sa loge, et vint droit à lui : les femmes effrayées se sauvèrent toutes, à l'exception d'une seule, nommée Song-Chi, qui eut le courage de l'attendre et de se jeter entre l'empereur et l'animal; l'ours s'avance, s'arrête à quelques pas, et ensuite retourne tranquillement dans sa loge. L'empereur, étonné de l'intrépidité de cette femme, voulut savoir ce qui l'avoit engagée à s'exposer à la fureur de cette bête féroce. Elle lui répondit : « Je ne suis qu'une femme, ma vie importe peu au bonheur et à la tranquillité de l'état; la vôtre lui doit être précieuse, je ne devois pas hésiter de me sacrifier pour elle. » L'empereur, touché de cette générosité, la distingua de ses autres femmes, et la traita toujours depuis avec autant de respect que de tendresse. (*Même tome.*)

TCHING-TSÉ.

Dans la trente-neuvième année de l'ère chrétienne parut une héroïne, qui entreprit de délivrer sa patrie du joug des Chinois. Tching-Tsé (c'étoit son nom) étoit douée d'un esprit supérieur et d'un courage intrépide, capable d'affronter les plus grands dangers; elle souffroit impatiemment de voir le peuple victime de la tyrannie. En effet, le gouverneur chinois, envoyé pour le maintenir dans la soumission (c'étoit un peuple conquis), exerçoit les plus grandes cruautés et les injustices les plus atroces. Tching-Tsé, après avoir cherché long-temps les moyens de tirer ses compatriotes de l'oppression, se détermina à l'entreprendre elle-même, puisqu'il ne se trouvoit aucun homme assez courageux pour l'oser. Elle commença, sans se faire connoître, par mettre dans son parti les royaumes voisins, également intéressés à recouvrer leur liberté. Elle leva des troupes, assigna un rendez-vous général; et comme on ignoroit qui devoit commander, on fut

La Chine. Traits détachés.

a Chine. étrangement surpris de voir une femme
Traits
ttachés. se présenter; mais elle parla avec tant de sagesse et de force, montra tant de courage, que tous se déterminèrent à se soumettre à ses ordres. Tching-Tsé alla donc à leur tête chercher les Impériaux, qui s'étoient rassemblés au premier bruit de ces mouvemens; elle gagna contre eux une grande bataille, leur prit soixante-cinq villes, et se fit proclamer reine de ses conquêtes. Mais l'empereur, honteux qu'une femme lui eût enlevé tant de pays, fit marcher contre elle une nouvelle armée, et en donna le commandement à un de ses plus expérimentés capitaines. La nouvelle reine ne refusa point le combat; elle soutint le choc avec une bravoure qui étonna les ennemis; on la voyoit par-tout, le sabre à la main, animer ses soldats, et leur donner l'exemple; tout plioit devant elle: l'action fut vive, opiniâtre, et dura tout un jour avec un égal avantage; et si les alliés de la courageuse Tching-Tsé l'eussent secondée, elle auroit remporté la victoire; mais à l'entrée de la nuit, les auxiliaires ayant

lâchement abandonné leurs rangs, mal- La Chine. Traits détachés.
gré les efforts de l'héroïne pour les retenir, elle fut entraînée dans leur fuite; le général chinois les poursuivit avec tant de vigueur, qu'il fut impossible de les rallier, et tout fut dissipé.

HAN-MING-TI.

Han-Ming-Ti, dans le nombre de ses femmes, en avoit une belle, spirituelle, digne, par ses vertus, d'une estime particulière, et qu'il aimoit plus que les autres. Il auroit bien voulu la déclarer impératrice, mais sa stérilité y mettoit un grand obstacle. L'impératrice mère, qui aimoit beaucoup cette princesse, suggéra à l'empereur de lui faire adopter un fils qu'il avoit eu d'une autre femme. Machi (c'étoit le nom de sa favorite) reçut l'enfant, encore au berceau, avec les transports de la plus vive joie, et lui donna tous les soins de la plus tendre mère. L'empereur, touché, ne balança plus à la nommer impératrice. Ce rang élevé ne l'éblouit point; plus simple, plus modeste qu'auparavant, elle n'étoit occupée qu'à veiller

La Chine. Traits détachés.

à l'éducation du petit prince, qui, d'après ses leçons et ses exemples, croissoit en graces et en vertus, et fut déclaré prince héritier. Machi s'appliquoit à la lecture, n'aimoit point le faste, avoit banni le luxe de ses habits, n'en portoit que de simples, même dans les plus grands jours de cérémonie. Les femmes de la cour commencèrent par se moquer de cette simplicité, l'admirèrent ensuite, et finirent par chercher à l'imiter, persuadées enfin qu'elle ne leur faisoit rien perdre de leurs charmes, et que peut-être elle y ajoutoit encore (1). Cette princesse conserva jus-

(1) Le luxe depuis a été porté en Chine à un excès surprenant; l'histoire assure que Ché-Hou, prince le plus magnifique qui eût jamais paru en Chine, éleva dans sa principauté de Tchao, un palais dont les murailles étoient construites de pierres rares, de différentes couleurs, et les tuiles enduites du plus beau vernis; les cachettes étoient d'or, les colonnes d'argent; les ridea[illegible] des portes garnis de perles, et les séparations des chambres, de pierres précieuses; mais ce qu'il y avoit de plus curieux et de plus extraordinaire dans ce palais, c'étoit un régiment de cavalerie de mille filles, belles, grandes, bien faites; et

qu'à la fin de sa vie la même modestie et la même modération; et son fils adoptif, devenu empereur, eut aussi toujours pour elle tout le respect et toute la tendresse dus à une véritable mère: desirant même en donner de publiques marques, il résolut d'élever les frères de Niachi, devenus par adoption, ses oncles maternels, à la dignité de prince du second ordre; mais comme cette dignité étoit ordinairement la récompense des services les plus signalés rendus à la patrie, et que les frères de l'impératrice ne s'étoient distingués par aucune action remarquable, elle opposa une invincible résistance à la volonté de l'empereur, qui enfin, désespérant de la vaincre, donna le titre de prince à ses oncles, sans lui en parler davantage: l'ayant appris, elle en fut véritablement affligée. « J'ai toujours tâché, dit-elle, de ne rien faire qui nuise à ma réputation; aujourd'hui, quoique acca-

La Chine. Traits détachés.

avoient des bonnets magnifiques en forme de casque, et étoient vêtues d'habits superbes: ces [illegible] servoient de gardes au prince, et l'accompagnoient par-tout. (*Tome* IV.)

a Chine. Traits tachés.

blée sous le poids des années, je veille avec la même attention sur ma conduite; l'élévation peu méritée de mes frères détruit mon ouvrage; et près de descendre au tombeau, j'ai le chagrin de voir s'évanouir l'espérance d'en recueillir le fruit. » Comme les frères de l'impératrice ne pouvoient pas, sans offenser l'empereur, refuser le titre dont il les honoroit, ils l'acceptèrent, mais sans en retenir l'autorité, ni en retirer les émolumens. Deux mois après leur élévation, l'impératrice leur sœur mourut (1), regrettée de tout l'empire et digne de l'être. La fortune ne fait d'ennemis qu'à ceux qu'elle enivre; mais l'admiration de tous les hommes sera toujours le fruit de la modération. (*Même tome.*)

On offroit à un gouverneur de province de superbes chevaux et des vases d'or d'un grand prix. « Je ne fais pas plus de cas, répondit-il, d'un cheval que d'un mouton; je ne trouverois pas le riz meilleur dans cette vaisselle d'or; de plus, je ne suis point envoyé ici pour

(1) Vers l'an 129 de l'ère chrétienne.

prendre vos richesses, mais pour vous les conserver. » (*Même tome.*)

La Chine. Traits détachés.

Trois sages, renommés sous le règne de Hanquon-Ti, étoient frères, et vivoient ensemble dans un village. Un jour que l'aîné et le plus jeune alloient à la ville pour quelques emplètes, ils furent surpris par la nuit, et tombèrent entre les mains des voleurs, qui, après leur avoir pris leur argent, vouloient leur ôter la vie. Kiang-Bong (c'étoit l'aîné), se jetant à leurs pieds, « les conjura d'épargner son jeune frère, parce que leur père et leur mère touchoient à la vieillesse, et qu'ils avoient besoin de lui pour les servir. » Kiang-Kiang (c'étoit le plus jeune) « les supplioit, de son côté, de faire grace à son frère, parce qu'il gouvernoit leur maison; qu'il étoit aussi cher qu'utile à ses parens; qu'il étoit même capable de rendre des services à l'empire; au lieu que lui, n'étant encore qu'un enfant, et moins utile, il s'offroit de mourir pour le sauver. » Les voleurs, touchés d'un combat de générosité et d'amour fraternel, les laissèrent aller, en gardant

La Chine. Traits détachés.

cependant l'argent qu'ils leur avoient pris avec leurs habits, dont ils les dépouillèrent.

Les deux frères arrivèrent donc presque nus à la ville, où ils furent rencontrés par leurs amis, qui les pressèrent de leur expliquer cette étrange aventure; mais il ne voulurent jamais l'avouer, afin qu'on ne fît point de recherche contre ceux qui en étoient les auteurs. Un des voleurs étant entré peu de temps après eux dans la même ville, descendit dans une auberge où l'on parloit de cet événement; il fut curieux de savoir ce qu'on en publioit, et apprit avec beaucoup de joie et d'étonnement que les deux voyageurs n'avoient jamais voulu les dénoncer. Le voleur alla sur-le-champ raconter à ces camarades ce qu'il venoit d'entendre. Ces brigands eurent regret d'avoir volé les deux frères; ils résolurent de leur restituer tout ce qu'ils leur avoient pris, et allèrent le leur reporter dans leur village. Les frères ne voulurent point le reprendre, mais exhortèrent les voleurs à changer de vie. La douceur avec laquelle ils leur parlèrent

fit tant d'impression sur l'esprit de ces brigands, qu'ils renoncèrent à leur infâme métier, et ils prouvèrent, par leur changement, que la vertu a tant d'éclat et de charmes, que les cœurs même les plus corrompus ne sont jamais entièrement inaccessibles à ses douces et salutaires impressions. (*Même tome.*)

La Chine. Traits détachés.

LICOU-TSONG.

Licou-Tsong, roi de Han, s'étoit rendu aussi redoutable à ses sujets par ses cruautés, qu'à ses ennemis par ses conquêtes. Son premier ministre et son général, s'étant munis de leurs cercueils, allèrent lui faire les plus fortes représentations. « Le passé nous instruit assez, ajoutèrent-ils, de ce que nous avons à craindre en vous parlant ainsi; mais nous serions indignes des postes dont nous sommes honorés, si la crainte de la mort étoit capable de nous empêcher de faire notre devoir. Nos cercueils sont à la porte du palais: si vous nous faites mourir, notre gloire est assurée. » Licou-Tsong, outré, mais surpris, se rendit à la salle du trône, où, s'étant placé,

La Chine. Traits détachés.

après avoir fait venir son général et son ministre, il leur demanda avec colère si leur dessein étoit de le compter au nombre des tyrans. Ces officiers, sans s'épouvanter de l'air et du ton menaçant de leur maître, persistèrent dans leurs représentations avec tant de force et de fermeté, que le prince vivement frappé, revenant tout à coup comme d'un profond assoupissement, s'écria en jetant un profond soupir : « Il faut que j'aie été jusqu'ici comme un homme plongé dans l'ivresse; mon naturel ne me porte point à la cruauté, et cependant, sans l'ardeur, le zèle et le courage que vous montrez aujourd'hui pour mon service, je ne serois peut-être jamais sorti de cet affreux état. » Pour les récompenser, il leur fit des présens considérables, et dans la suite parut absolument corrigé de ses vices. Et c'est ainsi que la noble hardiesse de deux hommes vertueux sut changer un tyran, et fit le bonheur d'un empire. (*Tome* IV.)

FOU-KIEN.

La Chine. Traits détachés.

Fou-Kien, prince de Tsin, occupé des moyens de se rendre maître de l'empire, vint mettre le siége devant Font-Ching. Cette place étoit défendue par un nommé Tchéon-Yao, un des plus grands généraux de la Chine. Son projet étoit de se laisser ensevelir sous les ruines de la place; mais sa mère, qu'il en avoit fait sortir, ayant été prise par les assiégeans, la crainte des mauvais traitemens qu'elle pourroit en essuyer l'obligea enfin de se rendre. Le prince de Tsin, à qui ses généraux avoient dit beaucoup de bien du courageux Tcheon-Yao, voulut l'engager à entrer à son service, et lui offrit même un emploi important, parce qu'il refusoit de servir dans ses armées. « Prince, lui répondit-il, je n'oublierai jamais la fidélité que je dois à l'empereur mon maître; la tendresse que j'ai pour ma mère pouvoit seule me décider à rendre la ville: votre majesté veut bien m'accorder la vie, je l'emploierai à avoir soin de celle qui me l'a donnée; satisfait de ce pré-

La Chine. Traits détachés.

sent, je n'accepterai jamais aucun emploi, quelque distingué qu'il soit, où les intérêts de mon maître puissent être compromis. » Fou-Kien, charmé des sentimens vertueux de ce commandant, ne le pressa pas davantage, et conserva toujours pour lui la plus parfaite estime. (*Tome* IV.)

Une ville de la province de Siang-Yong fut assiégée par le même prince. Le gouverneur se disposa à faire la plus vigoureuse résistance; il fit prendre les armes à tous les habitans, et ce qu'il y eut de singulier, c'est que Han-Chi, sa mère, ayant armé toutes les femmes, se mit à leur tête, et voulut courir tous les dangers du siége; elle monta sur les murailles, en fit le tour, et ayant remarqué le côté le plus foible, elle le fit garder par quelques centaines de femmes, occupa les autres à faire un second retranchement derrière lequel elles pussent se retirer, en cas qu'elles fussent obligées d'abandonner leur premier poste. Les ennemis ne manquèrent pas de porter leurs plus grands efforts de ce côté; Han-Chi, qui y commandoit avec

autant d'habileté qu'auroit pu faire le plus expérimenté capitaine, se défendit en héroïne; et ce ne fut qu'après plusieurs assauts réitérés qu'elle fut contrainte de se retirer. Les ennemis nommèrent cette ville *la ville de l'Héroïne.* (*Tome* IV.) La Chine. Traits détachés.

KAO-TSOU.

Kao-Tsou, fondateur de la dynastie des Song, élevé à la suprême puissance, récompensa avec magnificence toutes les personnes qui y avoient contribué, et auxquelles il avoit eu quelques obligations; sa nourrice, qui l'avoit adopté pour fils dans le temps que le père de Kao-tsou, réduit à la plus grande misère, avoit été forcé de l'abandonner, et qui lui avoit toujours fourni, par son travail, les choses nécessaires à la vie, fut élevée au rang d'impératrice mère. Ce prince eut toujours pour elle le plus tendre et le plus profond respect, et quoique âgé de plus de soixante ans, il alloit tous les matins s'informer de sa santé. (*Tome* V.)

MING-TI.

La Chine. Traits détachés.

Ming-Ti, après son avénement au trône, se fit remettre la liste des vieillards de ses états ; il donna à ceux de la ville où il faisoit sa résidence un superbe festin, mangea à la même table avec eux, donna à tous, depuis soixante ans et au-dessus, des titres honoraires de mandarinats, des habits, de l'argent, et il envoya ordre aux officiers généraux des provinces de faire la même chose à l'égard des vieillards de leurs districts. (*Tome* v.)

Un particulier de la ville Yuen-Yang eut le malheur, dans une dispute, de tuer un officier de justice, et fut condamné à mort. Son fils, âgé de quinze ans, au désespoir, alla au palais de l'empereur pour demander avec instance de mourir à la place de son père. Le monarque, surpris de cette action, crut que c'étoient les amis du criminel qui avoient engagé cet enfant (1) à faire cette démarche ; il envoya son premier

(1) Cet enfant se nommoit Ki-Fan.

nistre l'interroger : « Quelque jeune que je sois, répondit le jeune homme, je connois le prix de la vie et je crains la mort; et c'est précisément cette connoissance et cette crainte qui me font demander de mourir pour mon père; c'est de lui que j'ai reçu la vie, le voir périr seroit pour moi un tourment mille fois plus cruel que la mort. Jugez-vous qu'il ait fallu m'inspirer un sentiment si naturel? » L'empereur, touché de cet amour filial, accorda la vie au père, et voulut récompenser le fils, afin qu'il servît d'exemple à la postérité; mais l'enfant refusa absolument de rien recevoir: « Il dit qu'une pareille grace renouvelleroit sans cesse le souvenir des raisons pour lesquelles son père avoit été condamné, et que ce seroit une tache pour l'un et pour l'autre. » (*Tome* v.)

La Chine. Traits détachés.

KON-JONG.

Le tartare Kon-Jong continuoit de faire la guerre avec succès au prince Ouei; il assiégeoit une ville défendue par deux frères, qui, après avoir soutenu le siége pendant dix mois avec

La Chine. Traits détachés.

des fatigues incroyables et le plus grand courage, les munitions de guerre et de bouche venant à manquer, et n'ayant aucune espérance d'être secourus, furent contraints de se rendre aux révoltés, et de leur remettre la place. Kon-Jong, leur général, maître de la ville, tint un conseil de guerre, et mit en délibération s'il falloit faire mourir les deux frères, ou seulement l'un des deux. On vit alors le spectacle le plus touchant; d'un côté les deux frères présens à cette délibération, à la tête de la garnison, se disputoient à qui mourroit l'un pour l'autre; d'un autre côté, leurs officiers et leurs soldats, le genou en terre, s'offroient pour victimes et vouloient se sacrifier pour sauver leurs commandans. Les prières de ces malheureux, et le combat généreux des deux frères, attendrirent les rebelles; leur général ne put retenir ses larmes, et s'écria, sans attendre la décision des siens, que de si braves gens méritoient de vivre : sur-le-champ il les mit tous en liberté. (*Tome* v.)

YU-OUEN-TAY.

La Chine. Traits détachés.

Les Chinois, assez généralement, ont eu de tout temps un grand respect pour les vieillards, et les princes sur-tout comptoient au rang de leurs principaux devoirs d'en donner l'exemple.

Yu-Ouen-Taï, prince de Tcheou, établit des maisons pour nourrir les vieillards, et voulut en personne visiter ces hospices. Il alla à sa ville principale, et entra d'abord dans une grande salle où il les fit inviter de se rendre; ils y vinrent, ayant à leur tête le plus âgé d'entre eux. Dès qu'il parut à la porte, le prince alla au-devant de lui; les grands mandarins de la suite du prince rangèrent des coussins au fond de la salle; les maîtres des cérémonies invitèrent les vieillards à s'y asseoir, et placèrent devant chacun d'eux une table. Les officiers de la bouche apportèrent les mets, et le prince les recevant de leurs mains, les présentoit, un genou en terre, sur la table de chacun des vieillards. Il leur servit de la même manière des coupes d'or remplies de vin. Le repas fini, le

La Chine. Traits détachés. prince renvoya ses officiers, supplia ses vieillards de lui donner des instructions pour la conduite et le bonheur de ses peuples. Il reçut toujours leurs avis avec le plus profond respect, et ne manquoit jamais de venir les consulter dans les occasions importantes. (*T.* v.)

L'inspecteur d'une petite province étant mort, laissa sa femme dans une extrême médiocrité; elle trouva cependant le moyen d'élever ses enfans avec honneur. Quelques années après la mort de son mari, un pan de muraille de sa maison étant tombé, elle y trouva un trésor: loin de songer à se l'approprier, elle fit rétablir le mur, et replaça le trésor au même endroit. (*Tome* VI.)

Dans les guerres civiles qui déchirèrent l'empire de la Chine, au neuvième siècle, un gouverneur de la ville de Koen-Chan la défendit jusqu'à la dernière extrémité. Le général qui l'assiégeoit, voyant qu'elle ne se rendoit point, augmenta les troupes, la fit attaquer avec tant de vigueur, qu'enfin il la força; et n'y trouvant qu'une centaine de soldats maigres et défaits, il dit en colère

au gouverneur : « Comment, avec si peu de monde, avez-vous eu la témérité de tenir si long-temps ? Croyez-vous, répondit le gouverneur, que si mes gens n'eussent été réduits à l'état où vous les voyez, je me fusse rendu ? » La Chine. Traits détachés.

Le vainqueur, admirant la bravoure et la fidélité de cet homme, lui accorda, et à ses soldats, la vie et la liberté. (*Tome* VII.)

Un général d'un prince tartare, dont celui d'un parti révolté contre lui avoit fait la femme et les enfans prisonniers, pressé par l'ennemi de se rendre, avec menace, en cas de résistance, de faire mourir sa femme et ses enfans, répondit, sans hésiter : « De simple soldat, je suis parvenu jusqu'à être le premier général de mon maître; la reconnoissance et la fidélité que je lui dois me sont plus chères que ma femme, que ma vie, que mes enfans mêmes. Et vous, sans égard pour votre vieille mère, qui est en notre pouvoir, comment avez-vous pu vous révolter ? vous, barbare, enfin, qui me menacez, quand je puis user de représailles ?... » Ce général, après cette ré-

La Chine. Traits détachés.

ponse, se disposa à combattre, remporta la victoire, et rendit la mère de son ennemi, quoiqu'il ignorât encore le sort de sa femme et de ses enfans, qui lui furent aussi rendus. (*Tome* VII.)

LA PRINCESSE CHOULIN.

La princesse de Khitan, nommée Choulin, étoit une femme d'un mérite extraordinaire; son mari étant allé soumettre une horde de Tartares occidentaux, l'avoit laissée dans son camp. Les troupes, dans l'absence du prince, s'étant révoltées, la princesse rassemble à la hâte ce qui lui en restoit de fidèles, monte à cheval, se met à leur tête, tombe sur les rebelles, les défait, et contraint ce qui en reste à rentrer dans leur devoir. (*Tome* VII.)

HOANG-SOU-YU ET MOU-JONG-YEN.

Hoang-Sou-Yu et Mou-Jong-Yen, qui commandoient un gros de cavalerie chinoise contre les Tartares, déterminés plutôt à mourir que de fuir, se battirent long-temps avec un courage héroïque; Hoang-Sou-Yu, qui eut son cheval tué sous lui, continua de combattre à

pied, jusqu'à ce que Touchimin, un de ses domestiques, qui ne le quittoit jamais, et combattoit toujours à ses côtés, lui donnât le sien. Ce fidèle serviteur démonté, ayant été pris par les Tartares, son maître, au désespoir, prenant alors quelques cavaliers avec lui, fond, le sabre à la main, au milieu des ennemis; et se faisant un chemin à travers leurs bataillons, il pénètre jusqu'à son domestique, l'arrache de leurs mains, et revient avec lui rejoindre sa troupe. (*Tom.* VII.)

La Chine. Traits détachés.

TAI-TSONG.

L'empereur Tai-Tsong fit venir de la campagne un homme vertueux et savant pour être auprès du jeune prince son fils, qu'il avoit déclaré héritier de l'empire. Ce jeune prince, quelque temps après, fit élever dans l'enceinte de son palais des montagnes artificielles avec beaucoup d'art; et lorsqu'elles furent achevées, ayant invité les premiers officiers de sa maison, à la suite d'un grand repas qu'il leur donna, il fit voir ces nouveautés, que chacun des convives loua beaucoup. Mais Yao-Tan (c'étoit

I. Chine. Traits détachés. le nom du gouverneur du jeune prince), après les avoir regardées, baissa tristement les yeux en poussant un profond soupir. Le prince, qui desiroit son approbation, le pressa de les examiner et de lui en dire son sentiment. « Je ne vois, dit alors le gouverneur, que des montagnes de sang. » Le prince, surpris, lui demanda ce qu'il vouloit dire. « Prince, reprit-il, lorsque j'étois en province, j'ai été témoin de la dureté barbare avec laquelle les exacteurs des tributs traitent le peuple, et ces montagnes sont faites de l'argent des tributs. »

[L'empereur faisoit élever en même temps de ces montagnes dans ses jardins, il les fit raser, lorsqu'il fut informé des paroles de Yao-Tan. (*Tome* VIII.)

Dans une guerre des Chinois contre les Tartares, les Impériaux ayant été battus, et leur général ayant reçu dans l'action dix à douze coups de flèche, un simple soldat, le voyant tout couvert de sang, lui proposa de se retirer : « Me retirer ! moi, général de cette armée, répondit-il ; la bataille est perdue, fuis si tu peux ; mais, moi, je dois mourir. »

A ces mots, le sabre à la main, suivi de quelques braves, il se précipite au milieu des ennemis; il en immola un nombre prodigieux, et après des actions de valeur au-dessus de l'humanité, il y perdit la vie. (*Tome* VIII.)

La Chine. Traits détachés.

GIN-TSONG.

Gin-Tsong, empereur de la Chine, prince recommandable par sa douceur, son affabilité et son amour pour ses peuples, vivoit dans le onzième siècle; il ne condamnoit qu'avec peine à perdre la vie; jamais il ne s'en rapportoit à la dernière sentence de ses tribunaux, et il faisoit de nouveau examiner les procès: il n'y avoit point d'année qu'il ne sauvât, par ce moyen, plus de mille personnes. (*Tome* VIII.)

Un gouverneur de la partie occidentale du royaume de Corée, ayant plus de quarante villes sous sa dépendance, se révolta contre son souverain, et se déclara sujet du roi des Kins (autre souverain tartare); il lui envoya un de ses officiers pour lui en donner avis. Oulo (c'étoit le nom de ce roi) répon-

La Chine. Traits détachés. dit froidement à ce député : « Vous vous trompez, si vous me croyez capable d'approuver une trahison, quelque avantage qu'elle pût me procurer. J'aime les hommes, de quelque nation qu'ils soient, et je voudrois les voir tous en paix. Comment avez-vous pu me soupçonner d'une pareille bassesse ? » Il fit ensuite saisir cet officier, et l'envoya au roi de Corée. (*Tome* VIII.)

Ce même Oulo fut un des plus sages et des plus vertueux princes qui eussent régné sur les Tartares. Son épouse légitime étant morte, il ne voulut pas qu'aucune autre jouît de la place qu'elle avoit occupée dans son palais et dans son cœur; et quoique Tartare et roi, il fut fidèle. Ce prince étoit simple, ennemi du faste et de la magnificence. Loin d'augmenter la somptuosité de sa table, il ne cherchoit qu'à la diminuer en se réduisant au simple nécessaire. « Je crains, disoit-il à ses grands, que les dépenses de ma bouche n'affament mon peuple; toutes les fois que je vois couvrir ma table, l'image de mes sujets souffrans et manquant de subsis-

tance vient s'offrir à mon imagination. » (*Tome* VIII.) La Chine. Traits détachés.

Les Mongous assiégeoient la ville de Si-Ho-Tcheou, dont le gouverneur se défendoit vaillamment; mais ne recevant point de secours, il fallut penser à se rendre. Il dit alors à Tou-Chi, son épouse, qu'elle devoit pourvoir à sa sûreté, parce que la place étoit sur le point d'être emportée: « Pensez-vous, lui dit d'un ton ferme cette courageuse femme, que, comblée des bienfaits de nos princes, je sacrifie mon devoir à un lâche amour pour la vie? » Aussitôt elle avala du poison, et mourut peu d'heures après. Deux de ses fils, imitant sa fermeté, et au désespoir de sa perte, prirent le reste du breuvage, et moururent à ses côtés. (*Tome* IX.) (1)

La dynastie des Song étoit au moment de sa destruction; celle des Mongous s'élevoit sur ses ruines; ils avoient

(1) La religion chrétienne est la seule dont la morale soit parfaite; aussi est-elle la seule qui défende le suicide: mais, chez les païens et chez les barbares mêmes, on n'a jamais admiré ce crime, que lorsqu'il a été produit par un motif héroïque.

La Chine. Traits détachés.

conquis une grande partie de cet empire. Le gouverneur de Nan-King, prévoyant qu'il ne tarderoit pas à être assiégé, assembla ses parens, ses amis, leur donna un grand festin, et sur la fin du repas, jetant un profond soupir, il s'écria : « Si l'on avoit suivi mon avis, les choses ne seroient pas désespérées; du moins, ajouta-t-il, si je ne puis empêcher la destruction de l'empire des Song, j'aurai la consolation de mourir leur sujet, et dans un pays qui leur est encore soumis. » Ensuite il embrassa tous ses convives, et avala du poison. Les Mongous, en effet, s'emparèrent peu de temps après de Nan-King. Leur général ayant trouvé dans les papiers du gouverneur plusieurs lettres où il détailloit à son maître les moyens d'empêcher les Mongous de l'emporter sur les Song, il s'écria : « Est-il possible que cette dynastie ait eu un homme capable de donner de si sages conseils ! S'ils avoient été écoutés, aurions-nous jamais pu pénétrer jusqu'ici ? » Il ordonna qu'on lui amenât la famille de cet homme estimable, et il l'accueillit avec

respect. « Voilà, dit-il à ceux qui l'environnoient, la famille d'un sujet fidèle. » Il défendit qu'on touchât à ses biens, et fit porter son corps dans le tombeau de ses ancêtres. (*Tome* IX.) La Chine. Traits détachés.

Un marchand Mahométan (sous le règne d'Houpilaï-Han, premier empereur de la dynastie des Mongous) fit voir à la cour des perles superbes pour leur grosseur et leur beauté, et en demandoit un prix très-considérable. On les offrit à l'empereur, à qui elles plurent d'abord beaucoup; mais faisant ensuite réflexion sur leur inutilité, il les rendit en disant: « Ne vaut-il pas mieux employer le prix qu'on en demande à soulager mon peuple? » (*Tome* IX.)

Dans le temps que les Song se défendoient encore contre les Mongous, le gouverneur d'une ville appartenant aux premiers, étant assiégé, trouva le moyen d'en sortir furtivement et de l'abandonner; Mi-Yeon, son lieutenant, indigné de sa lâcheté, sortit à la tête de la garnison, qu'il échauffa de son courage, et se présenta devant les Mongous. Ceux-ci pensèrent d'abord

La Chine. Traits détachés.

qu'il venoit se soumettre; mais le brave Mi-Yeon leur cria qu'il venoit les combattre, et à l'instant il les chargea avec une ardeur que ces Tartares n'avoient pas éprouvée depuis long-temps. Mi-Yeon fit des prodiges de valeur, et quoique blessé de quatre coups de flèche et de trois coups de lance, il se fit jour, le sabre à la main, au milieu des ennemis. En passant sur un pont, une planche se rompit sous ses pieds, et il fut pris. Le général des Mongous, admirant son courage, le fit vivement solliciter par ses plus intimes amis d'accepter un sceau qui le mettroit au nombre des généraux Mongous : son fils, se joignant à eux, voulut essayer de le fléchir, en lui faisant envisager l'état dans lequel il alloit le laisser : « Parois seulement dans la place publique, répondit ce héros, et annonce-toi pour le fils de Mi-Yeon, chacun s'empressera à te donner des secours. » Après ces mots, il se dépouilla de ses habits, demanda la mort, et périt victime de sa fidélité. (*Tome* IX.)

A la Chine, on condamne les juges prévaricateurs à avoir les mains coupées.

Un mandarin avoit encouru cette peine, et alloit la subir, lorsque sa fille, âgée de quinze ans, vint se jeter aux pieds des juges, en leur offrant ses deux mains pour sauver celles de son père; on fit grace au père, en faveur de cette action. La Chine. Traits détachés.

TAI-TSOUNG, l'an 618 après J.-C.

L'empereur Tai-Tsoung, faisant réflexion qu'au milieu d'un rude hiver, ses troupes étoient aux prises avec les Tartares de Lexotong, et touché de ce qu'elles avoient à souffrir du froid, se dépouilla de son habit de fourrures, et l'envoya, avec toutes les pelleteries qu'il possédoit, au général de son armée, en lui mandant qu'il auroit voulu en donner un pareil à chacun de ses soldats; et l'on ne peut croire, disent les grandes Annales, jusqu'à quel point ce témoignage de compassion de l'empereur ranima l'ardeur et le courage des troupes. Un prince humain trouvera toujours des hommes prêts à se sacrifier pour lui; et par une générosité qui est dans la nature, plus il paroîtra craindre de hasarder la vie de ses sujets, plus il seront empressés

La Chine. Traits détachés.

à l'exposer pour son service. (*Hist. de Yu le Grand*, par M. Leclerc.)

Ce grand prince étant informé qu'un de ses généraux avoit reçu des soieries en présent d'un particulier qui desiroit en obtenir quelque grace, lui envoya plusieurs pièces d'étoffes de soie, en lui écrivant cette lettre : « J'ai appris que vous aviez reçu d'un homme qui avoit affaire à vous, un présent de quelques pièces de soieries; apparemment que ces étoffes vous étoient nécessaires; je vous en envoie que j'ai fait choisir parmi les plus belles de celles que j'ai. Je compte que désormais quand vous aurez besoin de quelque chose, vous vous adresserez à moi, préférablement à tout autre. »

Comme on conseilloit à l'empereur d'exterminer les Tartares pour n'avoir plus à les craindre, il répondit :

« Traitons les hommes en hommes, et nous les forcerons à nous respecter. Compatissons à leurs maux, ayons de l'indulgence pour leurs foiblesses, et nous les rendrons reconnoissans; gouvernons-les avec douceur, et ils nous obéiront avec plaisir. »

La Chine. Traits détachés.

Le gouverneur des fils de Tai-Tsoung se plaignit en secret à l'empereur de la hauteur des jeunes princes. L'empereur alla, comme par hasard, à l'une de leurs leçons : alors le gouverneur voulut parler debout. « Vous n'y pensez pas, dit l'empereur en le forçant de s'asseoir, vous êtes maître ici, et je n'y suis moi-même que votre disciple ; c'est moi qui devrois me tenir debout en vous écoutant. »(1) (*Voyage* de lord MACARTNEY.)

(1) Le roi de Cusco avoit trois fils, et quelques jours avant sa mort, il déclara le plus jeune pour son successeur, preuve d'affection d'autant plus extraordinaire, qu'elle étoit contraire aux lois du royaume. Le peuple, après la mort du roi, désapprouvant cette injustice, proclama unanimement roi le fils aîné, et le porta en triomphe sur le trône. Mais le prince, respectant les dernières volontés de son père, refusa la couronne, et la posa lui-même sur le front de son jeune frère, qui, aussi généreux et aussi sensible, lui déclara qu'il ne l'accepteroit jamais, et le conjura de céder aux vœux du peuple, qui lui rendoit les droits qu'il n'avoit jamais mérité de perdre. Ce noble refus ne put vaincre les scrupules du prince aîné, il persista dans sa résolution, et son frère fut également ferme dans la sienne. Enfin

La Chine.

TCHIEN-LONG,

empereur, qui a abdiqué en 1796, étant âgé de quatre-vingt-six ans.

Traits détachés.

Ce prince est l'un des plus grands empereurs qui aient régné sur les Chinois. Son règne a été de soixante ans. Il joignit au courage d'un héros les qualités d'un législateur, et les talens de l'homme de lettres le plus distingué. Il a donné dans le cours de son règne deux fêtes solennelles; c'étoient des festins aux vieillards de son vaste empire, au-dessus de soixante ans. Il se mit à table avec eux, et les fit servir par les princes ses fils et par des mandarins, et il les combla de présens. L'empereur

---

connoissant l'un et l'autre que leurs dispositions étoient invariables, ils prirent le parti d'abandonner le royaume à leur autre frère. Ils quittèrent la cour, se retirèrent ensemble dans une agréable solitude, où les charmes de l'amitié, de l'étude et de la paix leur firent bénir chaque jour le noble sacrifice que la vertu et la générosité avoient obtenu d'eux, et dont le bonheur le plus pur et le plus durable devint la juste récompense. (*The beauties of History by. l. m. Stretch. the third. édition, vol.* 1.)

fut excellent poëte; ses poésies forment un recueil de vingt-quatre petits volumes (1). Ce prince ordonna de faire réimprimer les meilleurs ouvrages chinois, et il en porta la collection jusqu'à cent soixante-huit mille volumes. Le tribunal de censeurs, qui, depuis trois mille ans à la Chine, a l'inspection générale de la police, invita l'empereur à chasser les chanteurs et les comédiens; l'empereur répondit qu'il falloit au peuple des délassemens; que l'on devoit non proscrire les chanteurs et les comédiens, mais les obliger à respecter les mœurs, et les punir sévèrement s'ils y manquoient. La Chine Traits détachés.

Mœurs, lois et usages des Chinois.

Les mariages chinois ont beaucoup de solennité. Le jour du mariage, les deux époux se mettent seuls à table dans leur appartement; ils troquent trois fois de coupe pendant le repas, et font plusieurs autres cérémonies.

(1) On conserve à la Bibliothèque impériale, à Paris, des ouvrages chinois de la composition de ce prince.

La Chine. Traits détachés.

Non seulement les livres sacrés des Chinois et les préceptes des sages recommandent la piété filiale, mais les lois en commandent la pratique et en vengent l'oubli. Elles prononcent l'exil contre un fils qui manque de respect à son père ou à sa mère, et même la mort s'il les offense grièvement ; mais ces cas sont excessivement rares, tandis qu'on voit de toutes parts des exemples continuels d'une piété filiale qui ne connoît point de bornes.

La piété filiale est ce qui rend la personne de l'empereur si sacrée ; car on l'appelle *le père* et *la mère* de l'empire. Il n'y a pas de mendians à la Chine, par plusieurs raisons : 1° parce que ce seroit une infamie, non seulement d'abandonner dans le malheur le parent le plus éloigné, mais de ne pas le secourir avec zèle et affection ; 2° parce qu'il n'y a point d'immenses fortunes, que nul ne possède de très-grandes terres, que l'agriculture est encouragée et florissante, et qu'on paie très-peu d'impôts ; 3° parce que les empereurs regardent comme un devoir sacré de

pourvoir aux besoins de leurs peuples. L'empereur qui vient d'abdiquer, dans des temps de disette, a fait ouvrir les greniers publics, remis tous les impôts, et distribué des sommes d'argent considérables. Il est même si jaloux du privilége exclusif d'exercer la bienfaisance envers son peuple, que quelques riches marchands lui ayant une fois proposé de venir au secours d'une province malheureuse, non seulement il refusa cette offre, mais il en fut très-offensé; en même temps, il accepta les dons d'une veuve opulente de la province de Tien-Tsing, pour contribuer aux frais de la guerre du Thibet. La Chine. Traits détachés.

Les jeunes gens ont le plus grand respect pour les vieillards, sentiment qui dérive naturellement de la piété filiale; les familles les plus nombreuses vivent et logent ensemble sous le même toit; de petites maisons contiennent communément deux ou trois générations, ce qui forme une réunion de plusieurs familles (1). Des sentences

(1) Ceci existoit en France il y a soixante ans.

La Chine. Traits détachés.

d'une morale simple sont écrites dans la chambre où se rassemblent les hommes de la famille; car les femmes en sont séparées et se tiennent ensemble dans une autre pièce. Dans chaque maison on voit un tableau contenant les noms de tous les ancêtres des personnes qui y demeurent; leurs actions sont souvent rappelées dans la conversation. Les descendans d'une même race visitent ensemble, à des temps marqués, les tombeaux de leurs pères.

Les Chinois inoculent la petite vérole, mais en faisant prendre comme du tabac de la poudre variolique. (*Voyage* de lord MACARTNEY.)

De tous les peuples de la terre, il n'en est point de plus magnifique que

---

Une maison, même des gens de la cour, qui contenoit alors deux ou trois ménages de la même famille, ne seroit pas assez grande aujourd'hui pour un seul. Chaque individu veut occuper cinq ou six pièces; alors on se sépare pour s'étendre, on s'isole, on se désunit pour briller par le faste; c'est ainsi que le luxe dénoue les liens les plus sacrés et corrompt les mœurs.

les Chinois dans leurs funérailles. La mort leur paroît moins cruelle, dit M. Sonnerat, s'ils peuvent acheter un beau cercueil, et placer leur tombeau sur le penchant d'une colline dans une situation agréable ; ils dépensent des sommes excessives pour les funérailles qui se font quelquefois six ans après la mort avec une magnificence dont rien n'approche. Ils louent des hommes, qu'ils habillent de blanc pour former le deuil et pleurer à la suite du convoi. Pendant plusieurs jours consécutifs, on promène le défunt sur la rivière au son des instrumens ; le bateau qui le porte et ceux qui l'accompagnent sont illuminés de manière que les feux, diversement colorés, forment des dessins jusqu'au sommet des mâts. (*Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, par M. Sonnerat.) La Chine. Traits détachés.

Les philosophes modernes ont beaucoup répété que les Chinois n'avoient nulle idée d'une vie à venir, et que même ils étoient athées en général ; ces suppositions sont démenties par tous les voyageurs, et par tous les ouvrages chi-

La Chine. Traits détachés.

nois qu'on a traduits. Le voyageur le plus impartial, le plus éclairé, et celui qui a dû le mieux voir la Chine, lord Macartney, et les savans rédacteurs de son excellent journal, confirment à cet égard le rapport des autres voyageurs célèbres. Les Chinois sont excessivement religieux et très-tolérans, deux choses qui devroient toujours se trouver réunies. Les Chinois ont un culte public, une infinité de cérémonies religieuses, et un nombre prodigieux de temples (qu'on appelle pagodes). Les Chinois sont partagés en différentes sectes religieuses, qui toutes vivent en paix; mais la secte la plus étendue, la secte dominante, admet la transmigration des ames; elle croit que lorsqu'on a bien vécu, une métamorphose heureuse sera le prix de la vertu, et qu'un destin contraire punira le méchant. Ce dogme, si répandu dans les Indes, est sans doute extravagant; mais il n'a été si généralement adopté, il n'a survécu à tant d'autres idées bizarres, que parce qu'il offre un résultat qui s'accorde avec la raison et avec le sentiment intérieur

de tous les hommes : *L'éternelle durée de l'âme, et les récompenses et les punitions après la mort.* La Chine. Traits détachés.

Lord Macartney, en 1794, trouva seulement à Macao (1) cinquante prêtres catholiques et treize églises chrétiennes. « Il y avoit, dit-il, dans cette ville, un ecclésiastique français et un ecclésiastique italien, qui, l'un et l'autre, sont des modèles de vertu et de piété, et qui président aux missions de l'Orient et de l'Asie. On croit que dans les royaumes de Tonquin et de la Cochinchine il y a environ cent missionnaires et deux cent mille néophytes. Cent soixante mille chrétiens sont répandus dans le vaste empire de la Chine, où les prêtres sont surveillés avec exactitude et exposés à des persécutions continuelles (2). Presque par-tout ailleurs

(1) *Macao* appartient aux Portugais, et n'est séparée que par des rivières de la côte sud du continent de la Chine. Le nombre des habitans de Macao s'élève à environ douze-mille, dont plus de la moitié sont Chinois.

(2) De la part du gouvernement, qui se méfie prodigieusement des Européens.

La Chine. Traits détachés.

qu'à Pékin, les missionnaires mènent une vie laborieuse, indigente, précaire et sans aucune espérance, du moins quant à ce monde. Les secours qu'on leur fait passer d'Europe sont très-peu de chose, et souvent ils les partagent avec leur troupeau. La principale consolation des missionnaires vient de la vénération et de l'attachement de leurs disciples. La conduite de ces prêtres annonce des sentimens et des maximes rares, dont l'existence est à peine soupçonnée par le reste du genre humain (1).» (*Voyage* de lord MACARTNEY, tome V.)

Quoique Pékin soit la plus grande ville de l'univers, elle n'est pas aussi grande proportionnellement au reste de la Chine, que l'est Londres relativement à l'Angleterre. La principale partie de Pékin s'appelle *la Cité tartare*, parce qu'elle a été rebâtie au treizième siècle, sous la première dynastie tartare. Une

(1) C'est un homme plein de lumières et de droiture, qui parle des prêtres catholiques, et c'est un protestant : ainsi d'aucune manière ce témoignage ne peut être suspect.

autre partie s'appelle *la Cité chinoise;* c'est dans cette partie qu'on a élevé le *Sing-nong-tong*, c'est-à-dire, l'*Émigence des vénérables Agriculteurs*; L'empereur s'y rend tous les printemps, et, conformément à l'ancienne coutume, il prend en main la charrue, et la dirige à travers un champ consacré à cet usage. Tandis que le monarque est occupé à ce travail, qui dure environ une heure, un groupe de paysans l'accompagne en chantant des hymnes en l'honneur de l'agriculture; ensuite les princes et les grands officiers de l'état prennent la charrue, à son exemple, et tracent en sa présence plusieurs sillons; ils sont tous, ainsi que l'empereur, vêtus d'une manière analogue aux travaux du jour. La célébration de cette fête exemplaire, la plus ingénieuse et la plus touchante qu'on ait jamais imaginée, est publiée dans les villages de l'empire les plus éloignés, et il s'y rend un concours prodigieux de gens de toutes les professions. C'est aussi dans la cité chinoise qu'on a élevé le *Tien-ton*, c'est-à-dire l'*Éminence du ciel*, superbe

La Chine. Traits détachés.

La Chine. Traits détachés.

temple d'une extrême magnificence. La ville de Pékin n'a qu'environ un tiers de plus que celle de Londres dans toute son étendue; mais, indépendamment du vaste territoire qu'a acquis la Chine depuis la grande muraille jusque dans le voisinage de la mer Caspienne, ses quinze anciennes provinces sont à la Grande-Bretagne à peu près comme de quinze à un.

On ne doit pas dissimuler que dans ce vaste pays, si digne d'admiration à tant d'égards, il existe une horrible coutume, qui outrage également le ciel et la nature; les pères et mères exposent, immolent même leurs enfans nouveaux-nés lorsqu'ils en trouvent le nombre trop considérable pour leur fortune; communément alors ils les précipitent dans le fleuve, et le gouvernement ne sévit jamais contre cette monstrueuse barbarie, qui est universellement tolérée à la Chine. La morale n'a jamais été pure et parfaite que parmi les vrais chrétiens, et dans le livre divin qui en trace tous les préceptes.

On voyoit à Paris, avant la révolu-

tion, un cabinet très-curieux de M. Bertin, ministre des affaires étrangères : ce cabinet immense, et unique dans son genre, outre les porcelaines de la Chine, les beaux laques, les coffrets d'ivoire ouvragés, etc., renfermoit une infinité de choses curieuses dont voici les principales : La Chine. Traits détachés.

Un paravant en larges plaques de marbre si mince, que le marbre étoit transparent.

Des marques de dignité chinoises : ce sont des plastrons d'étoffes, carrés, diversement ornés, que les mandarins portent sur la poitrine.

Des livres *in-folio*, contenant des dessins coloriés, faits d'après nature, représentant des monumens chinois, des ponts, des arcs de triomphe, des pavillons, des temples, des tombeaux, des jardins, des vases, des aigrettes, des bijoux, etc.

Quelques portraits de grands hommes chinois. (1)

(1) On en voit aussi à la Bibliothèque impériale, Paris; mais ces portraits sont étrangement dé-

La Chine. Traits détachés.

Une lettre chinoise; l'enveloppe est un carré long, la lettre est une longue lanière de papier rouge.

Des modèles en reliefs de singulières brouettes : cette espèce de brouette n'a qu'une roue; elle est poussée par un homme, et il y a une voile pour prendre le vent, afin d'aller plus vîte sans fatiguer les bras du conducteur. (1)

Une superbe natte d'ivoire d'une blancheur éclatante, ouvrage unique, charmant à l'œil, travaillé exactement comme les nattes de paille que l'on met sous les pieds, et se roulant de même; sa longueur étoit de cinq ou six pieds. Elle avoit coûté cent louis à M. Bertin.

Des ouvrages précieux en marbre demi-relief.

Une belle guitare et beaucoup d'autres instrumens. Des tasses d'un travail parfait, de marbre couleur de chair,

figurés, parce que les Chinois représentent toujours tous les hommes de génie avec quatre, ou six et même huit yeux.

(1) Lord Macartney a vu de ces voitures à Chine. Il en parle dans son voyage.

très-minces et très-légères ; ayant pour anses de petits lézards sculptés dans le marbre même ; les têtes de lézards penchoient dans les tasses comme pour boire. La Chine. Traits détachés.

Une tabatière singulière, ressemblant à un flacon dont le bouchon, en forme de petite cuiller, servoit à prendre le tabac que les Chinois ne prennent point avec les doigts.

Les petits bâtons avec lesquels mangent les Chinois, car ils ne se servent à table, pour manger, ni de fourchettes ni de cuillers.

Des meubles, des magots, des habits de toute espèce, etc.

Ce cabinet, qui faisoit si bien connoître les usages de la Chine et l'industrie merveilleuse de ses habitans, n'existe plus : on ignore ce qu'il est devenu. (1)

(1) On dit dans le Voyage de lord Macartney, que les Chinois ne font point usage du lait, et qu'ils montroient beaucoup d'étonnement lorsqu'ils voyoient les Anglais en boire. Si ceci n'est pas une méprise du traducteur (car on n'a point

LE JAPON.

Le Japon.

A l'orient de la Chine et de la Corée, au milieu de cet espace de mer qu'on nomme l'Océan chinois, et qui communique avec la mer du Sud : au midi de la Tartarie et de la terre d'Yieso, au septentrion des Philippines et de l'île Formose, on trouve un nombre presque infini d'îles de toutes les grandeurs ; et c'est ce grand archipel qui forme l'empire du Japon. Suivant le père Briet, celui de nos géographes qui paroît s'être le plus appliqué à connoître ce pays, les îles du Japon s'étendent au long du sud-est au nord-est, entre les trente et les quarante degrés de latitude septentrionale : de sorte que sa largeur, qui est fort inégale, et qui n'excède jamais soixante lieues, n'a nulle proportion

lu l'ouvrage anglais), rien n'est plus extraordinaire. Il paroît inconcevable qu'une nourriture si simple, si naturelle, si agréable, soit universellement rejetée.

avec sa longueur, qui est de trois cents, selon Tursellin, ou d'environ deux cent cinquante, selon la plus commune opinion. Le Japon.

Les grandes richesses du Japon sont les mines d'or et d'argent; celles-ci sont en bien plus grand nombre et plus abondantes : l'argent en est estimé le plus beau du monde; et, à la Chine, on le change pour de l'or au même poids. Les Japonais font encore un assez gros commerce de leurs perles, et de leurs magnifiques étoffes de soie, rehaussées d'or, qui sont d'un travail exquis.

Chez les Japonais, le blanc est la couleur de deuil; ils se couvrent lorsqu'ils saluent : ils prennent leurs habits de cérémonie quand ils sont chez eux, et se mettent à leur aise quand ils vont dehors; ils montent à cheval du côté droit : nos mets les plus délicieux leur paroissent insipides; ils ont horreur de ce qui fait notre nourriture la plus ordinaire et la plus naturelle.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire,

Le Japon. c'est que le peuple voit sans envie le faste des gens riches : s'il arrive même qu'un grand seigneur, par quelqu'accident funeste, ou par l'effet d'une disgrace, tombe dans l'indigence, il n'est ni moins respecté, ni moins fier que dans le temps de sa plus grande élévation. Cette nation ne connoît point ces emportemens de colère où les autres hommes se laissent si aisément aller. On n'a point d'exemple que, dans un revers de fortune, un Japonais ait blasphémé : on les entend même fort rarement se plaindre. Les querelleurs et les grands parleurs sont parmi eux dans un souverain mépris ; et, quoi qu'il leur arrive de fâcheux, ils conservent une fermeté et une égalité d'ame qui surprend. Ils ne souffrent point les jeux de hasard, qu'ils regardent comme un trafic et une occupation indigne de gens d'honneur.

Une chose, au reste, contribue infiniment à la conservation de tant de vertus, il n'y a pas un homme de qualité, au Japon, qui n'ait chez lui un domestique de confiance, qui non seulement

est en droit, mais qui est expressément obligé d'avertir son maître de toutes les fautes dans lesquelles il l'a vu tomber. Le Japon.

On n'a encore pu rien découvrir touchant les commencemens de la monarchie japonaise. Elle n'est pas ancienne, et ses annales ne lui donnent qu'environ douze cents ans. Néanmoins on n'a que de très-foibles conjectures sur son origine. Il y a des auteurs qui prétendent que quelques familles chinoises des plus considérables de cette nation, ayant conspiré contre l'empereur, et la conspiration ayant été découverte, les coupables furent exilés, et allèrent peupler les îles du Japon, qui étoient désertes.

D'autres veulent, avec plus de vraisemblance, que les premiers habitans de ces îles aient été une colonie de la Tartarie occidentale; en effet, le naturel des Japonais et celui des Tartares ont tant de conformité, qu'un Japonais, pour être bien défini, doit être appelé un Tartare poli et civilisé.

On ne peut guère douter que les pre-

Le Japon. miers habitans du Japon n'aient eu un chef qui fonda la monarchie, et dont les descendans ont été les *daos* ou *dairis*, qui ont régné jusqu'au seizième siècle. Leur trône sembloit d'autant mieux affermi, qu'outre une si longue et si paisible possession, ils avoient eu le secret de se faire croire enfans du Soleil, et que tous, aussitôt après leur mort, étoient placés au rang des dieux Camis; ce qui toutefois n'a point empêché que les dairis n'aient été détrônés. Voici ce qu'on sait de cette révolution, qui a donné lieu à tant d'autres. La première dignité de l'empire étoit celle de cubo-sama : *cubo* veut dire chef de la milice, et *sama* signifie seigneur. Cette addition au titre de *cubo* ne s'étoit pas faite d'abord, et elle avoit mis le généralissime à la tête de tous les conseils et de toutes les affaires. Une grace ne manque jamais d'en faire souhaiter une plus grande, et l'ambition est un torrent qu'il est aisé d'arrêter dans sa source, mais dont il n'est pas possible de modérer le cours. Celle des cubo-sama et la facilité des empereurs allèrent

toujours croissant; et, insensiblement, le sujet et le souverain n'eurent plus que le nom de ce qu'ils devoient être, le ministre donnant des ordres auxquels le prince n'osoit refuser de souscrire. Les cubo-sama n'avoient plus qu'un pas à faire pour monter sur le trône; mais il falloit une occasion pour le franchir : le temps et les conjonctures l'amenèrent. Un dairi efféminé se rendit méprisable; le cubo-sama, qui gouvernoit sous son nom, crut voir les peuples assez disposés à ne pas trouver étrange que, portant tout le poids de la souveraineté, il en eût aussi les honneurs, et il se jugea d'autant plus autorisé à s'emparer du sceptre, que personne ne s'y opposa. Il se fit donc proclamer empereur; mais, pour ne pas rendre son usurpation trop odieuse, et en considération de l'origine céleste du dairi, il lui laissa toutes les prééminences extérieures de sa première dignité. Cette ombre de majesté contenta un prince qui ne connoissoit que cela de la souveraine puissance; et la distribution des graces purement honoraires

Le Japon.

Le Japon. qu'on lui abandonna encore, ayant laissé sa cour aussi nombreuse qu'elle l'étoit auparavant, parce que les Japonais sont extrêmement avides des moindres marques d'honneur, à peine s'aperçut-il qu'il y avoit un autre maître que lui dans l'empire.

En 1542, trois marchands portugais, nommés Antoine Mota, François Zeimot et Antoine Pexos, étant partis de Dodra, au royaume de Sion, dans l'île Célèbes ou Macaçar, pour aller à la Chine, furent poussés par la tempête sur les côtes du Japon, et prirent terre à Cangoxima, la même année que dom Martin Alphonse de Sosa, vice-roi des Indes, fit son entrée dans Goa, menant avec lui François Xavier, un des dix premiers prêtres de la compagnie de Jésus, et que le pape Paul III envoyoit aux Indes avec la qualité de légat du saint siége. Les trois marchands ne furent pas long-temps à Cangoxima sans faire des habitudes qui nouèrent assez promptement le commerce entre les deux nations; et, s'ils se fussent conduits avec plus de discrétion et de prudence, ils eussent pour

jamais établi le christianisme au Japon. (*Histoire du Japon*, par le P. Charlevoix, tome I.) (1) Le Japon.

On trouve dans les relations japonaises l'histoire suivante :

Une femme étoit restée veuve avec trois garçons, et ne subsistoit que de leur travail. Ces jeunes gens n'ayant pas été élevés pour ce genre de vie, gagnoient à peine l'absolu nécessaire, et gémissoient sur-tout de ne pouvoir procurer à leur mère un état plus heureux. On avoit depuis peu publié que quiconque saisiroit un voleur et l'amèneroit au magistrat, toucheroit une somme fort considérable. Les trois frères, que la pauvreté de leur mère affectoit mille fois plus que leur propre Trois détachés

(1) Le père Charlevoix prétend qu'il y avoit encore de son temps au Japon une très-ancienne académie d'aveugles, qui cultivoit les sciences, et jouissoit d'une grande réputation : on suppose que la privation de la vue, leur ôtant une infinité de distractions, les rendoit plus propres à l'étude.

Le Japon. Traits touchés.

indigence, prirent unanimement une résolution aussi étrange qu'héroïque. Ils conviennent qu'un des trois passera pour voleur, et que les deux autres le dénonceront et le mèneront au juge. Ils tirent au sort pour savoir qui sera la victime de l'amour filial, et le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse lier et conduire comme un criminel: il subit l'interrogatoire, et déclare qu'il a volé: alors on l'envoie en prison, et ses frères touchent la somme promise; mais avant de retourner chez eux, ils trouvent le moyen d'entrer dans la prison, voulant au moins dire un dernier adieu à leur malheureux frère. Là, croyant n'être vus de personne, ils se jetèrent dans les bras du prisonnier, et, par leurs larmes, leurs sanglots et les plus tendres embrassemens, lui témoignèrent l'excès d'affection et de douleur dont ils étoient pénétrés. Le magistrat qui, par hasard, étoit dans un lieu duquel il pouvoit les apercevoir, fut extrêmement surpris de voir un criminel recevoir des preuves d'amitié si vives de la part même de ceux qui l'avoient

livré à la justice : il donna ordre à un de ses gens de suivre les deux délateurs et de les épier avec soin. Le domestique obéit, et rapporta à son maître qu'ayant suivi les deux frères, il étoit entré après eux dans leur maison et s'étoit arrêté à la porte de la chambre de leur mère, d'où il avoit pu facilement les entendre : qu'en entrant, le premier soin des deux jeunes gens avoit été de donner à leur mère l'argent qu'ils avoient reçu pour prix de leur délation ; que cette femme, étonnée, avoit témoigné beaucoup plus d'inquiétude que de joie à la vue d'une somme si considérable ; qu'elle les avoit vivement questionnés sur la manière dont ils l'avoient acquise, et sur l'absence de leur troisième frère ; que les infortunés n'avoient pu d'abord lui répondre que par des pleurs ; mais qu'enfin, menacés de la malédiction d'une mère si chère, ils avoient tout avoué ; qu'à cet affreux récit, la malheureuse femme, pénétrée de reconnoissance, de terreur et d'admiration, s'étoit abandonnée aux plus violens transports du désespoir le mieux fondé ; qu'elle s'é-

Le Japon. Traits détachés.

Le Japon. Traits détachés.

toit élancée pour sortir, avec l'intention de venir tout déclarer au magistrat, mais que, retenue par ses cruels et généreux enfans, tous deux précipités à ses genoux, les accablant de reproches et les baignant de larmes, ressentant à la fois tout ce que la colère, la douleur et la tendresse, peuvent faire éprouver de plus impétueux et de plus passionné; elle n'avoit pu résister à de si terribles agitations, et qu'elle étoit tombée sans connoissance entre leurs bras. Après ce récit, le juge se rendit à la prison du troisième frère, et l'interrogea de nouveau; mais le jeune homme persista, et rien ne put l'engager à se rétracter. Alors le magistrat lui dit qu'il n'avoit voulu que connoître à quel excès d'héroïsme la piété filiale pouvoit élever un cœur vertueux, et il lui déclara qu'il étoit instruit de tous les détails de son histoire. Le juge alla ensuite faire son rapport de cette aventure au cubo sama, ou souverain; et ce prince, frappé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères et l'heureuse mère de ces vertueux enfans: il les combla d'éloges et de

marques de distinction, assigna au plus jeune quinze cents écus de rente, et cinq cents à chacun des deux autres. (*Histoire du Japon*, par le P. Charlevoix, tome I.) Le Japon Trait détache

La première personne, au Japon, qui subit le martyre, fut une femme. Les chrétiens, n'ayant point d'église, alloient faire leurs prières en commun au pied d'une croix qu'on avoit dressée hors de la ville. Une femme, esclave d'un païen, y alloit comme les autres. Son maître s'en étant aperçu, le lui défendit sous peine de la vie. L'esclave répondit que les chrétiens savoient braver la mort, et, dès le lendemain, elle se rendit à la croix. L'idolâtre l'ayant appris, sortit en fureur de sa maison pour l'aller chercher, et aussitôt qu'il l'aperçut, il courut à elle le sabre à la main. La courageuse chrétienne, sans s'émouvoir, se mit à genoux, et le barbare lui trancha la tête.

Une femme fut aussi au Japon la première de sa nation qui se consacra à Dieu par le vœu de chasteté perpétuelle.

Le Japon. Guerres civiles.

Elle renonça publiquement au monde sans sortir de la maison paternelle : elle s'y bâtit un oratoire, qu'elle ne quittoit que pour aller voir ses parens.

En 1565, les rebelles assiégèrent le palais de l'empereur du Japon, y mirent le feu, et obligèrent l'empereur à chercher son salut dans la fuite. Les rebelles le poursuivent, l'atteignent, le combattent; et l'empereur, accablé par le nombre, ayant perdu le peu de monde qui le défendoit, tombe et meurt sur le corps de ses fidèles sujets. Un seul homme restoit de cette troupe malheureuse; c'étoit un jeune page de quatorze ans, qui, combattant toujours en désespéré, quoique seul contre une multitude, avoit déjà, depuis la mort de son maître, tué un grand nombre d'ennemis. Les rebelles, frappés de sa bravoure, l'entourèrent, firent cesser le combat, mirent les armes bas, et lui offrirent la vie et la liberté : « Non, non, s'écria le page; ne pouvant venger mon maître, je dois le suivre; la vie ne seroit qu'un opprobre pour moi, si je la devois à ses assassins..... » En achevant ces mots, il

se frappe, et va expirer sur le corps de son empereur

Le Japon. Traits détachés.

L'histoire du Japon offre une foule d'actions héroïques faites par des femmes. Le trait suivant égale et même efface tous les autres par son audace et son intrépidité. Une Japonaise chrétienne étoit avec d'autres chrétiens dans une forteresse bâtie sur un petit bras de mer, à l'autre côté duquel étoit située Vosuqui, ville qui venoit d'être prise par les Saxumans qui n'avoient point embrassé le christianisme. Les chrétiens réfugiés dans la forteresse virent avec douleur, du haut de leurs tours, deux églises et le noviciat des jésuites réduits en cendres, et en même temps un superbe temple d'idoles qu'on avoit conservé avec soin. A cette vue, notre héroïne fut saisie tout à coup de l'enthousiasme le plus ardent, sentiment impétueux et sublime qui, par la force et l'énergie qu'il donne, suffit seul pour assurer le succès que la raison jugeoit impossible. *Quoi donc!* s'écria cette femme, *souffririons-nous ce triomphe de l'impiété?* Au même instant, sans délibérer davantage, elle

Le Japon. Traits détachés.

se jette dans le bras de mer, le traverse à la nage, entre dans la ville et met le feu au temple, s'échappe, et, rentrant dans la forteresse, invite tout le monde à goûter avec elle le plaisir de voir les flammes consumer ce magnifique édifice dont elle regardoit la conservation comme un opprobre que souffroit la religion.

Une autre femme japonaise avoit un rang distingué à la cour d'un roi qui d'abord favorisa les chrétiens, et ensuite les persécuta. Alors, tous ceux qui s'étoient faits chrétiens, ou changèrent, ou cachèrent leur croyance. Cette femme eut le courage de se glorifier de la sienne, et d'exposer pour elle sa fortune et sa vie. Elle parut un jour en public avec un chapelet au cou; le roi, indigné, lui témoigna sa colère. «Seigneur, répondit-elle, je suis parée de vos bienfaits, car ce chapelet est un présent que vous avez daigné me faire, et, de tous vos dons, c'est celui qui me sera toujours le plus précieux.» Le christianisme, après avoir fleuri au Japon, essuya les plus horribles persécutions,

et y fut enfin détruit; malheur qu'on doit sur-tout attribuer aux indiscrétions de plusieurs missionnaires qui inspirèrent la plus grande défiance aux souverains japonais, et leur donnèrent de vives appréhensions de l'ambition des Européens; c'est ce que le P. Charlevoix n'avoue pas, mais ce qu'il prouve sans le vouloir. Les missionnaires, en général, furent irréprochables dans leurs mœurs; mais souvent mal-adroits, indiscrets, affectant un faste et montrant un orgueil qui devoit tôt ou tard les rendre suspects. Quelques-uns cependant offrent le vrai modèle de la sainteté, et par conséquent de la perfection; mais, surpassés en nombre par les autres, ils ne purent pas faire le bien : ils eurent la gloire de souffrir pour la religion, et non le bonheur de lui être utiles. Les empereurs cependant eurent beaucoup de peine à détruire le christianisme; ils n'y réussirent que par le meurtre, et en dépeuplant, pour ainsi dire, leurs états : ces contrées malheureuses furent inondées du sang généreux d'un nombre immense de martyrs. Jamais la foi ne se

Le Japon. Traits détachés.

Le Japon. Traits détachés.

signala par un courage et une constance plus héroïques. Rien ne prouve mieux la vérité de la religion que l'histoire de ses martyrs, depuis la prédication de l'Évangile. L'intrépidité de ces glorieuses victimes surpasse tout ce que l'antiquité peut offrir de plus éclatant; elle a quelque chose de véritablement divin, et porte un caractère qui n'appartient qu'à elle, celui d'une douceur inaltérable, qui n'est le partage que du héros chrétien : chaque vertu a ses limites, et par-delà cette borne délicate et facile à franchir, se trouve un vice. Comment l'homme, cet être imparfait, atteindra-t-il jusqu'à ce but, ou saura-t-il s'y arrêter? Il reste au-dessous du point ou le passe : telle est l'humanité. S'il fait une action intrépide, toujours un peu de férocité s'y mêle. Régulus, le héros le plus admiré de l'antiquité, subit la mort et les tourmens sans donner la plus légère marque de foiblesse; mais il insultoit à ses bourreaux, et maudissoit Carthage : mais si ses enfans et sa femme eussent été présens, armé d'une inflexible dureté, il les auroit vus

d'un œil sec ; il n'auroit pu s'attendrir enfin sans perdre une partie de son courage ; et pour être grand, il falloit qu'il fût insensible. Tandis qu'un chrétien, un martyr, au milieu des tortures, sait allier la force la plus magnanime avec la plus tendre sensibilité, il embrasse ses frères, les exhorte, les console et prie pour ses persécuteurs. Cette sublimité, ce point de perfection, n'est pas dans la nature. Non, l'homme livré à lui-même, et sans la faveur particulière d'une grace divine, ne peut être à la fois, dans le même instant, intrépide et tendre, insensible à la douleur et sensible à l'amitié, héroïque sans orgueil ; et persécuté sans ressentiment. L'histoire japonaise présente une foule innombrable de martyrs de tout sexe, de tout âge, tous également élevés au-dessus de l'humanité, par leur patience, leur foi et leur grandeur d'ame. On a choisi les traits les plus frappans et dont les circonstances avoient le moins de ressemblance entre elles, afin d'éviter la monotonie, ennuyeuse même dans les détails les plus dignes d'exciter notre admiration.

Le Japon. Traits détachés.

Le Japon. Traits détachés.

En 1662, le roi de Fingo, décidé à abolir le christianisme dans ses états, fit la recherche la plus rigoureuse de ceux qui l'avoient embrassé. Taquenda, japonais distingué par ses vertus, son rang et sa fortune, étoit chrétien; et eut le noble courage d'épargner aux délateurs le soin de le dénoncer; il confessa publiquement sa croyance, et le gouverneur de sa province reçut ordre du roi de lui faire trancher la tête. Ce gouverneur aimoit Taquenda, et tenta tous les moyens que l'estime et la compassion purent lui suggérer pour le sauver, en cherchant à en obtenir quelque signe équivoque de respect pour les idoles; mais Taquenda fut également insensible aux séductions de l'amitié et aux menaces de l'autorité. Enfin, pour dernière ressource, le gouverneur imagina de parler à Taquenda en présence de sa mère et de sa femme : cette dernière, nommée Agnès, étoit d'une beauté ravissante, et l'on savoit que Taquenda avoit pour elle la tendresse la plus vive. Le gouverneur, enfermé avec ces trois personnes, adressa d'a-

bord la parole à la mère de Taquenda : « Madame, lui dit-il, je dois rendre compte au Roi des dispositions de votre fils, dont je n'exige qu'une légère complaisance, une vaine démonstration de respect pour notre culte; qu'il garde sa croyance au fond de son cœur, mais qu'il se soumette en apparence; c'est tout ce que je demande, et voilà, s'il vous est cher, le conseil salutaire que votre amour doit lui donner. »

Le Japon. Traits détachés.

« Ah! sans doute, il m'est cher, répritelle, et plus que ma vie, tant qu'il ne souillera point la sienne par une lâcheté; mais mon affection n'est qu'à ce prix. Et songez-vous, madame, interrompit le gouverneur, que cette obstination va le conduire à la mort, et que vous en serez le complice et le témoin? Alors, répondit-elle, je n'aurai plus qu'un souhait à former; ce sera de pouvoir mêler mon sang avec le sien, et de partager une gloire que j'envierai. » Et vous, madame, dit le gouverneur, en se tournant vers l'épouse de Taquenda, aurez-vous cette barbare inflexibilité? A ces mots, Agnès jugeant à l'air sévère du

Le Japon. Traits détachés.

gouverneur que son mari alloit être envoyé à la mort, pour toute réponse, alla se jeter entre les bras de Taquenda, comme pour lui dire un éternel adieu; ensuite, tombant à ses genoux, et déployant ses longs cheveux en lui présentant des ciseaux : « Coupez, lui dit-elle, cet ornement désormais inutile pour moi; car si on me refuse le bonheur de vous suivre, je jure à vos pieds, par vos vertus et ma tendresse, de consacrer le reste de ma vie à ce Dieu juste et bienfaisant, à cet Être Suprême qui va couronner par une gloire immortelle comme lui le sacrifice que vous lui faites d'une courte et fragile existence. » Comme elle achevoit ces paroles, Taquenda, vivement touché, mêla ses larmes à celles de sa vertueuse épouse, et refusa d'accepter le sacrifice qu'elle vouloit lui faire de ses cheveux; mais Agnès le conjura avec tant d'ardeur de les couper, qu'il y consentit enfin. Le gouverneur voyant Taquenda, sa femme et sa mère également attendris, jugea que cet instant étoit favorable, et renouvela ses sollicitations; mais il connut

Le Japon. Traits détachés.

bientôt, par la tranquille et ferme résistance de Taquenda, que la sensibilité n'avoit pas plus amolli son cœur que le courage ne l'avoit endurci. Taquenda fut conduit à la mort; sa mère et sa femme l'accompagnèrent. Avant de recevoir le coup mortel, il les embrassa tendrement, et livra sa tête aux bourreaux avec une douceur et une résignation égales à son inébranlable fermeté. Le lendemain, la mère et la femme de cet illustre martyr furent condamnées à être crucifiées, et subirent leur supplice avec l'héroïsme dont Taquenda leur avoit donné l'exemple.

En 1613, huit chrétiens japonais ayant refusé d'abjurer, furent condamnés à être brûlés vifs et conduits au lieu du supplice. Du nombre de ces martyrs étoit une dame nommée Madeleine Mondo, avec son fils, jeune enfant de dix ans. On lia les martyrs à des poteaux de bois assez éloignés les uns des autres, et l'on y mit le feu. Un moment après, les liens du jeune Mondo se rompirent, et tout à coup on vit cet enfant embrasé courir à travers les flammes :

Le Japon. Traits détachés.

on crut qu'il vouloit s'échapper; mais il cherchoit sa mère, et l'ayant trouvée, il se précipita dans ses bras, afin d'y rendre le dernier soupir. Madeleine le serra contre son sein; elle oublia ses propres douleurs, et ne parut plus occupée que du soin d'exhorter cette innocente et tendre victime à consommer courageusement son sacrifice. Il tomba enfin à ses pieds; elle tomba elle-même sur lui, et ils expirèrent tous deux presque dans le même instant.

En 1624, quelques années après, une femme, en recevant le martyre, dit un mot bien frappant par l'excès d'enthousiasme qu'il prouve. Elle fut condamnée, avec son mari et ses trois enfans, à avoir la tête tranchée. Lorsqu'elle fut arrivée au lieu du supplice, elle pria qu'on l'exécutât la dernière, « Afin, dit-elle, que je puisse voir, avant de mourir, tout ce que j'aime en sûreté. » On commença donc par son mari et deux de ses enfans. Sa fille, qu'elle tenoit dans ses bras, restoit encore: alors la mère, levant au ciel des yeux baignés de pleurs: Dieu de miséricorde,

s'écria-t-elle, je n'ai plus d'autre grace à vous demander que d'accepter encore ce sacrifice que je vous fais de moi-même et de cette enfant, le reste de ma famille et de tous les biens que vous m'avez donnés.....» A ces mots, elle embrassa sa fille, et l'exécuteur, d'un seul coup, consomma le martyre de la mère et de l'enfant. Le Japon. Trois détaches.

Le gouverneur d'une ville avoit fait comparoître devant lui un grand nombre de chrétiens, et les menaçoit des supplices s'ils persistoient dans leur rebellion contre les édits de l'empereur. Le plus jeune de la troupe prit la parole, et l'assura, au nom de tous, du peu de crainte que leur inspiroit cette menace. Alors le gouverneur, irrité, se fait apporter du feu, et se tournant vers celui qui venoit de parler: « Jeune insensé, lui dit-il, as-tu seulement l'idée du supplice affreux que tu braves?... Tu ne pourrois tenir ton doigt dans ce brasier, comment donc pourrois tu supporter l'activité dévorante de cet élément terrible, s'il environnoit et consumoit ta personne entière?... » A ces mots, le

Le Japon. Traits détachés.

jeune homme, pour toute réponse, se lève, s'approche du feu, enfonce sa main dans l'endroit le plus ardent du brasier, et la regarde tranquillement brûler. A ce spectacle, le gouverneur, hors de lui, prend le généreux chrétien dans ses bras, l'embrasse, le baigne de larmes, et le serrant étroitement contre son sein : « Va, dit-il, sois libre, ainsi que tes compagnons ; conserve une croyance qui peut donner un courage aussi sublime !..... Je serai désormais votre défenseur ; et pour vous sauver tous, je saurai même, s'il le faut, m'exposer à tout le ressentiment de l'empereur. » (*Même ouvrage*, tome III.)

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE ANCIENNE. (1)

Hist. ancien. d'Égypte.

L'ANCIENNE Égypte peut se diviser en trois principales parties : la haute Égypte, ou la Thébaïde, qui étoit la

(1) Voici les douze époques principales par lesquelles Bossuet divise l'Histoire. Première époque, Adam, ou la création du monde. Seconde époque, le déluge, an du monde 1656. Troisième époque, la vocation d'Abraham, an 2083. Quatrième époque, Moïse, en 2513. Cinquième époque, la prise de Troie, an 2820. Sixième époque, Salomon, an 3000. Septième époque, fondation de Rome, an 3250. Huitième époque, Cyrus, ou les Juifs rétablis, an 218 de Rome. Neuvième époque, Carthage vaincue, an 332 de Rome. Dixième époque, naissance de Jésus-Christ, an 754 de Rome. Onzième époque, Constantin, ou la paix de l'Église, l'an 312 de Jésus-Christ. Douzième époque, Charlemagne, l'an 800 de Jésus-Christ.

Le mot *époque* vient d'un mot grec, qui signifie s'arrêter, parce qu'on s'arrête là pour considérer comme d'un lieu de repos, tout ce qui est arrivé devant ou après, et éviter, par ce moyen

Histoire ancienne. Égypte.

partie la plus méridionale; l'Égypte du milieu, nommée Heptanome, à cause des sept nomes ou départemens qu'elle renfermoit; la basse Égypte, qui comprenoit ce que les Grecs appellent Delta, et tout ce qu'il y a de pays jusqu'à la mer Rouge; et le long de la Méditerranée, jusqu'à Rinocolure ou au mont Cassius. Sous Sésostris, toute l'Égypte fut réunie en un seul royaume, et divisée en trente-six gouvernemens ou nomes; dix dans la Thébaïde, dix dans le Delta, et seize dans le pays qui est entre deux. Les villes de Sienne et d'Éléphantine séparoient l'Égypte et l'Éthiopie, et, du temps d'Auguste, elles servoient de bornes à l'empire romain. (1)

---

les anachronismes, c'est-à-dire, cette sorte d'erreur qui fait confondre les temps. (*Discours sur l'Histoire Universelle*, de BOSSUET.)

(1) On donnera, comme on l'annonce dans la préface, une notice des tableaux supérieurs dont les sujets sont tirés de l'Histoire. Cette nomenclature se trouvera soit dans les abrégés chronologiques, soit dans les traits détachés, ainsi que l'indication des ouvrages de littérature. Mais il faut observer, quant aux tableaux, que

Menès est le premier roi d'Égypte, an du monde 1816. On prétend que c'est le même que Mesraïm, fils de Cham. Busiris, assez long-temps après, bâtit la fameuse ville de Thèbes, et y établit le siége de l'empire. Ce n'est pas le Busiris connu par sa cruauté. Ozimandias, roi, qui fit faire de superbes monumens; entre autres, la plus ancienne bibliothèque dont il soit parlé dans l'Histoire. On lisoit sur une de ses portes cette inscription : *Le trésor des remèdes de l'ame.* Uchoréus, l'un des successeurs d'Ozimandias, bâtit la ville de Memphis.

Histoire ancienne. Égypte.

Mœris ; ce fut ce roi qui construisit

---

tous les vrais chefs-d'œuvres des grands maîtres ont été consacrés à la religion : c'est l'Écriture sainte qui en a fourni les sujets. Et l'auteur en a placé une description critique extrêmement détaillée dans son Dictionnaire de la Bible, qu'elle compte publier incessamment (1), et dont cette description occupe la plus grande partie. Elle n'a point fait les mêmes recherches, et n'est pas entrée dans les mêmes détails pour les tableaux tirés de l'Histoire: cette partie de l'ouvrage n'est ici qu'épisodique.

(1) On n'a point donné ce Dictionnaire.

Histoire ancienne. Égypte.

ce lac si fameux qui porta son nom. L'Égypte avoit été long-temps gouvernée par des princes nés dans le pays même; lorsque des étrangers, qu'on nomma rois pasteurs, Arabes ou Phéniciens, s'emparèrent d'une grande partie de la basse Égypte et de Memphis; mais ils ne furent point maîtres de la haute Égypte, et le royaume de Thèbes subsista toujours jusqu'au temps de Sésostris. La domination de ces rois étrangers dura environ deux cent soixante ans : c'est sous l'un d'eux, appelé dans l'Écriture Pharaon, nom commun à tous les rois d'Égypte, qu'Abraham passa dans ce pays avec Sara sa femme.

Thetmosis ou Amosis ayant chassé les rois pasteurs, régna dans la basse Égypte, an du monde 2179.

Long-temps après, Joseph fut mené en Égypte par des marchands madianites, et vendu à Putiphar, an du monde 2276. Ramessès-Miamum, connu dans l'Écriture sous le nom de Pharaon, régna soixante-six ans, et fit souffrir aux Israélites des maux infinis. Ce roi avoit deux fils, Aménophis et Busiris : Amé-

nophis lui succéda. C'est ce Pharaon sous qui les Israélites sortirent d'Égypte, et qui fut submergé au passage de la mer Rouge. Sésostris succéda à Aménophis, an 2513. Sésostris fut un grand roi et un conquérant. Le frère de Sésostris, appelé par les Grecs Danaüs, voulut le faire périr : n'ayant pas réussi, il prit la fuite, se retira dans le Péloponnèse, où il s'empara du royaume d'Argos, fondé près de quatre cents ans auparavant par Inachus. Busiris, frère d'Aménophis, et oncle de Sésostris, si fameux chez les anciens par sa cruauté, exerçoit vers ces temps sa tyrannie sur les bords du Nil : ce fut apparemment pendant l'absence de Sésostris. Vers le même temps, Cadmus porta de Syrie en Grèce l'invention des lettres. Quelques-uns prétendent que ces lettres étoient égyptiennes, et que Cadmus lui-même étoit d'Égypte, et non de Phénicie ; et les Égyptiens n'ont pas manqué d'attribuer à leur Mercure l'invention des lettres. Histoire ancienne. Égypte.

Phéron succéda aux états de Sésostris, mais non à sa gloire. A Phéron succéda Prothée. Du temps de ce roi,

Histoire ancienne. Égypte. Pâris le Troyen, ravisseur d'Hélène, fut poussé par la tempête à une des embouchures du Nil, et conduit à Memphis, devant Prothée, qui lui reprocha son crime, et lui déclara qu'il étoit libre de partir, mais qu'il retiendroit Hélène; ce qui fut exécuté. Par la suite, Ménélas passa en Égypte, et Prothée lui rendit Hélène avec toutes ses richesses, qu'il avoit aussi reprises à Pâris.

Rhampsinit, le plus riche de tous les rois de l'Égypte.

Cheops et Cheprès, deux frères, dont le règne fut aussi long qu'impie et cruel. Ce furent eux qui commencèrent les pyramides d'Égypte.

Mycérinus, bon prince, leur succéda.

Orsichis : ce fut ce roi qui établit la loi sur les emprunts, par laquelle il n'est permis à un fils d'emprunter qu'en mettant en gage le corps mort de son père.

Après ces règnes, il reste un intervalle de près de trois-cents ans jusqu'au règne de Sabach l'Éthiopien. M. Rollin place dans cet intervalle les faits suivans :

Pharaon, roi d'Égypte, donna sa

fille en mariage à Salomon, roi d'Israël, an 2991. Histoire ancienne. Egypte.

Sésac, autrement appelé Seshonchis. C'est vers ce roi d'Égypte que se réfugia Jéroboam, pour éviter la colère de Salomon, qui vouloit le faire mourir. Zara, roi d'Éthiopie, et vraisemblablement d'Égypte en même temps, fit la guerre à Aza, roi de Juda.

Amisis ; il étoit aveugle. Sous son règne, Sabach, roi d'Éthiopie, entra en Égypte, et s'en rendit maître, an 3279. Ensuite Sethon, à qui succéda Tharaca. Après ce dernier, il y eut en Égypte une anarchie de deux ans. Enfin, douze des principaux seigneurs se saisirent du royaume, et le partagèrent entre eux en douze parties. Psammitique, un des douze rois, défit les onze autres, et demeura seul maître d'Égypte, an 3334. Psammitique entra en Palestine. Il fit le siége d'Azoth, une des principales villes du pays, et qui lui donna tant de peine, que ce ne fut qu'au bout de vingt-neuf ans qu'il s'en rendit maître. C'est le plus long siége dont il soit parlé dans l'Histoire ancienne.

Histoire ancienne. Égypte.

En ce temps-là, les Scythes, sortis des environs des Palus Méotides, s'étant jetés dans la Médie, défirent Cyaxare, qui en étoit roi, le dépouillèrent de toute la haute Asie, dont ils demeurèrent maîtres pendant vingt-huit ans. Ils poussèrent leurs conquêtes dans la Syrie, jusqu'aux frontières d'Égypte.

Néchao, fils de Psammitique, lui succéda, an 3388.

Psammis, son fils, lui succéda, an 3404. Ce fut vers lui que ceux d'Élide, après avoir établi les jeux olympiques, envoyèrent une célèbre ambassade pour savoir ce que penseroient de cet établissement les Égyptiens, qui passoient pour les plus sages de l'univers. Apriès, fils de Psammis, lui succéda. Ses sujets se révoltent, et après beaucoup d'événemens, Apriès est étranglé, et l'on place sur le trône Amasis, officier d'une basse naissance, an 3455 : il fut un grand roi. Ce fut sous son règne que Pythagore vint en Égypte; il lui étoit recommandé par le célèbre Polycrate, tyran de Samos, et ami d'Amasis. Pythagore fut initié dans tous les mystères de la religion

des Égyptiens, et c'est là qu'il puisa sa doctrine de la métempsycose. Histoire ancienne. Égypte.

Psammenite succéda à Amasis, son père, an 3479. Psammenite fut détrôné par Cambyse, fils de Cyrus, qui, par la suite, le fit mourir. Alors toute l'Égypte se soumit à Cambyse. Ici finit la suite des rois d'Égypte. Depuis, l'histoire de ce pays se confondit avec celle des Perses et des Grecs, jusqu'à la mort d'Alexandre. Alors s'éleva une nouvelle monarchie d'Égypte, fondée par Ptolomée, fils de Lagus, qui se continua jusqu'à Cléopâtre; et ce dernier espace fut environ de trois cents ans.

PREMIER EMPIRE DES ASSYRIENS.

Histoire ancienne. Des Assyriens.

Cet empire a été l'un des plus puissans empires du monde. On peut lui donner la même antiquité qu'à la ville de Babylone, qui en étoit la capitale. Cette ville fut bâtie par Nembrod. Les Babyloniens comptoient au moins mille neuf cent trois ans d'antiquité, lorsqu'Alexandre entra triomphant dans Babylone; ce qui fait remonter son origine à l'an du monde 1771, c'est-à-dire cent quinze ans après le déluge.

Après Nembrod, Ninus bâtit Ninive sur le Tigre. Cette ville avoit sept lieues et demie de longueur sur quatre et demie de largeur; elle avoit de circuit quatre cent quatre-vingt stades, qui font vingt-quatre lieues. Après Ninus, Sémiramis : elle embellit Babylone. Sa grande et dernière expédition fut contre les Indes. Elle est la seule, et Alexandre après elle, qui ait osé porter la guerre au-delà du fleuve Indus. Ninias, son fils, ne fut occupé que de ses plaisirs. Ses

successeurs, pendant trente générations, suivirent son exemple. Leur histoire est absolument inconnue. C'est sous le gouvernement de ces rois fainéans que Sésostris, roi d'Egypte, poussa si loin ses conquêtes dans l'Orient. Histoire ancienne. Des Assyriens.

Phul. On croit ce roi père de Sardanapale, dernier roi des Assyriens. Sardanapale passoit sa vie dans son palais avec ses femmes, habillé comme elles, et occupé à filer. Arbace, gouverneur des Mèdes, fomente une révolte : il assiége Sardanapale, qui prend le parti de se brûler avec ses femmes, an 3257. Ce premier empire dura mille quatre cent cinquante ans. Des débris de cet empire, se formèrent trois grands royaumes ; celui des Mèdes, qu'Arbace, le principal chef de la conjuration, rétablit dans leur liberté ; celui des Assyriens de Babylone, qui fut donné à Bélésis, qui en étoit gouverneur ; enfin, celui des Assyriens de Ninive, dont le premier roi se fit appeler Ninus le Jeune.

SECOND EMPIRE DES ASSYRIENS,

TANT DE BABYLONE QUE DE NINIVE.

Histoire ancienne. Des Assyriens.

Ce second empire dura deux cent dix ans. Babylone eut pour roi Bélésis, le même que Nabonassar; c'est sous son règne qu'a commencé la fameuse époque astronomique, appelée de son nom l'ère de Nabonassar. Il est nommé dans l'Écriture Baladan: Il régna douze ans, et il eut pour successeur son fils Mérodach-Baladan. Depuis lui, il y eut encore à Babylone quelques rois dont l'histoire est inconnue.

Les rois de Ninive, et qui ensuite le devinrent de Babylone, furent Théglatphalasar, Salmanasar, Sennacherib, Asarhadon, Saosduchin ou Nabuchodonosor 1er, Saracus-Nabopolassar, Nabuchodonosor II, Evilmérodach, Nériglissor, Laborosoarchod, Tabinit ou Balthasard.

DES MÈDES.

Histoire ancienne. Des Mèdes.

ARBACE, premier roi ou gouverneur, selon quelques-uns. Déjoce, qui régna avec gloire cinquante-trois ans : il bâtit Ecbatane. Son fils Phraorte ou Aphraarte lui succéda ; il régna vingt-deux ans : il déclara la guerre aux Assyriens. Nabuchodonosor, ou Saosduchin, leur roi, livra bataille à Phraorte, dans la plaine de Ragan. Phraorte fut défait. Nabuchodonosor prend Ecbatane, et la pille ; et Phraorte, qui s'étoit sauvé après la bataille, tomba dans ses mains ; il le fit mourir à coups de javelots. Cyaxare 1er succéda à son père Phraorte : il régna quarante ans. Cyaxare assiége et détruit Ninive, an du monde 3378. Astyage, son fils, nommé aussi Assuérus dans l'Écriture, lui succède, an 3409 : il régna trente-cinq ans. Il eut deux enfans, Cyaxare, Dariénis, et Mandane, d'une première femme. Du vivant de son père, il donna Mandane en mariage à Cambyse, fils d'Archimenès, roi des Perses ;

Histoire ancienne. Des Mèdes.

et de ce mariage naquit Cyrus, un an après la naissance de Cyaxare son oncle. Ce dernier succéda à son père dans le royaume des Mèdes, sous le nom de Cyaxare II. Cyrus ayant pris Babylone, conjointement avec Cyaxare, lui en avoit laissé la souveraineté. Après sa mort et celle de Cambyse, son père, il réunit en sa personne l'empire des Perses et celui des Mèdes.

DES LYDIENS.

Histoire ancienne. Des Lydiens.

HÉRODOTE appelle Atiades, c'est-à-dire descendans d'Atis, les premiers rois qui ont régné chez les Lydiens : il dit qu'ils tiroient leur origine de Lydus, fils d'Atis; et que Lydus donna son nom à ces peuples, auparavant appelés Méoniens. Les Héraclides, ou descendans d'Hercule, leur succédèrent, et tinrent cet empire pendant l'espace de cinq cent cinq ans.

Argon, arrière-petit-fils d'Alcée, dont Hercule étoit le père, fut le premier des

Héraclides qui régna dans la Lydie. Le dernier fut Candaule, qui fit voir sa femme nue à Gigès, son favori. Gigès tua Candaule, et par ce meurtre, il devint maître et de sa femme et de son trône, qui passa ainsi de la famille des Héraclides dans celle des Ménades, an 3386. Chez les Lydiens, c'étoit une infamie, même à un homme, de paroître nu. Gigès régna trente-huit ans. Il eut pour successeur son fils Ardys, qui régna quarante-neuf ans. Sadyattes lui succéda, et régna douze ans. A celui-là succéda Alyattes, qui régna cinquante-sept ans. A Alyattes succéda Crésus, an 3442: il étoit d'une richesse immense. Sa cour étoit le séjour assez ordinaire de plusieurs de ces fameux savans si connus dans l'antiquité, sous le nom des sept Sages de la Grèce. Solon, entre autres, vint le voir; Ésope, l'auteur des Fables, vint aussi à la cour de ce prince.

Histoire ancienne. Des Lydiens.

Crésus avoit deux fils, l'un muet, et l'autre nommé Atys, qu'il aimoit uniquement, et qui fut tué à la chasse.

Cyrus prend Crésus dans sa ville de Sardes. Dans l'instant du pillage, un

Histoire ancienne. Des Lydiens.

soldat, ne connoissant point le roi alloit le frapper, lorsque le fils muet de Crésus s'écria : « Soldat, ne tue point Crésus. » (1)

Cyrus fit préparer un bûcher pour faire périr Crésus. Pendant qu'on l'y conduisoit, il répéta plusieurs fois « Solon! Solon! » se rappelant les leçons que ce sage lui avoit faites sur l'instabilité des choses humaines. Cyrus voulut savoir pourquoi il répétoit ce nom ; l'explication le toucha ; il fit retirer Crésus du bûcher, et l'honora toujours pendant qu'il vécut.

---

(1) On dit aussi qu'Églés de Samos, Athlète muet, cessa tout à coup de l'être, indigné de ce qu'on lui refusoit l'honneur et la récompense de la victoire qu'il avoit remportée. (VALÈRE MAXIME.)

HISTOIRE DE CYRUS.

Histoire ancienne. Cyrus.

L'ÉTAT, en Perse, se chargeoit de l'éducation des enfans qui étoient élevés en commun. Ils étoient dans la classe des enfans jusqu'à seize ou dix-sept ans, qu'ils entroient dans celle des jeunes gens. Ils étoient dix ans dans cette classe, et pendant ce temps, veillés de plus près. La troisième classe étoit composée des hommes faits, et ils y demeuroient vingt-cinq ans; enfin, ils passoient dans la dernière classe, où l'on choisissoit les plus sages pour former le conseil public et les compagnies des juges. Telle fut l'éducation de Cyrus. La bataille de Thymbrée décida du sort de Crésus; il y fut défait et fait prisonnier par Cyrus. Cyrus prit Babylone en 3466. C'est alors que commence l'empire des Perses et des Mèdes, réunis sous une même autorité. Cet empire, depuis Cyrus, qui en fut le premier roi, jusqu'à Darius-Codoman, vaincu par Alexandre, a duré l'espace de deux cent six

Histoire ancienne. Cyrus.

ans, depuis l'année du monde 3468 jusqu'à 3674. Cyrus meurt dans un âge avancé, an 3475. Hérodote et Xénophon ont écrit la vie de Cyrus, tous deux différemment. Hérodote le fait mourir captif de Tomiris, qui lui coupa la tête et la mit dans un vase de sang, en disant : « Abreuve-toi du sang dont tu fus insatiable durant ta vie. » Mais l'histoire de Xénophon est plus sage et plus vraisemblable. Cambyse, fils de Cyrus, lui succéda; il fit mourir Smerdis, son frère; il épousa sa sœur Méroé; ensuite il la fit mourir. Smerdis le Mage usurpe le trône. Cambyse meurt, an 3482. Ce Smerdis, qui se faisoit passer pour le vrai Smerdis, fils de Cyrus, fut reconnu pour imposteur, et massacré. Darius, fils d'Hystaspe, lui succéda.

DES CARTHAGINOIS.

Histoire ancienne. Carthage.

Les Carthaginois ont reçu des Tyriens leur origine, leurs mœurs, leur langage, leurs usages, leurs lois, leur religion. Ils avoient deux divinités qu'ils adoroient particulièrement; la première étoit la déesse céleste, appelée aussi Uranie, qui est la lune; la seconde, à qui l'on offroit des victimes humaines, c'étoit Saturne, connu dans l'Ecriture sous le nom de Moloch. Les Suffètes étoient des magistrats suprêmes, dont le pouvoir duroit un an : ils étoient à Carthage ce que les consuls étoient à Rome. Souvent même les auteurs leur donnent le nom de rois, de dictateurs et de consuls, parce qu'ils en remplissoient les fonctions; il y avoit aussi un sénat. Leur tribunal de cent étoit composé de cent quatre personnes, et fait pour balancer le pouvoir des grands et du sénat. Parmi ces cent quatre juges, il y en avoit cinq qui avoient une juris-diction particulière et supérieure à celle

Histoire ancienne. Carthage.

des autres : on ne sait pas combien elle dura.

Tout le temps qui s'est écoulé depuis la fondation de Carthage jusqu'à sa ruine est de sept cents ans. Elle fut fondée l'an du monde 3158, pendant que Joas régnoit sur Juda, quatre-vingt-dix-huit ans avant que Rome fût bâtie, et huit cent quarante-six avant Jésus-Christ. La fondation de Carthage est attribuée à Élissa, princesse tyrienne, plus connue sous le nom de Didon. Cette princesse fut recherchée en mariage par Iarbas, roi de Gétulie : menacée par lui de la guerre, et ne voulant point violer la foi qu'elle avoit jurée à son premier mari Sichée, elle se donna la mort. Virgile a supposé, dans son *Énéide*, qu'Énée étoit contemporain de Didon, quoiqu'il se soit écoulé près de trois siècles entre l'un et l'autre, Carthage ayant été bâtie près de trois cents ans après la prise de Troie.

Les Carthaginois firent de grandes conquêtes en Espagne. Première guerre punique, an du monde 3738, de Rome 488.

Mort de Régulus, an du monde 3755, de Rome 499. Fin de la première guerre punique, an du monde 3762. Cette guerre dura vingt-quatre ans. Les Carthaginois eurent ensuite à soutenir la guerre de Libye contre les soldats qui avoient servi sous eux en Sicile. Seconde guerre punique, an du monde 3786. Annibal, âgé de vingt-six ou vingt-sept ans, fut fait général. Combat du Tésin, petite rivière dans la Lombardie; Annibal eut l'avantage : il fut aussi vainqueur aux batailles de la Trébie, de Trazimène et de Cannes. Il va passer l'hiver à Capoue; ses troupes s'y amollissent. Scipion défait Annibal. Fin de la seconde guerre punique, an du monde 3803; elle dura dix-sept ans. Annibal, persécuté à Carthage, est obligé de s'expatrier; craignant d'être livré aux Romains par Prusias, il s'empoisonna, an du monde 3822. Cette année fut célèbre par la mort de trois grands hommes, Annibal, Philopémen et Scipion, tous trois hors de leur patrie. Les deux premiers périrent par le poison; pour Scipion, il se condamna à un exil volontaire, et y mourut. Guerre entre

Histoire ancienne. Carthage.

Histoire ancienne. Carthage.

les Carthaginois et Masinissa, roi de Numidie.

Troisième guerre punique, an du monde 3855, de Carthage 657, de Rome 559. Sur la fin du siége de Carthage, Asdrubal, général des Carthaginois, se réfugia dans le temple d'Esculape avec sa famille et plusieurs autres personnes; mais bientôt, manquant de tout, il alla se jeter aux pieds de Scipion, et se remettre entre ses mains. Scipion, pour engager le reste des Carthaginois à se rendre, conduisit Asdrubal vers le temple, et le fit voir aux réfugiés; ces derniers, de désespoir, mirent le feu au temple; et la femme d'Asdrubal, paroissant tout à coup sur une terrasse avec ses enfans, adressa à son mari les plus sanglans reproches sur sa lâcheté, et aima mieux se précipiter dans les flammes avec ses enfans, que de se rendre à ses ennemis. Carthage fut prise par Scipion, an du monde 3862, de Carthage, 662, de Rome 564, et cent cinquante-cinq ans avant Jésus-Christ. (*Histoire ancienne*, de ROLLIN; *Hist. universelle*, de BÉRARDIER.)

GÉOGRAPHIE DE LA GRÈCE.

DE LA MACÉDOINE.

Géographie de la Grèce.

La Macédoine, moins étendue d'abord qu'elle ne le fut dans la suite, porta long-temps le nom d'Émathie, et pendant long-temps ne fut point regardée comme faisant partie de la Grèce. On la divisoit en plusieurs parties. Les principales étoient l'Édonie, la Migdonie, la Pélagonie, l'Émathie, etc. Les villes les plus considérables étoient Édesse, capitale; Pella (1), dans la suite séjour des rois; Alexandre y vint au monde; on y voyoit le tombeau d'Euripide; Olinde, Thessalonique (2), d'abord appelée Terma, au fond d'un golfe qui porte encore son nom, aujourd'hui Saloniki.

(1) Aujourd'hui *Palatisa* (2) *Saloniki.*

ILLYRIE, aujourd'hui l'Albanie.

Géographie de la Grèce. Les principales villes étoient Épidamne (1), Apollonie. (2)

ÉPIRE, aujourd'hui l'Albanie.

Principales villes, Butrote, Nicopolis. (3)

THESSALIE,

aujourd'hui le Sandgiak de Larissa.

Les parties principales étoient la Pélasgiotide, la Thessaliotide, la Phtiotide et la Magnésie. Les parties du midi étoient occupées par les Dolopes et les Mirmidons, qu'Achille mena au siége de Troie. Ses villes principales étoient Larisse, sur le Pénée (4), Pharsale (5), fameuse par la bataille donnée sous ses murs entre César et Pompée; Magnésie (6), connue par la défaite de la flotte de Xerxès, battue par une tempête, an 480 avant Jésus-Christ.

---

(1) Depuis *Dhirrachium*, aujourd'hui *Durazzo*. (2) *Polina*. (3) *Prevesa Vecchia*. (4) *Salembria*. (5) *Farsa*. (6) *Lamia*.

GRÈCE propre, aujourd'hui Livadie.

ACARNANIE,

aujourd'hui Carnia, en Carnie.

Ses villes principales étoient Actium, célèbre par la bataille navale d'Antoine et d'Auguste; Argos, Stratus. Géographie de la Grèce.

ÉTOLIE.

Les peuples de ce pays s'appelèrent d'abord Curètes. Les villes principales sont Thermus, Calydon, sur l'Événus (1): Méléagre y tua le sanglier, et ce fut sur ses bords qu'Hercule tua le Centaure Nessus.

LOCRIENS.

Peuples divisés en quatre portions: les Ozoles, les Épicménidiens, les Apuntiens et les Épizéphiriens, qui habitoient dans la grande Grèce, en Italie. Les Épicménidiens étoient au nord-est de la Phocide; c'est au nord-est de leur pays que se trouvoit ce fameux passage resserré d'un côté par la mer, et de l'autre

(1) Aujourd'hui *Fidari*.

Géographie de la Grèce.

par les montagnes, et qui avoit pris le nom de Thermopyles, ou portes chaudes, des bains chauds qui se trouvoient dans son voisinage. A l'arrivée de Xerxès, il fut défendu par trois cents Spartiates. Ce défilé, large au plus de vingt-cinq pieds, s'appelle aujourd'hui Bouche du Loup. Les villes principales des Locriens étoient Naupactus (1), Amphissa (2).

DORIDE.

Son nom lui vient de Dorus, petit-fils de Deucalion. Le fleuve Céphise prend sa source dans la Doride. Ce pays n'avoit pas de lieu considérable.

PHOCIDE.

On y trouve le mont Parnasse. Ses villes principales étoient Delphes (3), Élatée (4), Crissa.

BÉOTIE, nommée avant Aonia.

On y trouve le lac Copaïs, le mont Hélicon (5), la fontaine Hyppocrène,

(1) *Lépante.* (2) *Salona.* (3) *Castri.* (4) *Turchochorio.* (5) *Vagora, Voucri.*

le mont Cithéron (1), où le jeune OEdipe fut exposé ; ses villes principales étoient Thèbes (2), qui devoit son origine à Cadmus. Ce prince, arrivant de Phénicie, fonda une ville appelée Cadmée. Dans la suite, Amphion et Zéthus, fils d'Antiope, s'étant emparés de Cadmée, la joignirent à la partie qu'on nommoit la ville basse, et donnèrent à cette nouvelle ville le nom de Thèbes. C'est ce même Amphion, célèbre par sa voix. Alexandre détruisit Thèbes ; Cassandre la rebâtit ; Sylla la ruina. Elle fut la patrie de Pindare, d'Épaminondas, de Pélopidas, etc. Chéronée, célèbre par la victoire que remporta Philippe sous ses murs. Leuctres, fameuse par la bataille gagnée par les Thébains contre les Lacédémoniens ; les premiers commandés par Épaminondas et Pélopidas. Platée ; ce fut sous ses murs que Mardonius fut défait par les Athéniens et les Lacédémoniens, sous la conduite d'Aristide et de Pausanias, an 479 avant Jésus-Christ. Aulide, où fut sacrifiée

Géographie de la Grèce.

(1) *Elatia.* (2) Aujourd'hui *Thiva.*

Géographie de la Grèce. Iphigénie. Il semble que ce lieu s'appeloit Aulis, et son territoire Aulide.

MÉGARIDE.

Ses villes principales étoient Nysée et Mégare, où l'on voyoit le tombeau d'Alcmène.

ATTIQUE.

Ce pays, le plus fameux de la Grèce, avoit d'abord porté le nom de Cécropie. Deux de ses montagnes ont été fort renommées par leurs productions; le mont Hymette, par son miel et son huile; et le mont Penthélique, par ses marbres. Sa ville principale étoit Athènes. Le Pyrée (1) étoit le port le plus considérable d'Athènes, qui en avoit encore deux autres, Phalères et Munichie. Les autres villes étoient Éleusis (2), Marathon; ce fut près de ce lieu que les Perses, commandés par Datis, furent défaits par les Athéniens, sous la conduite de dix chefs, qui, par l'avis d'Aristide, remirent le comman-

(1) Aujourd'hui *Porto-Leone*. (2) Lefsina.

dement général à Miltiade, an 490 avant Jésus-Christ. Géographie de la Grèce.

DU PÉLOPONÈSE, aujourd'hui la Morée.

Le nom de Péloponèse signifie île de Pélops. Les Grecs en faisoient remonter l'origine à l'invasion d'un prince de ce nom, qui vint, dit-on, de la Phrygie (en Asie) former un établissement en Grèce. Ce pays a aussi porté les noms d'Appia, d'Argolide, de Pélasgie, que les Grecs dérivoient d'autant de princes anciens dont l'existence n'est pas trop bien constatée. Le Péloponèse renfermoit sept à huit états; l'Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Élide, l'Achaïe, la Sicyonie, la Corinthie et l'Arcadie.

L'ARGOLIDE;

aujourd'hui partie de la Sicanie.

Ses principaux fleuves étoient l'Inachus (1), l'Érasinus et le lac de Lerne, connu dans la Fable par l'hydre qu'Her-

(1) Aujourd'hui *Planizza*.

Géographie de la Grèce.

cule y tua. Ses principales villes, Argos (1), Némée, connue par le lion qui se retiroit dans sa forêt, et qui fut tué par Hercule; Mycènes, Tyrinthe, Nauplia (2), Épidaure (3), capitale d'un territoire consacré à Esculape, et Trézène.

DE LA LACONIE, aujourd'hui Tyaconie.

L'Eurotas (4) étoit son principal fleuve; sa principale montagne, le mont Taygète; les principales villes, Sparte (5), ou Lacédémone, sur l'Eurotas; Amyclès, Hélos, etc.

DE LA MESSÉNIE,

aujourd'hui partie du Belvédère.

Sa principale rivière étoit le Pamissus, et ses principales villes, Messène (6), Ithome, Ira, Pylos (7), qui passoit pour être la ville où avoit régné Nestor.

---

(1) Aujourd'hui *Argo*. (2) *Napoli* de Romanie. (3) *Pidravra*. (4) *Vasili Potamo*. (5) *Misitra*. (6) *Mavra Mathia*. (7) *Navarin*.

DE L'ÉLIDE,

aujourd'hui partie du Belvédère.

Géographie de la Grèce.

L'Alphée (1) étoit sa principale rivière. Les poëtes avoient fait de l'Alphée un dieu qui alloit par-dessous la mer joindre ses eaux à celles de la fontaine Aréthuse, en Sicile. Les principales villes étoient Olympie, fameuse par les jeux qu'on y célébroit tous les quatre ans (2); Pyse, Élide. (3)

---

(1) Aujourd'hui *Rofeas*.

(2) Les olympiades commencent l'an du monde 3208; elles doivent leur nom à la ville d'Olympie où se célébroient ces jeux. Hercule les avoit institués : mais ayant été discontinués pendant plusieurs siècles, Iphitus, l'un de ses descendans, les rétablit l'an 3208, et c'est de ce temps que commence l'ère des olympiades. Chaque olympiade étoit composée de quatre années complètes. Ainsi la première ayant commencé l'an 3208, et Romulus étant né la seconde année de la deuxième, il s'ensuit qu'il naquit l'an 3214. (*Histoire des sept Sages de la Grèce*, par LARREY.)

(3) Aujourd'hui *Gastouni*.

DE L'ACHAÏE,

aujourd'hui duché de Clarence.

Géographie de la Grèce. Le Mélas et le Crathis étoient ses fleuves les plus considérables ; et ses principales villes, Dyme, Patrée (1), la seule, de toute l'Achaïe, qu'Auguste laissa jouir de sa liberté avec le titre de colonie romaine; Égium. (2)

DE LA SICYONIE,

partie du duché de Clarence.

L'Azopus en étoit le fleuve le plus considérable; et ses villes, Sycione (3), qui s'appela d'abord Égialée; Philiunte.

DE LA CORINTHIE.

La ville principale étoit Corinthe (4); les deux parties de cette ville étoient Lecheum, au nord, et Cenchrée, au sud.

---

(1) Aujourd'hui *Patras*. (2) *Vostiza*. (3) *Basilico*. (4) *Corito*.

DE L'ARCADIE, *Arcadia.* (1)

Géographie de la Grèce.

Principaux fleuves, l'Alphée, l'Érymanthe, l'Aoranius. Ses montagnes, le Ménale, l'Érymanthe, célèbre par le sanglier, dont la mort est comptée au nombre des travaux d'Hercule, et le Lycéus. Ses villes principales étoient Mégalopolis (2), bâtie par Épaminondas; Mantinée (3), célèbre par deux batailles, la première entre les Thébains et les Lacédémoniens; Épaminondas y perdit la vie : la seconde où les Lacédémoniens furent également battus; leur tyran, Machanidas, y fut tué : les Arcadiens avoient à leur tête Philopémen. Les autres principales villes étoient Tégée (4), Hérée. Les Arcadiens s'occupoient particulièrement des travaux champêtres; ils passent pour avoir été les premiers

(1) Cercidas fut législateur des Arcadiens; il fut poëte aussi, et faisoit tant de cas d'Homère, qu'il ordonna qu'on mît dans son tombeau les deux premiers livres de l'Iliade.

(2) Aujourd'hui *Leondari.* (3) *Tripolizza.* (4) *Moklia.*

Géographie de la Grèce.

Grecs qui aient fait des fromages, de l'huile, des étoffes de laine, et qui aient fait usage du miel.

Isles principales dans la mer Ionienne.

Corcyre, aujourd'hui Corfou. Selon Diodore, cette île prit son nom d'une nymphe ainsi appelée qui avoit été enlevée par Neptune. Homère la nomme île des Phéaciens ou Phéaques; île de Leucade, d'où les amans malheureux se précipitoient dans la mer. Céphalonie: Céphale, Athénien, ayant tué sa femme Procris, eut le gouvernement de cette île, et lui donna son nom. Dulichium, qui paroît avoir été la même qu'Ithaque. Zacynte (1), les Strophades (2); leur nom grec, qui signifie retour, avoit donné lieu à différentes fables, entr'autres à celle des harpies qui s'y étoient retirées, disoit-on, après avoir été chassées de la Bythinie.

(1) Aujourd'hui *Zante*. (2) Isles *Strivali*.

Isles de la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel.

Géographie de la Grèce.

Cythère (1), célèbre par son temple de Vénus. Crète (2), non moins fameuse dans la Fable par les aventures de Dédale, du Minotaure, l'éducation de Jupiter sur le mont Ida, etc., que dans l'Histoire, par la sagesse et la puissance de Minos. Cnossus et Cydonie (3) étoient ses principales villes. Les Cyclades : Délos (4) en étoit regardée comme le centre. Théra (5); Naxos, célèbre par les amours de Bacchus et d'Ariadne. Paros, Délos, où l'on prétendoit qu'Apollon avoit pris naissance. Par respect pour ce dieu et pour Diane, on avoit défendu d'y laisser accoucher les femmes, et d'y laisser mourir les malades et les vieillards; dès qu'on étoit condamné, on étoit transporté hors de l'île; on n'avoit la permission d'y mourir que subitement. Tenos (6), Andros. Les îles qui n'étoient point comprises dans les Cyclades sont Céos (7), Eubée (8). Cette île a au moins

(1) *Cerigo.* (2) *Candie.* (3) La *Canée.* (4) *Sdili*, y compris *Rhenea.* (5) *Santorin.* (6) *Tine.* (7) *Zia*, *Pont.* (8) *Egripo.*

Géographie de la Grèce.

trente-deux lieues de long; elle n'est séparée du continent que par un détroit si peu large au milieu, qu'une galère y passoit avec peine. Les flux et reflux s'y font sentir avec une grande force; c'est ce passage que les anciens appeloient l'Euripe. Les principales villes de l'Eubée étoient Chalcis (1) et Érétrie; la première sur l'Euripe. On trouvoit à l'est de l'Eubée l'île de Cyros (2), célèbre par ses beaux marbres. L'île de Tharos étoit tout à fait au nord, près de la Thrace; son marbre étoit aussi fort estimé. (*Cet extrait est tiré de l'excellent ouvrage de* M. MENTELLE, *et d'un autre ouvrage très-intéressant, en un volume, qui a pour titre :* Abrégé de la Géographie de la Grèce ancienne, *et qui a paru sans nom d'auteur dans l'année* 1772.)

(1) *Nègre.* (2) *Skiro.*

DE LA GRÈCE.

Chronol. de la Grèce.

On peut distinguer dans la Grèce quatre différens âges qui, tous ensemble, renferment deux mille cent cinquante quatre ans. Le premier s'étend depuis la fondation des petits royaumes de la Grèce, en commençant par celui de Sicyone, et comprend environ mille ans, depuis l'an du monde 1820 jusqu'à 2820. Le second s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystape, qui est le temps où l'histoire des Grecs commence à se joindre avec celle des Perses, et comprend six cent soixante trois ans, depuis l'an 2820 jusqu'à 3483.

Le troisième âge s'étend depuis le commencement du règne de Darius jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, qui est le beau temps de l'histoire des Grecs, et comprend cent quatre-vingt-dix-huit ans, depuis l'an 3433 jusqu'à 3681.

Chronol. de la Grèce.

Enfin, le quatrième âge s'étend depuis la mort d'Alexandre, où les Grecs commencèrent à déchoir, jusqu'au moment où ils tombèrent sous la domination des Romains. L'époque de la ruine entière des Grecs est, d'un côté, la prise et la destruction de Corinthe par le consul Mummius, en 3858, et de l'autre, l'extinction du royaume des Séleucides, en Asie, par Pompée, l'an 3939; de celui des Lagides, en Égypte, par Auguste, l'an 3974, et ce dernier âge comprend deux cent quatre-vingt-treize ans. Iavan ou Ion, fils de Japhet, et petit-fils de Noé, est le père de tous les peuples connus sous le nom de Grecs, quoiqu'il soit demeuré propre aux Ioniens dans cette nation.

Sycione étoit le plus ancien royaume de la Grèce; il fut fondé en 1915, et mille trois cent treize ans avant la première olympiade. On croit qu'il dura environ mille ans. Argos, fondé par Inachus en 2148. Inachus eut pour successeur Phoronée, son fils, Apis, Argus; et après plusieurs autres, Gélanor, qui fut dépouillé et chassé par Danaüs,

Égyptien. Les successeurs de celui-ci furent Lyncée, Abas, Proétas, Acrisius. De Danaé, fille du dernier, naquit Persée, qui, dans la suite, ayant involontairement tué son grand-père Acrisius, s'exila d'Argos, passa à Mycènes, et y établit le siége de son royaume. Persée eut plusieurs enfans, entre autres, Alcée, Stélénus, Électrion. Alcée fut père d'Amphitrion, Stélénus d'Euristhée, Électrion d'Alcmène. Amphitrion épousa Alcmène; de Jupiter et d'Alcmène naquit Hercule. Les rois qui régnèrent à Mycènes, après Persée, furent Électrion, Sténélus, Euristhée. Atrée, fils de Pélops, oncle maternel d'Euristhée, succéda à Euristhée. C'est de la sorte que la couronne passa aux descendans de Pélops, qui donnèrent leur nom au Péloponèse, appelé auparavant Apie (d'Apis). Après Atrée Plistène, Agamemnon, son fils, lui succéda. Ensuite Oreste, Tysamène et Penthile, fils d'Oreste, régnèrent après lui ils furent chassés du Péloponèse pa les Héraclides. Chronol. de la Grèce.

ATHÈNES.

Chronol. de la Grèce.

Cécrops, originaire d'Égypte, en fut le fondateur : ce fut lui qui établit l'Aréopage.

Amphictyon, troisième roi d'Athènes, fit une confédération de douze peuples qui s'assembloient deux fois l'an aux Thermopyles pour y faire des sacrifices communs, et y délibérer sur les affaires publiques et particulières de chaque peuple : elle fut nommée l'assemblée des Amphictyons. Sous Érecthée, l'on marque l'arrivée de Cérès en Attique, après l'enlèvement de sa fille, et l'établissement des mystères à Éleusis.

Le règne d'Égée, fils de Pandion, en 2720, est le temps le plus illustre de l'histoire des héros. C'est sous lui qu'on place l'expédition des Argonautes, les travaux d'Hercule, la guerre de Minos, second roi de Crète, contre les Athéniens ; et l'histoire de Thésée et d'Ariadne. Thésée succéda à son père Égée. Codrus fut le dernier roi d'Athènes : il se dévoua pour son peuple. Après lui, le titre de roi fut éteint. Médon,

son fils, fut mis à la tête de la république avec le titre d'archonte. Les premiers archontes furent à vie ; ensuite on les élut de dix ans en dix ans ; et enfin ils devinrent annuels : ils étoient au nombre de neuf. Ces magistrats, élus par le scrutin des fèves, étoient obligés de prouver plusieurs choses, entre autres leur attachement au culte d'Apollon et leur respect pour leurs parens. Les éphores étoient les magistrats de Lacédémone ; ils étoient au nombre de cinq : leur charge ne duroit qu'une année, et ils y parvenoient par la nomination du peuple. Ils abolissoient la puissance des autres magistrats, pouvoient appeler chacun d'eux en justice, et leur faire rendre compte de leurs mœurs et de leurs actions. Quelques auteurs attribuent leur institution à Lycurgue ; mais, suivant Plutarque, la création de cette suprême magistrature est due à Théopompe, roi de Sparte. Cet historien ajoute que la femme de Théopompe, lui reprochant que, par cet arrangement, il laisseroit à ses enfans le royauté beaucoup moindre qu'il

Chronol. de la Grèce.

Chronol. de la Grèce. ne l'avoit reçue, Théopompe lui répondit : « Au contraire, je la leur laisserai plus grande, parce que, fondée sur la justice, elle sera plus solide et plus durable. » Le mot éphore vient d'un mot grec qui signifie surveillant ou inspecteur.

THÈBES.

Cadmus en fut le fondateur en 2549. Layus, Œdipe, Étéocle, Polinice, lui succédèrent.

SPARTE OU LACÉDÉMONE.

On croit que Lélex, premier roi de Laconie, commença à régner mille cinq cent seize ans avant l'ère chrétienne. Tindare, second roi de Lacédémone, eut de Léda Castor et Pollux, outre Hélène et Clytemnestre.

CORINTHE.

D'abord elle fut soumise à ceux d'Argos et de Micènes. Sisiphe, fils d'Éole, s'en rendit maître. Sa race en fut chassée par les Héraclides, environ cent dix ans après le siége de Troie. Les descendans de

Bacchis y régnèrent; ensuite, sous eux, le gouvernement monarchique fit place à l'aristocratique, choisissant entre eux un premier magistrat, qu'ils appeloient Pritanis; enfin, Cipsélus s'empara de l'autorité, qu'il fit passer à son fils Périandre, mis au nombre des sept Sages de la Grèce. (1) Chronol. de la Grèce.

LA MACÉDOINE.

Leurs rois prétendoient descendre d'Hercule.

Ce royaume dura en tout six cent vingt-six ans.

(1) Quoiqu'il fût accusé d'inceste avec sa mère, et qu'il eût tué sa femme Mélisse d'un coup de pied. Au reste, on ne doit pas s'étonner que les païens qui imputoient tant de crimes aux dieux qu'ils adoroient, missent des scélérats au nombre de leurs Sages. L'homme privé des lumières de la religion se livrera toujours facilement à toutes les absurdités de l'inconséquence.

HISTOIRE DE DARIUS

JOINTE A CELLE DES GRECS.

Chronol. de la Grèce. DARIUS s'appeloit auparavant Ochus. Artabazane, l'aîné des trois fils qu'il eut, est celui qui, dans la suite, disputa l'empire à Xerxès. On croit que ce Darius, fils d'Hystaspe, est le même qu'Assuérus.

Darius marche contre les Scythes; il érigea, en plusieurs endroits de son passage, des colonnes avec des inscriptions magnifiques, dans l'une desquelles il s'appeloit le meilleur et le plus beau de tous les hommes. Les Scythes envoyèrent à Darius un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Il interpréta à son avantage ce présent symbolique, dont la vraie signification étoit : Que si les Perses ne s'envoloient comme les oiseaux, ou ne se cachoient comme les souris, ou ne s'enfonçoient dans l'eau comme les grenouilles, ils ne

pourroient échapper aux flèches des Scythes. Chronol. de la Grèce.

En effet, cette expédition fut très-malheureuse.

Darius fait la conquête de l'Inde. Il fait une expédition contre les Grecs. Bataille de Marathon, perdue par les Perses, an 3514 : Miltiade commandoit les Grecs.

La gloire de Miltiade lui devint funeste. Ses ennemis l'accusèrent de plusieurs crimes imaginaires ; et il fut condamné à perdre la vie et à être jeté dans le Barathre, lieu où l'on précipitoit les plus grands criminels. On commua la peine en une amende. Comme Miltiade étoit hors d'état de la payer, il fut mis en prison, et il y mourut.

Darius meurt ; Xerxès lui succède, an 3519. Xerxès réduit l'Égypte : il fait des préparatifs immenses contre la Grèce. Les Thermopyles sont un défilé au passage du mont OEta, entre la Thessalie et la Phocide, qui n'avoit que vingt-cinq pieds de largeur, et qui étoit l'unique endroit par où l'armée de terre

Chronol. de la Grèce. des Perses pouvoit entrer en Achaïe, et venir assiéger Athènes. Ce fut là que l'armée des Grecs s'arrêta ; elle avoit pour chef Léonide, l'un des deux rois de Sparte.

Xerxès tenta vainement de séduire Léonide ; et ce dernier, voyant qu'il étoit impossible de résister aux ennemis, obligea le reste des alliés à se retirer, et demeura avec ses trois cents Lacédémoniens. Léonide tomba mort des premiers. Ils périrent tous, excepté un seul qui se sauva à Lacédémone, où il fut traité comme un lâche ; mais peu de temps après il se distingua à la bataille de Platée d'une manière particulière. Le jour même de l'action des Thermopyles, il se donna sur mer le combat naval d'Artémise, entre les Grecs et les Perses : les premiers eurent l'avantage. Artémise étoit au promontoire de l'Eubée. Les Athéniens abandonnent leur ville. Le chien de Xantippe, père de Périclès, ne pouvant supporter de se voir abandonné de son maître, se jeta à la mer, et nagea toujours près de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il abordât sans

force à Salamine, et mourut incontinent sur le rivage. Xerxès prend Athènes, et la brûle. Bataille navale de Salamine, gagnée sur les Perses par les Grecs, commandés par Thémistocle. Xerxès retourne dans l'Asie. Bataille de Platée, gagnée par les Grecs sur les Perses, an 3525. Les Grecs commandés par Pausanias, roi de Lacédémone, et par Aristide, général des Athéniens. Chronol. de la Grèce.

Combat près de Micale, où les Perses furent défaits par les Grecs. Les Athéniens rétablissent les murs de leur ville, an 3526, malgré la jalousie et les oppositions des Lacédémoniens. Pausanias, voulant trahir sa patrie, est mis à mort par les Athéniens. Thémistocle, accusé faussement d'intelligence avec lui, est forcé de fuir; il se réfugie chez Admette, roi des Molosses. Ce roi étoit l'ennemi de Thémistocle; mais, touché de sa confiance, il lui accorde toute sa protection. Aristide meurt pauvre, quoique ayant occupé les plus grands emplois. On lui donna le surnom de juste, et il en fut digne. Xerxès est assassiné par Artaban, son favori, an 3531. Artaxerxe, son

Chronol. de la Grèce. fils, lui succède; il fut surnommé Longue-Main; il régna près de quarante-neuf ans. Thémistocle se réfugia vers lui. Cymon l'Athénien commence à se distinguer. Sa première jeunesse fut très-licencieuse: il remporte de grandes victoires sur les Perses. Thémistocle, comblé des bienfaits d'Artaxerxe, est pressé par ce prince de combattre les Grecs. Plutôt que de trahir sa patrie, il s'empoisonne, et meurt, an 3558, âgé de soixante-cinq ans.

A Athènes, Périclès partage avec Cymon la gloire et le crédit. An 3534, tremblement de terre à Sparte. Cymon meurt.

Thucydide se trouve opposé à Périclès. Ce dernier vint à bout de faire bannir Thucydide.

Aspasie, née à Milet, en Asie, s'étoit établie à Athènes. Quoique ses mœurs ne fussent pas pures, elle s'attacha Périclès, et même Socrate.

Affaires des Grecs en Sicile.

Gélon remporte une grande victoire, et les Syracusains, par reconnoissance,

lui déférent le titre de roi. Son règne fut court et glorieux. Chronol. de la Grèce.

Après la mort de Gélon, an 3532, le sceptre demeura dans sa famille près de douze ans. Hiéron, l'aîné de ses frères, lui succéda; il fut un prince médiocre. Il régna onze ans. Son frère Thrasybule lui succéda : au bout d'un an, ses vices le firent chasser, et Syracuse reprit sa liberté. Elle délivra aussi les autres villes de Sicile de la tyrannie, établit par-tout le gouvernement populaire (1), et s'y maintint elle-même pendant soixante ans, jusqu'au temps de Denys le Tyran, qui l'asservit de nouveau.

(1) Il y a trois principales espèces de gouvernement : la monarchie, où un seul homme commande; l'aristocratie, où ce sont les anciens et les plus sages qui gouvernent; la démocratie, où l'autorité est entre les mains du peuple. Voici l'admirable comparaison de M. de Montesquieu sur le despotisme : « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique. » (*Esprit des Lois*, tom. I.)

De quelques personnes et de quelques villes célèbres de la Grèce.

Chronol. de la Grèce.

Crotone fut fondée par Miscellus, chef des Achéens, an 3295. Sybaris étoit située à dix lieues de Crotone, et avoit été fondée aussi par les Achéens, mais avant Crotone. Le luxe la corrompit et la perdit. On bâtit auprès de l'ancienne Sybaris la ville de Thurium, an 3560. Charondas, disciple de Pythagore, en fut le législateur : il fit des lois très-sages. Dans le même temps, il y eut chez les Locriens un autre législateur célèbre, nommé Zaleucus, disciple aussi de Pythagore.

La guerre du Péloponèse commença en 3573, et dura vingt-sept ans. Thucidide en a écrit l'histoire. Mort de Périclès, an 3576. Mort d'Artaxerxe Longue-Main, an 3577, après quarante-neuf ans de règne. Son fils Xerxès lui succéda. Il est assassiné par Sogdien, son frère bâtard, qui monte sur le trône. Ochus, autre fils bâtard d'Artaxerce, fait mourir Sogdien, et monte sur le trône. Il prit le nom de Darius, et fut

surnommé Nothus, qui, en grec, veut dire bâtard. Il régna dix-neuf ans. En 3580, les Athéniens sont défaits à Délie par les Thébains. Socrate se trouva à cette action, et s'y comporta avec valeur; il fut entraîné dans la fuite avec les autres. Il étoit à pied; Alcibiade lui donna son cheval, et ne le quitta plus, afin de lui parer les coups des ennemis. Chronol. de la Grèce.

L'an 3583, traité de paix de cinquante ans entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Alcibiade commençoit alors à se distinguer; il étoit beau, aimable, et aussi spirituel que brave. Il fit couper la queue de son chien, qui étoit justement ce qu'il avoit de plus beau. On parla beaucoup de cette bizarrerie : *Voilà ce que je voulois*, dit Alcibiade; *pendant que les Athéniens parlent de mon chien, ils ne parleront pas de moi.* Nicias seul, à Athènes, balançoit son pouvoir.

Alcibiade est nommé général avec Nicias et Lamachus, en 3589. Alcibiade est rappelé; il se sauve : il est condamné à mort par contumace. Il se retire à Sparte. A Athènes, ses biens furent con-

Chronol. de la Grèce. fisqués. Alcibiade, à Sparte, devint l'amant de Timea, femme du roi Agis. Il en eut un fils, que sa mère, en public, appeloit Léotichide; et en particulier, avec ses femmes, elle le nommoit Alcibiade.

Alcibiade devint l'ami et le favori de Tissapherne, gouverneur de Lydie et satrape du roi de Perse. Quatre cents hommes ayant été revêtus, à Athènes, de toute l'autorité, en abusent; ils sont cassés. Alcibiade est rappelé et nommé généralissime.

Les Lacédémoniens nomment pour amiral Lisandre: il bat, près d'Éphèse, la flotte des Athéniens, pendant l'absence d'Alcibiade. On ôte le commandement à ce dernier. Athènes, assiégée par Lisandre, capitule et se rend, en 3600. Lisandre y change la forme du gouvernement. Ainsi finit la guerre du Péloponèse. Ce fut vers ce temps que mourut Darius Nothus, roi de Perse, après un règne de dix-neuf ans. Son fils Artaxerxe Mnémon lui succéda. Il fut surnommé Mnémon à cause de sa prodigieuse mémoire.

Chronol. de la Grèce.

Les Lacédémoniens font assassiner Alcibiade : sa maîtresse, nommée Timandre, alla ramasser son corps, et l'ayant enveloppé et couvert des plus belles robes qu'elle eût, elle lui fit des funérailles aussi magnifiques que l'état de sa fortune présente le permettoit.

Trente tyrans établis par Lisandre, et nommés les Trente, exercent à Athènes d'affreuses cruautés. Thrasybule attaque les tyrans, se rend maître d'Athènes, et y rétablit la liberté. Le jeune Cyrus, soutenu des troupes grecques, entreprend de détrôner son frère Artaxerxe. Il est tué dans le combat. Fameuse retraite des Dix-Mille, sous la conduite de Xénophon. Agis, un des meilleurs rois qu'ait eus Lacédémone, meurt. Son fils Léotichide ne lui succéda pas, parce qu'il passoit pour fils d'Alcibiade; mais Agésilas, frère d'Agis, lui succéda. Cet Agésilas fut un très-grand homme; il monta sur le trône en 3608. Lisandre se brouille avec lui, et porte ses vues vers le trône. Agésilas se distingue par son expédition dans l'Asie.

Chronol. de la Grèce. Célèbre bataille de Coronée, gagnée par Agésilas contre les Thébains.

Conon, Athénien, après plusieurs victoires, rétablit les murs d'Athènes en 3611, ce qui causa beaucoup de jalousie aux Lacédémoniens, ses ennemis. Ces derniers, afin d'accabler Conon, veulent faire la paix avec le roi de Perse, malgré Agésilas : ils députent Antalcide au roi, afin de la conclure. Cette paix se se fit en 3617; elle s'appela paix d'Antalcide, et fut honteuse pour les Grecs.

Denys étoit de Syracuse; selon quelques-uns, d'une naissance basse; selon d'autres, d'une extraction noble. Il se fit un grand nom dans la guerre contre les Carthaginois. Après beaucoup d'intrigue, il se fait déclarer généralissime, avec un pouvoir absolu, en 3600. Il se livre à sa cruauté, et proscrit tout ce qui lui est suspect. Il épouse Doride, fille d'un des plus illustres citoyens de Locres; il épouse en même temps Aristomaque, fille d'Hiparinus, le plus puissant citoyen de Syracuse, et sœur de Dion. Ce fut contre la coutume universelle et immémoriale de tous les peu-

ples de l'Occident qu'il épousa deux femmes en même temps. Dion, beau-frère de Denys, d'un mérite supérieur, devint son ami intime. Platon vient à la cour de Denys, et en est bien traité, quoiqu'il eût la hardiesse de lui dire : « Vous régnez, et à cause de Gélon on se fie à vous; mais à cause de vous l'on ne se fiera plus à personne. » Chronol. de la Grèce.

Denys mourut empoisonné par ses médecins : il eut de grandes qualités, mais il fut un tyran. Il avoit craint à tel point d'être assassiné, que même ses enfans n'entroient jamais chez lui sans être fouillés et sans changer d'habits; son lit étoit entouré d'un fossé large et profond, avec un petit pont-levis qui en ouvroit le passage; il levoit ce pont-levis pour dormir. Damoclès, un de ses courtisans, vantant un jour son bonheur, Denys lui offrit d'en faire l'épreuve : on place Damoclès sur un lit d'or, on lui sert un magnifique festin : il étoit transporté de joie, dit M. Rollin (1), quand tout à coup il

(1) Damoclès envioit le bonheur de jouir du

Chronol. de la Grèce. aperçut un glaive suspendu sur sa tête, et qui ne tenoit qu'à un crin de cheval. Denys le Jeune succéda à son père, en 3632. Dion l'engage à faire venir Platon à sa cour; les courtisans, jaloux de Dion, le font exiler. Denys marie sa sœur Aréta, femme de Dion, à un de ses amis, nommé Timocrate. Un si cruel outrage engagea Dion à délivrer Syracuse du tyran; il y arrive avec peu de forces, et chasse Denys. Ensuite, malgré sa modération, sa sagesse et sa gloire, les ingrats Syracusains le chassent lui-même; mais bientôt ils sont obligés de le rappeler, et de nouveau il triomphe des restes de la faction de Denys. Il pardonne à sa femme, qu'il reprend; et, loin de se venger de ses ennemis particuliers, il leur accorde des bienfaits. C'est dans ce temps que Platon lui écrivoit que la terre entière n'avoit les yeux attachés que sur lui seul.

---

pouvoir suprême, mais ce bonheur consiste-t-il à coucher sur *un lit d'or*, et à faire bonne chère? Et cette prétendue épreuve de Denys n'est-elle pas aussi puérile que ridicule?

Héraclide, depuis long-temps jaloux de sa gloire, lui suscite de nouveaux embarras. Enfin Dion, poussé à bout, ne retint plus ceux qu'il avoit autrefois, empêchés de tuer cet ennemi de son repos; il permit ce crime, qui fut exécuté : le remords qu'il en éprouva lui ravit toute sa tranquillité; la vie lui devint odieuse; une affreuse trahison la termina. Calippe, qu'il croyoit son ami, le fit assassiner. Chronol. de la Grece.

Denys le Jeune remonte sur le trône. Les Syracusains implorent le secours des Corinthiens, qui leur envoient Timoléon. Ce grand homme rétablit la liberté, et leur donna de sages lois. Il se démit de son autorité, et passa le reste de sa vie dans la retraite. Il devint aveugle dans sa vieillesse. On lui rendit après sa mort les plus grands honneurs.

La paix d'Antalcide, funeste aux Grecs en général, fut très-avantageuse aux Lacédémoniens, auteurs de ce traité. Ils s'emparent de la citadelle de Thèbes, et leur puissance parvient à son dernier degré. Épaminondas et Pélopidas, tous deux Thébains, commencent à se distin-

Chronol. de la Grèce. guer : le dernier forme le dessein de rendre la liberté à sa patrie. Ces deux héros étoient amis intimes, et jamais rien ne les désunit. Pélopidas réussit dans sa noble entreprise, les Thébains secouent le joug de Sparte, et Athènes se déclare pour eux, an 3627.

Les Lacédémoniens déclarent la guerre aux Thébains ; ils sont vaincus à la célèbre bataille de Leuctres ; Épaminondas eut la gloire de cette journée. Pélopidas le seconda avec sa valeur ordinaire. Dans ce combat, les Lacédémoniens prirent la fuite, ce qui causa un grand embarras à Sparte, car les fuyards étoient exclus des emplois, et c'étoit une infamie de s'allier avec eux. Comme ils étoient en grand nombre, et des plus puissans de la ville, on n'osoit leur faire souffrir les peines imposées par les lois. Dans cette extrémité, Sparte choisit Agésilas pour législateur, et lui donna plein pouvoir de faire dans les lois les changemens qu'il jugeroit nécessaires. Le jour où l'on devoit prononcer le décret, Agésilas dit en plein conseil, que pour ce jour il falloit laisser dormir les lois, et ensuite

leur rendre toute leur autorité : de cette manière il trouva le moyen de sauver les fuyards et l'état. Chronol. de la Grèce.

Les deux chefs thébains, Épaminondas et Pélopidas, à leur retour, sont accusés et absous.

Pélopidas marche contre Alexandre, tyran de Phères; de là, il passe en Macédoine pour appaiser les troubles qui s'y étoient élevés, et amène à Thèbes Philippe pour otage. Ce fut ce même Philippe, père d'Alexandre le Grand, qui dans la suite fit la guerre aux Grecs pour les asservir. Pélopidas retourne en Thessalie : il est arrêté par trahison, et fait prisonnier de ce tyran Alexandre, dont on vient de parler. Thébé, femme du tyran, va voir secrètement Pélopidas dans sa prison : « Infortuné, lui dit-elle, que je plains votre femme ! Non, répondit-il, c'est vous-même qui êtes à plaindre de vivre avec un monstre comme Alexandre, n'étant point sa prisonnière. »

Épaminondas délivre Pélopidas.

Le tyran est assassiné par les frères de Thébé, sa femme.

Chronol. de la Grèce.

Épaminondas est mis à la tête de l'armée thébaine : il gagne contre les Lacédémoniens la fameuse bataille de Mantinée, et y est blessé à mort.

Mort d'Agésilas, en 3641. Mort d'Artaxerxe Mnémon, en 3643, après un règne de quarante-trois ans. Ochus lui succède : sa cruauté fait révolter les peuples.

En 3650, mort de Mausole, roi de Carie. Artémise, sa femme, lui succéda : elle s'immortalisa par les honneurs qu'elle rendit à la mémoire de son mari ; elle lui fit bâtir, dans Halicarnasse, un superbe tombeau, qui passa pour une des sept merveilles du monde, et qui a fait donner le nom de mausolée à tout ce qui se fait de magnifique dans ce genre. Ayant recueilli ses cendres, et fait broyer ses os, elle mettoit tous les jours de cette poudre dans sa boisson : elle ne lui survécut que deux ans (1). Il ne faut pas la confondre avec une

(1) Au Musée Français, à Paris, on voit huit bas-reliefs antiques, en bronze, représentant l'histoire de Mausole et d'Artémise.

autre Artémise qui vivoit plus de cent-trente ans auparavant, sous Xerxès, et qui se distingua par son courage dans le combat naval de Salamine; c'est une erreur où sont tombés quelques écrivains célèbres. En 3668, mort d'Ochus, empoisonné par l'eunuque Bagoas, son favori. Son fils Arcès lui succéda; Bagoas l'assassina encore. Darius Codoman monte sur le trône; il commença à régner la même année qu'Alexandre le Grand, en 3668. Chronol. de la Grèce.

La Macédoine étoit un royaume héréditaire, situé dans l'ancienne Thrace. Philippe, un de ses plus grands souverains, étoit fils d'Amyntas II, seizième roi de Macédoine depuis Caranus, fondateur de ce royaume, l'an du monde 3210. L'histoire de tous ces rois est obscure: les anciens rois de Macédoine vivoient sous la protection tantôt d'Athènes, ou de Thèbes, ou de Sparte. Nous verrons cette même Macédoine, autrefois tributaire d'Athènes, devenir, sous Philippe, l'arbitre de la Grèce, et sous Alexandre, triompher de toutes les forces de l'Asie. L'héritier légitime de

Chronol. de la Grèce. la Macédoine étoit neveu de Philippe. Ce dernier d'abord gouverna comme tuteur; ensuite le neveu fut déposé, et Philippe, âgé de vingt-quatre ans, monta sur le trône en 3644. Il établit la phalange macédonienne qui devint si fameuse par la suite. Ce prince habita la ville de Crénides, qu'il appela de son nom Philippe. C'est près de cette ville, célèbre depuis par la défaite de Brutus et de Cassius, qu'il ouvrit et fouilla des mines d'or, qui, chaque année, lui rapportoient plus de trois millions.

Guerre sacrée, an 3645. Elle s'appela ainsi à l'occasion des Phocéens, qui labourèrent des terres consacrées à Apollon aux environs du temple de Delphes. Les peuples crièrent au sacrilége; la guerre survint à ce sujet.

Philippe prit la petite ville de Méthone, et la détruisit. Ce fut à ce siége qu'un nommé Aster s'offrit à lui sur le pied d'un excellent tireur, en lui disant qu'il ne manquoit jamais les oiseaux, lors même qu'ils voloient le plus vîte. Hé bien, dit Philippe, je vous prendrai à mon service quand je ferai la guerre

aux étourneaux. Aster, piqué, se jeta dans la place, et tira une flèche sur laquelle ces mots étoient écrits : *A l'œil droit de Philippe.* En effet, il lui creva l'œil droit. Le roi lui renvoya la même flèche avec cette inscription : *Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville;* et il lui tint parole. Chronol. de la Grèce.

Démosthène harangue les Athéniens, et les anime contre Philippe.

Phocion, général des Athéniens, s'acquiert une grande réputation.

Philippe, par ses intrigues, vient à bout de se faire nommer dans le conseil des Amphictyons, généralissime des Grecs.

Bataille de Chéronée, où Philippe défait les Athéniens. Alexandre, son fils, alors âgé de seize ou dix-sept ans, s'y couvrit de gloire.

Philippe est assassiné, an 3668, âgé de quarante-sept ans, après un règne de vingt-quatre. Artaxerxe Ochus, roi de Perse, mourut aussi vers le même temps.

Alexandre naquit l'an 3648. Le même

Chronol. de la Grèce. jour qu'il vint au monde, le fameux temple de Diane d'Éphèse fut brûlé. Un nommé Érostrate y mit le feu pour faire passer son nom à la postérité. On fit un décret qui défendoit de le nommer; mais les historiens de ce temps n'y eurent aucun égard. Alexandre eut pour maître Aristote, qui lui inspira le goût des sciences.

Alexandre, après la mort de Philippe, monta sur le trône, âgé de vingt ans.

En 3670, il part pour son expédition contre les Perses. Arrivé à Ilion, il rend de grands honneurs au tombeau d'Achille.

Il prend la résolution de ruiner Lampsaque, pour punir la rebellion de ses habitans. Anaximène, historien célèbre de cette ville, alla au-devant de lui. Alexandre, se doutant qu'il venoit pour implorer sa clémence, le prévint, et lui jura en termes formels qu'il ne lui accorderoit point sa demande. Ce que j'ai à vous demander, reprit alors Anaximène, c'est qu'il vous plaise de détruire Lampsaque.

Ce puérile détour sauva, dit-on, la ville. (1) Chronol. de la Grèce.

Alexandre livre aux Perses, sur les bords du Granique, rivière de Phrygie, une première bataille, et remporte une célèbre victoire. Il fait la conquête de presque toute l'Asie mineure; il est attaqué d'une dangereuse maladie, pour s'être baigné dans le Cydne : Philippe, son médecin, le guérit. Avant cette maladie, Alexandre passa à Gordion, capitale de la Phrygie, ancien séjour du roi Midas, située sur la rivière de Sangare. Il y avoit dans cette ville un chariot où étoit attaché le nœud Gordien. Un oracle avoit prédit que celui qui pourroit le délier, auroit l'empire de l'Asie; Alexandre, ne pouvant réussir, le coupa avec son épée.

Alexandre, en 3671, remporte une fameuse victoire sur Darius, près de la ville d'Issus. La mère de Darius, nom-

(1) Quelle opinion pourroit-on avoir d'un vainqueur qui seroit capable d'accorder à une subtilité semblable ce qu'il refuseroit à l'humanité?

Chronol. de la Grèce. mée Sisygambis, sa femme et ses filles, furent faites prisonnières, et Alexandre les traita avec autant de générosité que d'humanité.

Il met le siége devant Tyr, qu'il prend d'assaut, après sept mois de résistance.

La femme de Darius meurt en 3673. Alexandre lui fait faire de superbes funérailles, et va lui-même consoler Sisygambis et les jeunes princesses. La même année, fameuse bataille, d'Arbelles, gagnée par Alexandre sur Darius, deux ans après celle d'Issus. Alexandre se rend maître de Babylone, de Suze, de Persépolis; il brûle le palais de la dernière dans une partie de débauche: ce fut la courtisane Thaïs, née dans l'Attique, qui l'y engagea.

Darius est trahi et chargé de chaînes par Bessus, chef des Bactriens. Ce dernier, aux approches d'Alexandre, prend la fuite, après avoir assassiné Darius qui expira un moment avant qu'Alexandre arrivât. Alexandre envoie son corps à Sisygambis. Avec Darius Codoman finit l'empire des Perses, en 3674, et trois cent trente ans avant Jés.-Chr. Cet empire

avoit duré deux cent six ans, depuis le commencement du règne du grand Cyrus, son fondateur, sous treize rois; savoir, Cyrus, Cambyse, Smerdis le Mage, Darius, fils d'Hystapse, Xerxès Ier, Artaxerxe Longue-Main, Xerxès II., Sogdien, Darius Nothus, Artaxerxe Mnémon, Artaxerxe Ochus, Arcès, Darius Codoman. Chronol. de la Grèce.

Alexandre marche contre Bessus, meurtrier de Darius, qui avoit pris le titre de roi et le nom d'Artaxerxe. La reine Talestris vient de fort loin exprès pour voir Alexandre. Ce prince dompte plusieurs peuples. On lui amène Bessus, dont il fait préparer le supplice. Après avoir pris beaucoup de villes dans la Bactriane, il en bâtit une près de l'Yaxarte, à laquelle il donne son nom. Les Scythes, alarmés de la construction de cette ville, lui députent des ambassadeurs qui lui parlent avec une extrême liberté. Il passe l'Yaxarte, remporte une victoire contre les Scythes, et les traite favorablement après. Il se rend maître de la ville de Pétra qui paroissoit imprenable. Dans une partie de débauche,

Chronol. de la Grèce. Alexandre tue Clytus : il étoit ivre, et Clytus l'avoit insulté ; mais comment excuser celui qui, fait pour commander aux autres, renonce à l'usage de sa raison? Comment justifier un roi qui s'enivre, lorqu'il peut enfin, dans cet affreux état, assassiner un de ses sujets? Ce crime ne fut pas le dernier que commit Alexandre. Il veut se faire adorer comme fils d'un dieu. Le philosophe Calisthène s'oppose à cette folie ; mais Alexandre, égaré par les succès et par l'orgueil, n'est plus digne d'entendre et d'apprécier la vérité, il fait mourir Calisthène. Cette illustre victime fut vengée. Alexandre ne vécut que pour la gloire et n'aima qu'elle ; et le meurtrier de Calisthène a couvert son nom d'un opprobre éternel. Il épouse Roxane, part pour les Indes, y fait plusieurs exploits mémorables ; passe le fleuve Indus, puis l'Hydaspe, et remporte une célèbre victoire contre Porus, qu'il rétablit dans son royaume. Un Indien, nommé Calanus, célèbre entre tous les sages de son pays, ayant vécu quatre-vingt-trois ans sans aucune maladie, et

se trouvant attaqué tout à coup d'une colique, résolut de mourir. Il pria Alexandre de lui faire préparer un bûcher, et quand il fut prêt, il y monta gaiement, et y termina sa vie. Alexandre épouse Statira, fille de Darius, et donne la sœur cadette de cette princesse à Éphestion. En 3681, mort d'Alexandre. Avant de mourir, il donna sa main à baiser à ses soldats. On voulut savoir à qui il laissoit l'empire. Il répondit : au plus digne. Perdiccas lui ayant demandé quand il desiroit qu'on lui rendît les honneurs divins : Quand, dit-il, vous serez tous heureux ; ce furent ces dernières paroles. Il avoit vécu trente-deux ans et huit mois, et en avoit régné douze. Sa mort mit Sisygambis au désespoir, et elle ne put lui survivre. (1) Chronol. de la Grèce.

Le partage de l'empire d'Alexandre,

(1) Il est plutôt à croire qu'elle mourut de vieillesse ; car, malgré toute la générosité d'Alexandre, elle avoit eu une occasion de mourir de chagrin, beaucoup plus belle et beaucoup plus juste, lorsqu'elle perdit ses enfans et toute sa famille. Il faut bien se garder d'admirer ce qui est absurde.

Chronol. de la Grèce.

qui se fit aussitôt après sa mort, ne subsista pas long-temps, et n'eut presque point lieu, si l'on en excepte l'Égypte, où Ptolémée s'étoit établi d'abord, et où il se maintint toujours sans relever de personne. Ce ne fut qu'après la bataille d'Ipsus en Phrygie, en 3704, où Antigone et son fils Démétrius, surnommé Poliorcète, furent défaits, et où le premier perdit la vie, que ce partage prit une forme fixe et réglée. Alors l'empire d'Alexandre fut divisé en quatre royaumes par un traité solennel. Ptolémée eut l'Égypte, la Libye, l'Arabie, la Célésyrie et la Palestine; Cassandre, fils d'Antipater, eut la Macédoine et la Grèce; Lisimaque eut la Thrace, la Bithynie et quelques autres provinces au-delà de l'Hellespont et du Bosphore; enfin, Séleucus eut la Syrie et la grande Asie, jusqu'au-delà de l'Euphrate et jusqu'au fleuve Indus. De ces quatre royaumes, celui d'Égypte et celui de Syrie subsistèrent presque toujours dans les mêmes familles, sous une longue suite de successeurs. Le royaume de Macédoine eut successivement plusieurs maîtres de dif-

férentes familles : celui de Thrace, partagé dans la suite en diverses branches, ne fit plus un seul corps, et ne laissa point de traces marquées ni suivies. Chronol. de la Grèce.

ROYAUME D'ÉGYPTE.

Ce royaume eut quatorze rois, en y comprenant la reine Cléopâtre, après la mort de laquelle l'Égypte devint une province de l'empire romain. Tous ses rois s'appelèrent Ptolémée, d'un nom commun ; mais on les distingue tous par des surnoms particuliers. On les appelle aussi Lagides, du nom de Lagus, père de Ptolémée, qui régna le premier en Égypte.

ROYAUME DE SYRIE.

Ce royaume eut jusqu'à vingt-sept rois ; plusieurs montèrent sur le trône par le meurtre de leurs prédécesseurs. On les appelle ordinairement les Séleucides, du nom de celui qui régna le premier en Syrie. On compte six Séleucus et treize Antiochus ; ils sont distingués par différens surnoms : le dernier fut Antiochus, treizième du nom, sur-

Chronol. de la Grèce. nommé Épiphane, l'Asiatique et Comagène. Ce fut de son temps que Pompée réduisit la Syrie en province de l'empire romain.

ROYAUME DE MACÉDOINE.

Depuis le partage solennel fait entre les quatre princes, la Macédoine changea souvent de maîtres. Cassandre, trois ou quatre ans après ce partage, mourut, et laissa trois fils; Philippe, l'aîné, mourut presque aussitôt que son père : les deux autres se disputèrent le royaume, et n'en jouirent pas, étant morts peu de temps après tous les deux sans enfans. Démétrius Poliorcète, Pyrrhus et Lisimaque, se rendirent maîtres de la Macédoine en tout ou en partie, tantôt ensemble, tantôt séparément. Après la mort de Lisimaque, Séleucus devint maître de la Macédoine; mais bientôt Ptolémée-Céraunus, l'ayant égorgé, s'empara du royaume, qu'il ne posséda qu'un instant, ayant été tué dans un combat par les Gaulois, qui avoient fait une irruption dans le pays. Sosthène, qui vainquit les Gaulois, régna peu

de temps dans la Macédoine. Antigone Gonatus, fils de Démétrius Poliorcète, en conséquence d'un traité fait avec Antiochus Soter, demeura paisible possesseur de la Macédoine, et la transmit à ses descendans; il la gouverna pendant trente-quatre ans. Démétrius Soter, son fils, lui succéda, et régna dix ans; il laissa un fils âgé de deux ans. Antigone Doson, en qualité de son tuteur, régna douze ans. Philippe, après sa mort, âgé de quatorze ans, monta sur le trône, et gouverna pendant plus de quarante. Persée, son fils, régna après lui, pendant près d'onze ans; il fut vaincu et pris par Paul Émile, et la Macédoine, peu après cette victoire, fut mise au nombre des provinces de l'empire romain. Chronol de la Grèce.

ROYAUME DE THRACE ET DE BITHYNIE.

Ce royaume, composé de plusieurs provinces séparées et assez distantes les unes des autres, n'eut point de suite, et ne subsista pas long-temps dans son premier état. Lisimaque, qui en avoit été d'abord revêtu, ayant été tué dans

Chronol. de la Grèce. un combat, après un règne de vingt ans, et toute sa famille exterminée par des meurtres sanglans, ses états furent démembrés, et cessèrent de composer un seul royaume.

Outre les provinces dont le partage se fit entre les capitaines d'Alexandre, il y en eut quelques-unes dans lesquelles s'étoient déjà formés, ou se formèrent alors différens états indépendans des Grecs, et dont la puissance augmenta beaucoup dans la suite.

ROIS DE BITHYNIE.

Pendant qu'Alexandre faisoit ses conquêtes en Orient, en 3668, Zipethès avoit jeté les fondemens du royaume de Bithynie. Ses successeurs sont plus connus. Nicomède 1er régna en 3726; il appela les Gaulois pour faire la guerre à son frère. Prusias 1er. Prusias II, surnommé le Chasseur, chez qui Annibal se retira. Nicomède II, qui fut tué par son fils Socrate. Nicomède III; il fut secouru par les Romains, dans les guerres qu'il eut avec Mithridate, et, par reconnoissance, il leur laissa en mourant

le royaume de Bithynie, qui devint province romaine. Chronol. de la Grèce.

ROIS DE PERGAME.

Philetère en fut le fondateur, en 3721 ; c'étoit un eunuque qui avoit servi sous Docime, officier des troupes d'Antigone. Lisimaque lui confia ses trésors qu'il avoit renfermés dans le château de la ville de Pergame. Après la mort de Lisimaque, il demeura maître des trésors et de la ville. Il gouverna vingt ans cette petite souveraineté, et la laissa à Eumène, son neveu. Cet Eumène 1er l'augmenta de quelques villes qu'il prit sur les rois de Syrie, ayant vaincu dans un combat Antiochus, fils de Séleucus ; il régna vingt-deux ans. Attale 1er, son cousin germain, lui succéda. Il prit le titre de roi, et le transmit à sa postérité, qui en jouit jusqu'à la troisième génération. Il régna quarante-trois ans, et laissa quatre fils. Eumène II, l'aîné, lui succéda : ce fut lui qui fonda la fameuse bibliothèque de Pergame, en 3807; il régna trente-neuf ans, et laissa la couronne à son frère Attale, sous la qua-

Chronol. de la Grèce. lité de tuteur d'un fils qu'il avoit eu de Stratonice. Cet Attale II épousa Stratonice, veuve de son frère, à qui il laissa la couronne, après l'avoir portée vingt-un ans. Attale III, surnommé Philométor, se distingua par sa cruauté et son extravagance; il mourut après un règne de cinq ans, et laissa les Romains héritiers de son royaume, en 3866. Aristonicus, qui prétendoit devoir y succéder, voulut défendre ses droits contre les Romains. Après une guerre de quatre ans, le royaume de Pergame fut réduit en province romaine.

ROIS DE PONT.

Ce royaume, dans l'Asie mineure, étoit un démembrement ancien que Darius, fils d'Hystapse, roi de Perse, fit lui-même de sa monarchie en faveur d'Artabaze, qué quelques historiens disent avoir été fils d'un des seigneurs persans qui avoient conspiré contre les mages. Le Pont est une région de l'Asie mineure, située en partie sur les bords du Pont-Euxin, d'où elle a tiré son nom. Plusieurs princes y régnèrent depuis

Artabaze. Le sixième fut Mithridate 1er, en 600; et c'est lui proprement qu'on regarde comme le fondateur de ce royaume. La plupart de ses successeurs portèrent le même nom. Ariobarzane, son fils, lui succéda; il régna vingt-six ans. Mithridate II régna trente-cinq ans. Mithridate III régna trente-six ans. Après deux autres rois régna Mithridate IV, bisaïeul du grand Mithridate. Pharnace, son fils, lui succéda. Mithridate V fut surnommé Évergète; il fut appelé l'ami des Romains. Mithridate VI, son fils, lui succéda; il fut surnommé Eupator. C'est le grand Mithridate qui fit si longtemps la guerre aux Romains, il régna soixante-six ans. Chronol. de la Grèce.

ROIS DE CAPPADOCE.

Quand les capitaines d'Alexandre partagèrent entre eux les provinces de son empire, la Cappadoce étoit possédée par un prince nommé Ariarathe. Perdiccas le vainquit et le fit mourir. Ariarathe, son fils, quelque temps après, rentra dans le royaume de son père et le laissa à sa postérité. La plupart de ses succes-

Chronol. de la Grèce. sœurs portèrent le même nom. Après la mort d'Archéloüs, le dernier de ses fils, la Cappadoce fut réduite en province de l'empire romain, comme tout le reste de l'Asie le fut aussi à peu près dans le même temps.

ROIS D'ARMÉNIE.

L'Arménie fut soumise par les Perses, puis elle passa avec leur empire aux Macédoniens, et devint le partage des Romains. Le plus considérable de tous ses rois fut Tigrane, qui épousa la fille du grand Mithridate. Ce royaume se maintint long-temps entre les deux empires des Romains et des Parthes, dépendant tantôt des uns, tantôt des autres, jusqu'à ce qu'enfin les Romains en devinrent les maîtres.

ROIS D'ÉPIRE.

L'Épire, province de la Grèce, est séparée de la Thessalie et de la Macédoine par le mont Pindus. Les plus puissans de ses peuples étoient les Molosses. Les rois d'Épire prétendoient descendre de Pyrrhus, fils d'Achille : ils s'appeloient

Éacides, du nom d'Éacus, grand-père d'Achille. Arimbas, après une longue suite de rois, monta sur le trône. Néoptolème, dont la fille Olympias avoit épousé Philippe, roi de Macédoine, parvint, par le crédit de son gendre, à partager la royauté avec Arimbas, son frère aîné. Après la mort de celui-ci, Éacidas, son fils, devoit lui succéder; Philippe eut encore le crédit de le faire chasser et d'établir Alexandre, fils de Néoptolème, seul roi d'Épire. Alexandre épousa Cléopâtre, fille de Philippe; il porta la guerre en Italie, et y périt dans le pays des Brutiens. Éacidas alors monta sur le trône; il épousa Phthia, fille de Menon le Thessalien, dont il eut deux filles, Déidamie et Troïade, et un fils, qui est le célèbre Pyrrhus. Ses troupes se révoltèrent contre lui, le firent condamner à l'exil, et tuèrent la plupart de ses amis. Pyrrhus, encore enfant, échappa de ce meurtre. Néoptolème, prince du sang, fut placé sur le trône par les Épirotes. Pyrrhus, rappelé par ses sujets, à l'âge de douze ans, partagea d'abord le royaume avec Néoptolème, et trouva bientôt

Chronol. de la Grèce.

Chronol. de la Grèce. le moyen de régner seul : il fut tué dans la ville d'Argos, dont il vouloit se rendre maître. Hélénus, son fils, régna après lui quelque temps dans l'Épire, qui fut, dans la suite, réunie à l'empire romain.

TYRANS D'HÉRACLÉE.

Héraclée est une ville du Pont, bâtie anciennement par les Béotiens, qui, sur l'ordre d'un oracle, y envoyèrent une colonie. En 364o, il s'excita à Héraclée une émeute de la populace contre les riches et contre les sénateurs. Ceux-ci se virent obligés de rappeler, pour la défense de leur patrie, un sénateur, qu'eux-mêmes en avoient exilé; il s'appeloit Cléarque : profitant du trouble où il avoit trouvé la ville, il s'attribua bientôt une autorité souveraine, et il devint tyran déclaré. Après douze ans, deux jeunes disciples de Platon formèrent une conspiration contre Cléarque, et, l'ayant tué, délivrèrent leur patrie du tyran, mais non de la tyrannie; car Thimothée, son fils, prit sa place, et s'y conduisit comme son père pendant

quinze ans. Denys, frère de Thimothée, lui succéda; il mourut deux ou trois ans avant la bataille d'Ipsus, après un règne de trente-trois ans, laissant deux fils, une fille, sous la tutelle et la régence d'Amestris. L'administration de cette princesse fut heureuse; elle fit bâtir une ville appelée de son nom, Amestris. Chronol. de la Grèce.

ROIS DE SYRACUSE.

Hiéron et Hiéronisme, son fils, régnèrent à Syracuse, en 3735; le premier cinquante-quatre ans, le second une seule année. Par la mort de ce dernier, en 3789, Syracuse recouvra sa liberté; mais elle demeura dans le parti des Carthaginois, qu'Hiéronisme lui avoit fait embrasser; c'est ce qui obligea le romain Marcellus d'en former le siége : il prit la ville l'année suivante, 3791.

AUTRES ROIS.

Il y a eu aussi des rois particuliers au Bosphore Cimérien dans la Thrace, à Cyrène dans l'Afrique, dans la Paphlagonie, la Colchide, l'Ibérie, l'Albanie, et dans plusieurs autres endroits;

Chronol. de la Grèce.

mais leur histoire n'est pas fort connue: il n'en est pas de même du royaume des Parthes, qui se forma dans la suite, et se rendit terrible à l'empire romain: celui des Bactriens prit aussi naissance dans le même temps. Maintenant l'on va entrer dans quelques détails sur les histoires dont on n'a presque donné que la chronologie.

Alexandre le Grand eut de Barzine un fils à qui il donna le nom d'Hercule. Roxane, une autre de ses femmes, étoit grosse quand ce prince mourut. Il avoit encore un frère naturel appelé Aridée, que son imbécillité rendoit incapable de régner seul. Après beaucoup de troubles, on convint qu'il auroit le titre de roi; et que si Roxane avoit un fils, il seroit joint à Aridée, et règneroit avec lui. Perdiccas, à qui Alexandre, en mourant, avoit laissé son anneau, fut établi régent du royaume. Roxane, craignant que Statira ne se trouvât grosse aussi, engagea cette princesse à la venir voir avec Dripétis, sa sœur, veuve d'Éphestion, et elle se défit de ces deux princesses par le secours de Per-

dotas, seul confident de cet attentat. Chrono' de la Grèce.
Le célèbre Démosthène, pour éviter de tomber entre les mains d'Antipater, s'empoisonne. Phocion, un très-grand homme, est condamné à mort par les Athéniens : il boit la ciguë, et meurt. Sa vertu l'avoit fait surnommer l'homme de bien. Cassandre, fils d'Antipater, se rend maître d'Athènes ; il y établit Démétrius de Phalère pour gouverner la république. Ce dernier se conduisit avec sagesse.

En Macédoine, Olympias, mère d'Alexandre le Grand, s'étant rendue maîtresse des affaires, fait mourir Aridée ou Philippe, qui portoit depuis six ans et quatre mois le titre de roi. Sa femme Euricidé eut le même sort. Olympias se retira dans Pidna, et y mena le jeune roi Alexandre avec Roxane, sa mère. Cassandre vint l'y assiéger : la place se rend, et Cassandre fait mourir Olympias.

1 En 3603, Séleucus est reçu avec transport dans Babylone, qui lui ouvre ses portes. C'est à cette entrée dans Babylone que commence l'ère fameuse des Séleucides, dont tout l'Orient s'est servi ;

Chronol. de la Grèce.

juifs, chrétiens, mahométans, tous l'ont employée. Les juifs l'appellent l'*ère des Contrats*, parce que, lorsqu'ils tombèrent sous le gouvernement des rois Syro-Macédoniens, ils furent obligés de s'en servir dans toutes les dates des contrats et des autres pièces civiles. Les Arabes la nomment l'*ère du Biscornu*, désignant par là Séleucus, que les sculpteurs représentoient ordinairement avec deux cornes de bœuf à la tête, parce que ce prince étoit si fort, qu'en prenant un taureau par les cornes, il l'arrêtoit tout court. Les deux livres des Machabées l'appellent l'ère du royaume des Grecs. Cassandre fait mourir le jeune roi Alexandre, âgé de quatorze ans, avec sa mère Roxane. Il fait mourir aussi Hercule, autre fils d'Alexandre, âgé de dix-sept ans, et Barsine, sa mère. Polisperchon est complice de ce dernier crime, et Cassandre et lui se partagent la Macédoine. En 3698, Démétrius, fils d'Antigone, assiége et prend Athènes, et y établit le gouvernement démocratique. Démétrius de Phalère, qui y commandoit, se retire

à Thèbes; il est condamné à mort, et passe en Égypte. Chronol. de la Grèce.

En 3700, Démétrius, fils d'Antigone, forme le siége de Rhodes, qu'il lève au bout d'un an : il fit faire pour ce siége une machine nommée hélépole, qui surpassoit en grandeur toutes celles qui avoient paru avant lui. S'étant réconcilié avec les Rhodiens, il leur fit présent de toutes les machines de guerre qu'il avoit employées à ce siége. Elles furent vendues dans la suite trois cents talens (trois cent mille écus) que les Rhodiens employèrent à faire ce colosse fameux qui passoit pour une des sept merveilles du monde : c'étoit une statue du soleil d'une si énorme grandeur, que les navires passoient à pleines voiles entre ses jambes; elle avoit soixante-dix coudées, c'est-à-dire, cent cinq pieds de hauteur : il y avoit, dit-on, peu de gens qui pussent embrasser son pouce. Ce fut l'ouvrage de Charès de Lindus, qui y employa douze ans ; soixante-six ans après, il fut abattu par un tremblement de terre.

Bataille d'Ipsus, en 3703, qui fixa

Chronol. de la Grèce. pour jamais le sort des successeurs d'Alexandre.

Pyrrhus, le fameux roi d'Épire, épouse en Égypte Antigone, qui étoit de la maison de Ptolémée. Ce même Pyrrhus, encore enfant, fut conduit en Illyrie à la cour du roi Glaucias, qui le prit sous sa protection. Cassandre, mortel ennemi d'Éacide, père de Pyrrhus, presse Glaucias, en lui offrant deux cents talens, de lui remettre ce jeune prince; mais Glaucias eut horreur de cette proposition, et dès que Pyrrhus eut atteint sa douzième année, il le ramena lui-même en Épire, et le rétablit dans ses états. Pyrrhus se couvrit de gloire à la bataille d'Ipsus, quoiqu'il fût alors d'une extrême jeunesse. En 3722, Séleucus cède à son fils Antiochus sa femme Stratonice et une partie de ses états.

Pyrrhus fait la guerre aux Romains. Son médecin offre à Fabricius d'empoisonner le roi : le Romain envoie à Pyrrhus la lettre du médecin, et lui mande qu'il choisit aussi mal ses amis que ses ennemis.

Pyrrhus entre dans la ville d'Argos qu'il assiégeoit, est attaqué par un soldat, il se tourne pour le frapper : une pauvre femme, du haut d'une maison, reconnoît son fils dans le soldat ; elle prend une tuile, la jette sur la tête de Pyrrhus, et le tue. En 3724, la république des Achéens prend une forme brillante. Sicyone s'unit à elle par le moyen d'Aratus, un de ses citoyens, qui joua dans la suite un rôle fort illustre. Agis, roi de Sparte, entreprend de réformer cette ville. Chélonide, fille de Léonide et femme de Cléombrote, un des rois de Sparte, ne s'attachant qu'aux malheureux, quand Léonide fut exilé, quitta son mari pour le suivre, et quand Léonide persécuta Cléombrote, revint à son mari, et le suivit en prison. Chronol. de la Grèce.

Agis, l'un des rois, est condamné à mort et exécuté. Cléomène monte sur le trône de Sparte.

En 3781, célèbre bataille de Selasie, gagnée par Antigone contre Cléomène. Le premier se rend maître de Sparte, et la traite avec bonté.

Chronol. de la Grèce. Bataille de Raphia, en 3787, dans laquelle Antiochus est entièrement défait par Ptolémée. Arsinoë, sœur et femme de Ptolémée, voulut partager la gloire de son époux, et sut également encourager les soldats par ses discours et par son exemple. Cette bataille se donna en même temps que celle où Annibal battit le consul Flaminius, sur les bords du lac de Trasimène, en Étrurie.

Machanidas devient tyran de Sparte. Philopémen commence à se distinguer.

Célèbre victoire remportée près de Mantinée par Philopémen, contre le tyran de Sparte, qui y fut tué en 3798.

Nabis, à Sparte, succède à Machanidas, et est encore plus tyran et plus cruel que lui.

Le tyran Nabis est tué. Philopémen alors arrive à Sparte, et engage les habitans d'entrer dans la ligue des Achéens.

En 3821, Philopémen attaque Messène : il est pris par les Messéniens, et mis à mort. Les Achéens, au désespoir, s'emparent de la ville, y mettent tout à feu et à sang : après avoir vengé avec éclat le meurtre de Philopémen, ils font

à ce héros des obsèques magnifiques. Philopémen est appelé le dernier des Grecs, comme Brutus le dernier des Romains. Chronol. de la Grèce.

A Rome, Paul Émile est choisi pour consul, et va combattre Persée, roi de Macédoine, en 3816.

Paul Émile défait entièrement Persée, le poursuit, le prend lui et ses enfans, et les emmène à Rome. Persée le fit supplier de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. Paul Emile répondit: « La grace qu'il me demande est en son pouvoir; il peut lui-même se la procurer. » Voulant dire que Persée pouvoit encore disposer de sa vie. Paul Émile étoit doux et humain; mais, ainsi que tous les Romains, il regardoit comme une chose simple de s'ôter la vie pour s'affranchir d'une humiliation. Persée, après le triomphe, fut étroitement gardé; il se laissa mourir de faim; il avoit régné onze ans : la Macédoine fut réduite en province romaine. Quelques années après, Andriscus, qui se disoit fils de Persée, se rend maître de la Macédoine, et s'y fait proclamer roi. Le préteur

Chronol. de la Grèce. Juventius l'attaque, et est tué dans le combat avec une partie de son armée. Métellus, qui lui succéda, répare cette perte ; l'usurpateur est vaincu, pris et envoyé à Rome : un second et un troisième usurpateurs sont pareillement défaits.

Prise de Corinthe, en 3858, par le consul Mummius, la même année que Carthage fut détruite par les Romains. Mummius fit transporter à Rome les statues et les tableaux pris à Corinthe, parmi lesquels il y avoit des chefs-d'œuvre inestimables. Il menaça très-sérieusement ceux qu'il chargea de les conduire à Rome, de les obliger à en faire d'autres, au cas que ces tableaux et statues vinssent à se perdre ou à se gâter en chemin.

En 3863, Démétrius, roi de Syrie, est pris par les Parthes ; il épouse Rodogune, fille de Mithridate, roi des Parthes, quoiqu'il eût une autre femme appelée Cléopâtre. Cette dernière, de son côté, se remaria aussi après la mort de Démétrius, à laquelle contribua Cléopâtre. Elle tua de sa propre main

Séleucus, son fils, parce qu'il s'étoit fait déclarer roi; ensuite elle plaça sur le trône son autre fils Antiochus, fort jeune, afin de régner sous son nom. On la surnomma Gripus, à cause de son grand nez. Quand il fut en âge de se mêler des affaires, Cléopâtre voulut attenter à ses jours : elle lui présenta une coupe empoisonnée. Il soupçonna la trahison, pria sa mère de boire la première; et la reine, au comble de la rage et du désespoir, but la coupe, et expira sur-le-champ. (1) Chronol. de la Grèce.

Ptolémée Phiscon, roi d'Égypte, monstre de cruauté et de débauche, meurt en 3887.

DES PARTHES.

On donne de durée à l'empire des Parthes quatre cent soixante-quatorze ans, dont il y en a deux cent cinquante quatre avant Jésus-Christ, et deux cent

(1) On voit par ce détail, que l'admirable tragédie de *Rodogune* a encore le mérite d'être une des pièces de théâtre où l'on a le plus fidèlement suivi l'histoire.

Chronol. de la Grèce. vingt depuis. Arsace fut le fondateur de cet empire; ses successeurs furent appelés Arsacides.

En 3840, Phraate 1er laissa la couronne à son frère Mithridate, qu'il préféra à ses propres enfans, à cause de son rare mérite. En effet, il a été un des plus grands rois qu'aient eus les Parthes. Il porta ses conquêtes aussi loin qu'Alexandre le Grand; c'est lui qui fit prisonnier Démétrius Nicanor, dont j'ai déjà parlé. Il y eut encore après lui un autre Mithridate, qui fut surnommé le Grand. Ce fut sous le roi Orode, en 3950, que Crassus fit sa malheureuse expédition contre les Parthes; à la bataille de Carrès, en 3951, Crassus et son armée furent défaits, taillés en pièces, et lui tué.

La perte de cette bataille fut le plus terrible coup que les Romains eussent souffert depuis celle de Cannes. Les Parthes dûrent ce succès à leur général, Suréna, et depuis, ils ne furent jamais entièrement assujettis par les Romains. Suréna ne jouit pas longtemps de sa victoire; son maître, jaloux

de sa gloire, le fit mourir peu de temps après. Chronol. de la Grèce.

En 3790, le consul Marcellus forme le siége de Syracuse; Archimède le force à changer le siége en blocus. Archimède avoit placé derrière les murailles de hautes et fortes machines qui, faisant tomber tout d'un coup sur les galères de grosses poutres chargées au bout d'un poids immense, les abymoient dans les flots. Outre cela, il faisoit partir une main de fer attachée à une chaîne, par laquelle celui qui gouvernoit la machine ayant attrapé la proue d'un vaisseau, et l'élevant en l'air, par le moyen du contre-poids qui retomboit au-dedans des murailles, dressoit le vaisseau sur la poupe, le tenoit quelque temps en cet état, puis lâchant la chaîne, par le moyen d'un moulinet ou d'une poulie, le laissoit retomber de tout son poids sur la proue ou sur le côté, et souvent le submergeoit entièrement. D'autres fois, les machines ramenant le vaisseau vers la terre avec des cordages et des crocs, après l'avoir fait pirouetter, le brisoient et le fracassoient contre

Chronol. de la Grèce. les pointes des rochers qui s'avançoient de dessous les murailles, et écrasoient ainsi tous ceux qui étoient dessus (1) Enfin, Marcellus forma des intelligences dans la place, et par ce moyen s'en empara. Archimède, pendant qu'on prenoit Syracuse, étoit enfermé dans son cabinet, occupé à résoudre un problême : un soldat se présente à lui, et lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus. Archimède le pria d'attendre que son problême fût résolu; le soldat, impatienté, le tua. Marcellus fut vivement affligé de sa mort, et rendit de grands honneurs à sa mémoire.

HISTOIRE DU GRAND MITHRIDATE-EUPATOR, ROI DE PONT, AN 388o.

Mithridate, âgé de douze ans, monte sur le trône de Pont; il s'empare de la Cappadoce et de la Bithynie, en ayant chassé les rois; les Romains les réta-

(1) Ce détail paroîtra peut-être fabuleux aux mécaniciens; mais il est fidèlement copié d'après M. Rollin, à l'exception de quelques circonstances encore plus incroyables, qu'on a supprimées.

blissent : il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avoit de Romains dans l'Asie mineure. Ayant trouvé à Stratonicée Monime, jeune fille d'une rare beauté, il l'attacha à sa suite. Sylla est chargé de la première guerre des Romains contre Mithridate, qui s'étoit rendu maître de l'Asie mineure et de la Grèce, et avoit pris Athènes. Sylla assiége et reprend Athènes ; il gagne trois grandes batailles contre les généraux de Mithridate ; il accorda la paix à ce prince. La quatrième année de la guerre, Sylla fait porter à Rome la bibliothèque d'Athènes, où se trouvoient les ouvrages d'Aristote. Deuxième guerre des Romains contre Mithridate ; Muréna en est chargé ; elle ne dura que trois ans. Chronol. de la Grèce.

En 3928, Mithridate veut s'allier avec Sertorius, qui suscitoit de terribles affaires aux Romains en Espagne ; mais Sertorius étoit Romain, et quoique maltraité de sa patrie, il l'aimoit. Il refusa donc les conditions du traité qui pouvoient nuire à la gloire de Rome ; et il se borna à faire avec Mithridate un

Chronol. de la Grèce. traité de défense. Troisième guerre des Romains contre Mithridate ; Lucullе en est chargé ; il remporte sur lui une victoire complète, et l'oblige de s'enfuir dans le Pont. Mithridate n'évita de tomber au pouvoir des Romains qu'en répandant sur sa route une grande quantité d'or, d'argent et de choses précieuses; pendant que les soldats s'occupoient à les ramasser, le roi leur échappa. Il envoya à ses femmes et à ses sœurs l'eunuque Bacchidas, avec ordre de les faire mourir. Monime, que l'amour de Mithridate avoit rendue très-malheureuse, prit son bandeau royal pour s'étrangler; il se rompit, elle le jeta en disant : Fatal bandeau, ne pouvois-tu du moins me rendre ce dernier office? Elle tendit la gorge à Bacchidas, qui termina sa vie

Mithridate, après plusieurs événemens, recouvre tout son royaume. Pompée est donné pour successeur à Luculle ; il remporte plusieurs victoires sur Mithridate ; celui-ci cherche inutilement un asile auprès de Tigrane, son gendre. Pompée, las de poursuivre

en vain Mithridate, revient en Syrie, dont il se rend maître, et éteint l'empire des Séleucides en Asie, en 3939. Cet empire avoit duré près de deux cent cinquante ans. Sylla retourne dans le Pont. Pharnace révolte l'armée contre Mithridate, son père, qui se donne la mort en 3941 : il avoit régné soixante ans. Chronol. de la Grèce.

Ptolémée Aulète avoit été mis sur le trône d'Égypte, à la place d'Alexandre; il se fait nommer allié et ami du peuple romain par le crédit de César et de Pompée. Il est chassé; les Alexandrins lui substituent Bérénice, sa fille, et ensuite le rétablissent. A sa mort, la fameuse Cléopâtre, sa fille, lui succède avec son frère, encore tout jeune.

Pothin et Achillas, ministres du jeune roi Ptolémée, chassent Cléopâtre en 3950. Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, se retire en Égypte; il y est assassiné. César, qui le poursuivoit, arrive à Alexandrie, où il apprend et pleure sa mort. Il devient amoureux de Cléopâtre. Le roi ayant été noyé dans un combat naval, toute l'Égypte se soumet à César; il met sur le trône Cléo-

Chronol. de la Grèce.

pâtre et son jeune frère, et retourne à Rome. Cléopâtre fait mourir son frère, appelé aussi Ptolémée, et règne seule. La mort de Jules César ayant donné lieu au triumvirat, Cléopâtre se déclare pour les triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarses; il en devient amoureux: elle lui fait répudier sa femme Octavie, sœur d'Octave César, depuis Auguste. Combat naval près d'Actium, entre Antoine et Octave, en 3973. Cléopâtre prend la fuite, et entraîne avec elle Antoine.

Antoine se perce d'une épée, et se fait conduire dans le tombeau où Cléopâtre s'étoit retirée; il y meurt; elle se fait piquer par un aspic, et meurt âgée de trente-neuf ans. Après sa mort, l'Égypte fut réduite en province romaine.

Le règne des Ptolémées en Égypte, en plaçant son commencement à l'année même de la mort d'Alexandre le Grand, avoit duré deux cent quatre-vingt-treize ans, depuis l'an 3681 jusqu'à l'an 3974. (ROLLIN *et* BÉRARDIER.)

DES AMAZONES.

Leur histoire est si fabuleuse, qu'on n'a pas jugé devoir la placer dans le cours de ces abrégés : en voici un extrait, qui en comprend les principaux traits. Chrono'. de la Grèce.

Les Amazones tiroient leur origine des Scythes : chez ces peuples, on les nommoit *Œorpates*, c'est-à-dire ennemies, et altérées du sang des hommes. Les Grecs les appellèrent Amazones. Ilinos et Scopolite, deux jeunes princes du sang royal des Scythes, furent chassés de la cour et du pays par la faction de quelques rivaux qui aspiroient à la couronne. Ils emmenèrent avec eux une nombreuse jeunesse, et passèrent dans la Sarmatie asiatique, au-dessus du mont Caucase, d'où ils firent des courses sur les provinces voisines du Pont-Euxin. Mais les peuples qui l'habitoient les massacrèrent tous; ce carnage donna occasion à l'origine des Amazones. Les femmes de ces infortunés, privées de leurs maris, formèrent la résolution de demeurer unies entre

Chronol. de la Grèce.

elles, de se choisir une reine, et d'embrasser la profession des armes. Elles devinrent formidables à ceux qu'elles avoient redoutés; elles s'assurèrent la possesion du pays où elles se trouvoient, et bientôt elles étendirent les bornes de leur domination. Elles élurent deux reines, l'une pour demeurer à la cour et veiller au-dedans, et l'autre pour être à la tête des armées: Marpésia et Lampeto furent les premières Amazones honorées du titre de reine. Elles se jetèrent sur les provinces de l'Asie mineure, le long du Pont-Euxin : elles s'acquirent un domaine considérable dans les vastes et fertiles plaines arrosées par le Thermodon et l'Iris; elles s'y formèrent un établissement qui fut la plus célèbre et la plus durable de leurs habitations, et elles y bâtirent la ville de Thémiscyre, où fut fixé le siége de leur puissance. Ensuite elles divisèrent leur empire en trois royaumes qui eurent chacun leur souveraine indépendante, quoique unies et ligués ensemble pour se défendre mutuellement : l'une tenoit sa cour

dans la Sarmatie, l'autre à Thémiscyre, la troisième aux environs d'Éphèse. Il y avoit près de trois cents ans que leur puissance se soutenoit avec éclat, dit leur historien, lorsqu'Hercule reçut ordre d'Euristhée d'aller enlever pour la princesse *Admète*, sa fille, la ceinture de la reine des Amazones; Thésée, roi d'Athènes, accompagna Hercule dans cette expédition. Ces guerriers se rendirent à Thémiscyre. La reine Antiope refusant de donner sa ceinture, on combattit; la reine, vaincue et prisonnière, racheta sa liberté par le sacrifice de sa ceinture; et Thésée emmena Hyppolite, sœur de la reine, à laquelle on donna le nom d'Antiope; Thésée épousa cette princesse. Orithie, autre sœur de la reine, se rendit dans l'Attique, avec une armée, pour délivrer sa sœur Hyppolite. L'armée des Amazones fut défaite; Hyppolite procura dans la Grèce d'honorables sépultures à ses anciennes compagnes. Penthésilée, reine des Amazones du Thermodon, fit alliance avec Priam, et se trouva au siége de Troie; Chronol. de la Grèce.

Chronol. de la Grèce. elle y fut tuée par Achille. Quelque temps après cet événement, les Amazones, voulant venger la mort de leur reine, firent en Thessalie une expédition funeste pour elles, dans laquelle presque toutes ces femmes guerrières périrent. Depuis cette époque, l'histoire ne parle plus des Amazones. (*Hist. des Amazones*, par M. l'abbé Guyon.)

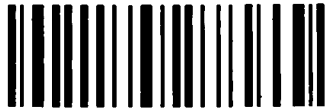
FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Préface. . . . . Page v
Géographie sacrée, d'après l'Ancien Testament. 1
Judée ou Terre-Sainte. 2
Géographie de l'état de l'Église. 5
Précis de l'Ancien Testament. 7
Histoire particulière de l'Ancien Testament. 15
Suite de l'histoire des Juifs, par Josephe. 16
Précis du Nouveau Testament. 29
Précis de l'histoire des papes. 25
Traits détachés de l'Histoire sainte. . . . 61
La Chine. Traits détachés de l'histoire de cet empire. 198
Le Japon. Traits détachés de l'histoire de cet empire. 266
Précis de l'Histoire ancienne. L'Égypte. . 291
Premier empire des Assyriens. 300
Second empire des Assyriens. 302
Des Mèdes. 303
Des Lydiens. 304
Histoire de Cyrus. 307
Des Carthaginois. 309
Géographie de la Grèce. La Macédoine. . 313
L'Illyrie. 314
L'Épire. . . . . *ib.*

La Thessalie. . . . . Page 314
Grèce propre, aujourd'hui Livadie. . . . 315
L'Acarnanie. . . . . *ib.*
L'Étolie. . . . . *ib.*
Les Locriens. . . . . *ib.*
La Doride. 316
La Phocide. . . . . *ib.*
La Béotie. . . . . *ib.*
La Mégaride. 318
L'Attique. . . . . *ib.*
Le Péloponèse, aujourd'hui la Morée. . 319
L'Argolide. . . . . *ib.*
La Laconie. 320
La Messénie. . . . . *ib.*
L'Élide. 321
L'Achaïe. 322
La Sicyonie. . . . . *ib.*
La Corinthie. . . . . *ib.*
L'Arcadie. 323
Isles principales dans la mer Ionienne. . . 324
Isles de la mer Égée, aujourd'hui l'Archipel. 324
Chronologie de la Grèce. 324
Athènes. 331
Thèbes. 333
Sparte ou Lacédémone. . . . . *ib.*
Corinthe. . . . . *ib.*
La Macédoine. 335
Histoire de Darius, jointe à celle des Grecs. 337
Affaire des Grecs en Sicile. 337
De quelques personnes et de quelques villes célèbres dans la Grèce. 340



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016